

L'autobiographie - Documents du cours - K2 -
Lycée Carnot - 2014/2015

S. Costa-Colin

15 août 2014

Table des matières

Prologue	1
1 Approches critiques	9
1.1 Pierre Larousse, Grand dictionnaire universel du XIXème siècle (1866)	9
1.2 Philippe Lejeune, l'Autobiographie en France, Armand Colin (1971)	10
1.3 Georges Gusdorf, Lignes de vie 2 : auto-bio-graphie (1991)	11
1.4 Jean Starobinski, La Relation critique, le progrès de l'interprète (1970)	13
1.5 Philippe Lejeune : Le pacte autobiographique (1975)	15
2 Approche par genre : autobiographie et écriture(s) de soi	19
2.1 Les mémoires	19
2.1.1 Cardinal de Retz (1613-1679), Mémoires (édition post-hume, 1717)	19
2.1.2 Chateaubriand, Mémoires d'outre tombe, Préface testamentaire	20
2.2 Le journal	23
2.2.1 Stendhal (1783-1842)	23
2.3 L'autoportrait	25
2.3.1 Montaigne, Les Essais, Livre III, chapitre 17 : De la pré-somption	25
2.3.2 Michel Leiris, l'âge d'homme (1939)	26
2.4 Le roman autobiographique	29
2.4.1 Céline, Voyage au bout de la nuit (19)	29
2.4.2 Marguerite Duras, l'Amant (1984)	30
2.4.3 Marguerite Duras, l'Amant de la Chine du nord (1991) . .	30
2.5 Fiction à la première personne	32
2.5.1 Marivaux, la Vie de Marianne (1728)	32
2.6 Divers	34
2.6.1 Le récit de voyage	34
2.6.2 La correspondance	35
2.6.3 Alia	37
2.6.4 Le " je " lyrique	38
2.6.5 Le " je " philosophique	39

3 Approche historique : Anthologie	43
3.1 Saint Augustin, Les Confessions, livre II, chapitre IV (397)	43
3.2 Montaigne, Les Essais (1570 – 1588)	44
3.3 Chateaubriand, Les Mémoires d’outre-tombe (1848)	46
3.4 Stendhal, Vie de Henry Brulard (1835-36, publication : 1890) . .	48
3.5 Jules Vallès, l’Enfant (1879)	50
3.6 Marcel Proust, A la recherche du temps perdu. Du côté de chez Swann	51
3.7 Colette, La Maison de Claudine (1922)	54
3.8 André Breton, Nadja (1928)	58
3.9 Henri Michaux , Post-face à Plume (1938)	60
3.10 Michel Leiris, l’âge d’homme (1939)	62
3.10.1 DE LA LITTÉRATURE CONSIDÉRÉE COMME UNE TAUROMACHIE	62
3.10.2 LUPANARS ET MUSÉES	66
3.11 Sartre, Les Mots (1963)	68
3.11.1 Première partie : Lire	68
3.11.2 Deuxième partie : Écrire	69
3.12 Marguerite Yourcenar, Souvenirs pieux (1974)	70
3.13 Georges Pérec, W ou le souvenir d’enfance (1975)	71
3.13.1 Chapitre II	71
3.13.2 Chapitre IV	72
3.14 Nathalie Sarraute, Enfance (1983)	73

Prologue

Homère, l'*Odyssée*, chants VIII et IX
(Traduction de Leconte de Lisle, 1893)

Il parla ainsi, et le héraut déposa le mets aux mains du héros Dèmódokos, et celui-ci le reçut, plein de joie. Et tous étendirent les mains vers la nourriture placée devant eux. Et, après qu'ils se furent rassasiés de boire et de manger, le subtil Odyssée dit à Dèmódokos :

– Dèmódokos, je t'honore plus que tous les hommes mortels, soit que la Muse, fille de Zeus, t'ait instruit, soit Apollon. Tu as admirablement chanté la destinée des Akhaiens, et tous les maux qu'ils ont endurés, et toutes les fatigues qu'ils ont subies, comme si toi-même avais été présent, ou comme si tu avais tout appris d'un Argien. Mais chante maintenant le cheval de bois qu'Épéios fit avec l'aide d'Athènes, et que le divin Odyssée conduisit par ses ruses dans la citadelle, tout rempli d'hommes qui renversèrent Ilios. Si tu me racontes exactement ces choses, je déclarerai à tous les hommes qu'un dieu t'a doué avec bienveillance du chant divin.

Il parla ainsi, et l'Aoïde, inspiré par un Dieu, commença de chanter. Et il chanta d'abord comment les Argiens, étant montés sur les neufs aux bancs de rameurs, s'éloignèrent après avoir mis le feu aux tentes. Mais les autres Akhaiens étaient assis déjà auprès de l'illustre Odyssée, enfermés dans le cheval, au milieu de l'agora des Troïens. Et ceux-ci, eux-mêmes, avaient traîné le cheval dans leur citadelle. Et là, il se dressait, tandis qu'ils proféraient mille paroles, assis autour de lui. Et trois desseins leur plaisaient, ou de fendre ce bois creux avec l'airain tranchant, ou de le précipiter d'une hauteur sur les rochers, ou de le garder comme une vaste offrande aux dieux. Ce dernier dessein devait être accompli, car leur destinée était de périr, après que la ville eut reçu dans ses murs le grand cheval de bois où étaient assis les princes des Akhaiens, devant porter le meurtre et la honte aux Troïens. Et Dèmódokos chanta comment les fils des Akhaiens, s'étant précipités du cheval, leur creuse embuscade, saccagèrent la ville. Puis, il chanta la dévastation de la ville escarpée, et Odyssée et le divin Ménélaos semblable à Arès assiégeant la demeure de Dèïphobos, et le très rude combat qui se livra en ce lieu, et comment ils vainquirent avec l'aide de la magnanime Athènes.

L'illustre aoïde chantait ces choses, et Odyssée défaillait, et, sous ses paupières, il arrosait ses joues de larmes. De même qu'une femme entoure de ses bras et pleure son mari bien aimé tombé devant sa ville et son peuple, laissant une mauvaise destinée à sa ville et à ses enfants ; et de même que, le voyant mort et encore palpitant, elle se jette sur lui en hurlant, tandis que les ennemis, lui frappant le dos et les épaules du bois de leurs lances, l'emmènent en servi-

tude afin de subir le travail et la douleur, et que ses jours sont flétris par un très misérable désespoir ; de même Odysseus versait des larmes amères sous ses paupières, en les cachant à tous les autres convives. Et le seul Alkinoos, étant assis auprès de lui, s'en aperçut, et il l'entendit gémir profondément, et aussitôt il dit aux Phaiakiens habiles dans la science de la mer :

– Écoutez, princes et chefs des Phaiakiens, et que Dèmodokos fasse taire sa kithare sonore. Ce qu'il chante ne plaît pas également à tous. Dès le moment où nous avons achevé le repas et où le divin aoïde a commencé de chanter, notre hôte n'a point cessé d'être en proie à un deuil cruel, et la douleur a envahi son cœur. Que Dèmodokos cesse donc, afin que, nous et notre hôte, nous soyons tous également satisfaits. Ceci est de beaucoup le plus convenable. Nous avons préparé le retour de notre hôte vénérable et des présents amis que nous lui avons offerts parce que nous l'aimons. Un hôte, un suppliant, est un frère pour tout homme qui peut encore s'attendrir dans l'âme.

C'est pourquoi, étranger, ne me cache rien, par ruse, de tout ce que je vais te demander, car il est juste que tu parles sincèrement. Dis-moi comment se nommaient ta mère, ton père, ceux qui habitaient ta ville, et tes voisins. Personne, en effet, parmi les hommes, lâches ou illustres, n'a manqué de nom, depuis qu'il est né. Les parents qui nous ont engendrés nous en ont donné à tous. Dis-moi aussi ta terre natale, ton peuple et ta ville, afin que nos nef qui pensent t'y conduisent ; car elles n'ont point de pilotes, ni de gouvernails, comme les autres nef, mais elles pensent comme les hommes, et elles connaissent les villes et les champs fertiles de tous les hommes, et elles traversent rapidement la mer, couvertes de brouillards et de nuées, sans jamais craindre d'être maltraitées ou de périr. Cependant j'ai entendu autrefois mon père Nausithoos dire que Poséïdaon s'irriterait contre nous, parce que nous reconduisons impunément tous les étrangers. Et il disait qu'une solide nef des Phaiakiens périrait au retour d'un voyage sur la mer sombre, et qu'une grande montagne serait suspendue devant notre ville. Ainsi parlait le vieillard. Peut-être ces choses s'accompliront-elles, peut-être n'arriveront-elles point. Ce sera comme il plaira au dieu.

Mais parle, et dis-nous dans quels lieux tu as erré, les pays que tu as vus, et les villes bien peuplées et les hommes, cruels et sauvages, ou justes et hospitaliers et dont l'esprit plaît aux dieux. Dis pourquoi tu pleures en écoutant la destinée des Argiens, des Danaens et d'Ilios ! Les dieux eux-mêmes ont fait ces choses et voulu la mort de tant de guerriers, afin qu'on les chantât dans les jours futurs. Un de tes parents est-il mort devant Ilios ? Était-ce ton gendre illustre ou ton beau-père, ceux qui nous sont le plus chers après notre propre sang ? Est-ce encore un irréprochable compagnon ? Un sage compagnon, en effet, n'est pas moins qu'un frère.

Et le subtil Odysseus, lui répondant, parla ainsi :

– Roi Alkinoos, le plus illustre de tout le peuple, il est doux d'écouter un aoïde tel que celui-ci, semblable aux dieux par la voix. Je ne pense pas que rien soit plus agréable. La joie saisit tout ce peuple, et tes convives, assis en rang dans ta demeure, écoutent l'aoïde. Et les tables sont chargées de pain et de chairs, et l'échanson, puisant le vin dans le kratère, en remplit les coupes et le distribue. Il m'est très doux, dans l'âme, de voir cela. Mais tu veux que je dise mes douleurs lamentables, et je n'en serai que plus affligé. Que dirai-je d'abord ? Comment continuer ? comment finir ? car les dieux Ouraniens m'ont accablé de maux innombrables. Et maintenant je dirai d'abord mon nom, afin que vous le sachiez et me connaissiez, et, qu'ayant évité la cruelle mort, je sois votre hôte,

bien qu'habitant une demeure lointaine.

Je suis Odysseus Laertiade, et tous les hommes me connaissent par mes ruses, et ma gloire est allée jusqu'à l'Ouranos. J'habite la très illustre Ithakè, où se trouve le mont Nèritos aux arbres battus des vents. Et plusieurs autres îles sont autour, et voisines, Doulikhios, et Samè, et Zakynthos couverte de forêts. Et Ithakè est la plus éloignée de la terre ferme et sort de la mer du côté de la nuit ; mais les autres sont du côté d'Éôs et de Hèlios. Elle est âpre, mais bonne nourrice de jeunes hommes, et il n'est point d'autre terre qu'il me soit plus doux de contempler. Certes, la noble déesse Kalypsô m'a retenu dans ses grottes profondes, me désirant pour mari ; et, de même, Kirkè, pleine de ruses, m'a retenu dans sa demeure, en l'île Aiaiè, me voulant aussi pour mari ; mais elles n'ont point persuadé mon cœur dans ma poitrine, tant rien n'est plus doux que la patrie et les parents pour celui qui, loin des siens, habite même une riche demeure dans une terre étrangère. Mais je te raconterai le retour lamentable que me fit Zeus à mon départ de Troiè.

Chapitre 1

Approches critiques

1.1 Pierre Larousse, Grand dictionnaire universel du XIXème siècle (1866)

AUTOBIOGRAPHIE, n.f. : Vie d'un individu écrite par lui-même.

- Syn : Autobiographie, mémoires. L'autobiographie est une espèce de confession, tandis que les mémoires racontent des faits qui peuvent être étrangers au narrateur. Certaines autobiographies prennent le nom de Confessions ; telles sont les autobiographies de saint-Augustin, de J.J. Rousseau, etc...

- Encycl. Ce mot, quoique d'origine grecque, est de fabrique anglaise. Pendant longtemps, en Angleterre comme en France, les récits et souvenirs laissés sur leur propre vie par les hommes marquants de la politique, de la littérature ou des arts, prirent le nom de Mémoires. Mais, à la longue, on adopta de l'autre côté du détroit l'usage de donner le nom d'Autobiographie à ceux de ces mémoires qui se rapportent beaucoup plus aux hommes mêmes qu'aux événements auxquels ceux-ci ont été mêlés.

L'autobiographie entre assurément pour beaucoup dans la composition des mémoires ; mais souvent, dans ces sortes d'ouvrages, la part faite aux événements contemporains, à l'histoire même, étant beaucoup plus considérable que la place accordée à la personnalité de l'auteur, le titre de mémoires leur convient mieux que celui d'autobiographie. C'est dans cette classe qu'il faut ranger les Mémoires de Saint-Simon, ceux des divers personnages qui jouèrent un rôle dans la Révolution française [...] Très peu de mémoires français méritent le nom d'autobiographie, c'est plutôt un genre anglais et américain. En France, si bonne opinion qu'on ait de soi-même quand on transmet le souvenir de sa personne à la postérité, on écrit toujours un peu plus la vie des autres que la sienne propre. Les Anglais et les Américains, au contraire, ne parlent, dans ces sortes de publications, de leur prochain et des événements de leur époque, qu'autant que cela est strictement nécessaire à l'intelligence des événements qui les concernent personnellement. Leur littérature historique, politique et artistique est très riche en ouvrages de ce genre. Cette forme est, du reste, tellement dans leur génie national, qu'ils l'ont introduite même dans le roman.

Les autobiographies, surtout celles qui se rapportent à des personnages historiques, sont aujourd'hui beaucoup plus appréciées par les hommes d'étude que les mémoires proprement dits ; ces sortes d'ouvrages deviennent avec le temps

très précieux par les détails mêmes qui pouvaient être de peu d'intérêt pour les contemporains. La vérité historique a souvent trouvé de très bons auxiliaires dans ceux de ces documents que les auteurs ont écrits pour leur satisfaction personnelle, pour l'enseignement de leur famille, beaucoup plus que pour la postérité. Nombre d'erreurs accréditées et de faits dénaturés par les historiens, souvent doués d'autant de complaisance que de talent, se sont trouvés tout d'un coup rectifiés, et placés sous un tout autre point de vue par la publication d'un petit document autobiographique. Cela est vrai surtout pour ces périodes de révolution que l'Angleterre et la France, à cent cinquante ans de distance, ont eu successivement à traverser. A propos de combien d'événements et d'hommes les générations nouvelles, avides avant tout de vérité historique, ne devraient-elles pas consulter ces humbles annales que, grâce à l'éloignement des temps et à l'apaisement des passions, les familles peuvent aujourd'hui livrer à la publicité ? Ces documents autobiographiques ont souvent plus de valeur que tant d'histoires dont le plus grand mérite est dans le talent d'écrivain de leurs auteurs.

1.2 Philippe Lejeune, l'Autobiographie en France, Armand Colin (1971)

Définition : nous appelons autobiographie le récit rétrospectif en prose que quelqu'un fait de sa propre existence, quand il met l'accent principal sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité.

Cette définition met en jeu des éléments qui appartiennent à trois catégories différentes :

1. La forme du langage :
 - (a) récit ;
 - (b) en prose.
2. Le sujet traité : vie individuelle, histoire d'une personnalité.
3. La situation de l'auteur :
 - (a) identité de l'auteur, du narrateur et du personnage ;
 - (b) perspective rétrospective du récit.

Est une autobiographie toute œuvre qui remplit à la fois les conditions indiquées pour chacune des catégories. On peut préciser cette définition en opposant l'autobiographie à d'autres genres littéraires voisins qui remplissent seulement une partie de ces conditions : les mémoires ne remplissent pas la condition de la catégorie 2, le roman autobiographique celle de la catégorie 3a, le poème autobiographique celle de la catégorie 1 b, le journal intime celle de la catégorie 3b. Mais ces distinctions sont plus faciles à faire en théorie qu'en pratique. Même en théorie, elles soulèvent bien des difficultés. Nous allons reprendre une à une les principales oppositions qui définissent l'autobiographie à la fois pour les préciser, et pour expliquer pourquoi nous avons été amené à exclure du corpus répertorié tel ou tel type d'écrits.

1.3 Georges Gusdorf, Lignes de vie 2 : auto-bio-graphie (1991)

Le mot Auto-Bio-Graphie est un vilain mot, artificiellement médical, un mot sans âme, dépourvu de vibration historique et d'enchantement poétique, ce qu'il faut pour les professionnels de la critique dite littéraire. Mais ce mot antipathique a le mérite au moins de dire ce qu'il dit, avec une rare précision. Autos, c'est l'identité, le moi conscient de lui-même et principe d'une existence autonome ; Bios affirme la continuité vitale de cette identité, son déploiement historique, variations sur le thème fondamental.

Entre l'Autos et le Bios, le dialogue est celui de l'Un et du Multiple, dialectique de l'expression, fidélité et écarts au cœur de l'existence quotidienne, dont l'individualité forme l'enjeu, hasardé de jour en jour au long des fortunes et infortunes de la vie. La Graphie, enfin, introduit le moyen technique propre aux écritures du moi. La vie personnelle simplement vécue, Bios d'un Autos, bénéficie d'une nouvelle naissance par la médiation de la Graphie. L'écriture n'est pas simple inscription, redoublement d'une réalité préalablement donnée ; elle ne se contente pas d'enregistrer, elle intervient comme un facteur dans la conscience de l'Autos en son identité et du Bios en son ordonnancement historique.

Un être humain est d'abord une existence organique, dont l'individualité neuropsychologique devra se parachever pendant plusieurs années avant de parvenir à maturité. La conscience de soi, constitutive de l'Autos, n'intervient qu'après un long délai, un retard considérable par rapport à la venue au monde du Bios en sa nudité première. Quant à l'écriture, elle est le fruit d'un apprentissage tardif, commencé, dans une scolarité normale, au cours de la sixième année ; mais le maniement complet de cette technique, la maîtrise de la rédaction sont longs à acquérir. La pratique du journal intime, forme initiale de la connaissance de soi, est l'une des caractéristiques de l'adolescence, âge des premières interrogations existentielles à la faveur desquelles la personnalité se pose la question du sens de la vie.

L'approche raisonnée de l'Auto-Bio-Graphie, décomposée en ses facteurs premiers, suggère donc, selon l'ordre des priorités chronologiques, la série Bio- Auto-Graphie, l'écriture étant la dernière venue. Retard apparent ; c'est elle qui exerce un droit de priorité dans les écritures du moi, en vertu de son initiative, de son pouvoir constituant pour la détermination de l'Autos et du Bios, et pour la négociation de leurs rapports. L'ordre réel de l'étude doit donc être Graphie-Bio-Auto. Si j'avais été un de ces esprits novateurs et audacieux qui font faire à la science de prodigieux bonds en avant, ce livre s'intitulerait graphibiauto, ce qui lui vaudrait la sympathie immédiate de tous les provocateurs qui rêvent de " casser " la langue française. Un mot fameux de Goethe dit à peu près qu'une injustice vaut mieux qu'un désordre ; plutôt une entorse à la logique qu'un barbarisme. J'ai choisi de rester fidèle à un vocable médiocre, vieux de deux siècles, mais dont les composantes ont le mérite de mettre en lumière les trois couches de sens dont la coexistence et l'enchevêtrement justifient les difficultés et contradictions toujours renaissantes auxquelles se heurtent les écritures du moi.

On imagine d'ordinaire l'identité personnelle comme une réalité fixe, donnée une fois pour toutes dans un espace abstrait et absolu. Victor Hugo, l'Homme et l'Œuvre, titrent sans problème des livres scolaires qui se flattent de faire le

tour, dans le champ littéraire ou artistique, de n'importe quelle œuvre ou de n'importe quel homme. Autour du Moi de cet homme, autour de son Autos, figé en manière de statue, graviteraient les écritures, les siennes et celles des autres, à des distances plus ou moins grandes ; et petit à petit, par approximation progressive, les descriptions parviendraient à coïncider avec cet objet idéal, prisonnier des déterminations d'un discours adéquat.

Or l'être personnel d'un humain n'est pas assuré dans le temps ; il varie avec le temps. Depuis le garçon ou la fille de 15 ans jusqu'à l'adulte de 30 ou 50 ans, jusqu'au vieillard de 75 ans se poursuit l'inscription successive de l'expérience acquise, choc en retour du Bios sur l'Autos. Rien ne permet d'imaginer que la ligne de vie d'un individu est prédestinée dans son horoscope ou dans ses gènes ou dans son caractère intelligible. Les opportunités varient, mais l'image le fige en un moment de ce parcours sur la terre des vivants, censé représentatif de tous les autres. Hugo, le barbu sénateur inamovible de la démocratie humanitaire et sociale, prix Nobel de la paix et président honoraire d'Amnesty International, n'a pas grand-chose de commun, à première vue, et même à la seconde, avec le jeune poète lauréat des jeux floraux, chantre du trône et de l'autel sous le roi absolu Charles X.

Le Bios, la vie, correspond à l'amplitude totale du champ existentiel défini par le déploiement de Y l'Autos, de l'individualité dans la diversité des espaces et des temps. Mais nous ne sommes jamais tout ce que nous sommes ; jamais nous n'utilisons simultanément le potentiel total de disponibilités qui sommeillent en nous, informulables et informulées, en attente d'occasions ; occasions trouvées, occasions perdues, occasions manquées. L'histoire des individus comme celle des nations s'inscrit à la surface de l'Océan du sens, arabesques en transparence sur d'insondables possibles, évocations de développements inaccomplis qui se disent à travers nous, ombres fugaces, sans que nous en soyons les maîtres. Ainsi le Bios, l'histoire réelle et accomplie, débordé à tout instant la capacité de la conscience actuelle (autos) ; mais ce sens historique de notre destinée intervient comme un lest ontologique de la présence au monde, formule développée de l'être personnel dont les initiatives, surgies des profondeurs dans les moments critiques, peuvent bouleverser l'ordre coutumier d'une vie.

Dans cette conjoncture définie par la réciprocité et les chocs en retour du Bios et de l'Autos, de l'identité personnelle et de ses manifestations dans l'histoire d'une vie, l'intervention de la Graphie joue un rôle décisif. Le devenir de l'individu répète ici le devenir de l'espèce ; l'ontogenèse imite la phylogenèse. L'humanité fait son entrée, avec l'écriture, dans une nouvelle ère de civilisation. La technique scripturaire, invention capitale, modifie le régime de l'occupation de la terre par nos lointains devanciers. L'entrée dans l'âge de l'écriture représente une mutation culturelle aussi importante que le passage de la pierre taillée ou polie à l'âge du bronze et du fer, ou que la transition du paléolithique au néolithique. L'invention de la parole articulée jalonne le seuil du règne animal au domaine humain ; l'invention de l'écriture marque le passage de la préhistoire à l'histoire.

En l'absence de documents écrits, le préhistorien en est réduit à interpréter les données de l'archéologie et de la paléontologie. L'existence de nos premiers ancêtres est évoquée du dehors, à partir de traces incertaines dont l'interprétation ne peut jamais être confirmée par le témoignage des intéressés eux-mêmes. L'écriture permet un accès direct à la conscience des individus ; nous pouvons espérer voir le monde avec leurs yeux au miroir de l'écriture. " Miroir d'encre ",

selon la formule de Michel Beaujour, miroirs de pierre ou de métal, inscriptions commémoratives, codes et dévotions, empreintes indélébiles pour une remémoration de la gloire des dieux et des hommes, des peuples et des empires qui, à travers les âges, continuent à s'adresser à la postérité dans leur langue.

Dans l'histoire de l'humanité comme dans celle de l'individu, le maniement de la technique scripturaire n'intervient pas seulement comme un outil supplémentaire à la disposition de la pensée, un moyen d'expression, au service d'une pensée préalablement donnée, l'écriture permettant un transfert du dedans au dehors. Au moment où l'homme prend la parole, il donne congé au règne de l'animalité; au moment où l'homme acquiert la faculté d'écrire sa vie, il accède à une dimension neuve de l'existence. L'âge mental archaïque, régi par les traditions mythiques, fait place à un nouvel espace spirituel où la fixation scripturaire de la pensée ouvre la carrière de la mémoire objective, de la réflexion et de la raison. A la civilisation du Muthos succède celle du Logos.

La maîtrise de l'écriture correspond à une montée en puissance de la conscience, qui cesse d'être prisonnière du moment présent, et, désormais capable de tenir registre de ses parcours et détours, se dote d'une consistance neuve. Elle prend ses distances de soi à soi, elle dessine ses configurations à sa propre ressemblance, elle rebondit sur soi-même, elle est en mesure de se suivre, de se perdre et de se retrouver dans les linéaments et retraites du temps. L'homo loquens vaporise sa présence d'esprit dans l'environnement immédiat; l'homo scriptor procède à la matérialisation de la pensée, incarnée dans le document écrit, capable de traverser les espaces et de survivre à l'écoulement des temps. De même que l'homme, par la femme, devient père, de même, par l'écriture, pris au mot de la parole donnée, il devient auteur, c'est-à-dire créateur. Et non pas seulement créateur de l'œuvre littéraire, mais d'abord créateur de soi-même. Le premier mouvement de l'extériorisation par l'écriture suscite un mouvement compensateur en sens inverse, une intériorisation du message écrit; je suis désormais l'homme de cette lettre, de ce livre, de ce contrat, écrits de ma main. Une signature au bas d'un document engage ma vie; elle enregistre l'état présent de ma conscience, elle m'oblige pour l'avenir. Avec un recul, une efficacité plus ou moins grands, la Graphie énonce l'identité du scripteur (autos), en un moment précis dans la perspective de sa destinée (bios).

C'est l'écheveau embrouillé de ces composantes de l'autobiographie avec les renvois incessants de l'une à l'autre, que nous devons tenter de démêler. Quelle que soit la catégorie particulière des écritures du moi, et quel que soit le rédacteur, son entreprise peut être abordée selon la décomposition en facteurs communs à laquelle nous invite le terme d'Autobiographie.

1.4 Jean Starobinski, La Relation critique, le progrès de l'interprète (1970)

LE STYLE DE L'AUTOBIOGRAPHIE

I. La biographie d'une personne faite par elle-même : cette définition de l'autobiographie détermine le caractère propre de la tâche et fixe ainsi les conditions générales (ou génériques) de l'écriture autobiographique. Il ne s'agit pas ici, à proprement parler, d'un genre littéraire; réduites à l'essentiel, ces conditions

exigent d'abord l'identité du narrateur et du héros de la narration ; elles exigent ensuite qu'il y ait précisément narration et non pas description. La biographie n'est pas un portrait ; ou, si l'on peut la tenir pour un portrait, elle y introduit la durée et le mouvement. Le récit doit couvrir une suite temporelle suffisante pour qu'apparaisse le tracé d'une vie. Ces conditions une fois posées, l'autobiographe apparaît libre de limiter son récit à une page, ou de l'étendre sur plusieurs volumes ; il est libre de «contaminer» le récit de sa vie par celui d'événements dont il a été le témoin distant : l'autobiographe se doublera alors d'un mémorialiste (c'est le cas de Chateaubriand) ; il est libre aussi de dater avec précision les divers moments de sa rédaction, et de faire retour sur lui-même à l'heure où il écrit : le journal intime vient alors contaminer l'autobiographie, et l'autobiographe deviendra par instants un «diariste» (c'est encore le cas de Chateaubriand). On le voit, les conditions de l'autobiographie ne fournissent qu'un cadre assez large, à l'intérieur duquel pourront s'exercer et se manifester une grande variété de styles particuliers. Il faut donc éviter de parler d'un style ou même d'une forme liés à l'autobiographie, car il n'y a pas, en ce cas, de style ou de forme obligés. Ici, plus que partout ailleurs, le style sera le fait de l'individu. Il convient d'insister néanmoins sur le fait que le style ne s'affirmera que sous la dépendance des conditions que nous venons de mentionner : il pourra se définir comme la façon propre dont chaque autobiographe satisfait aux conditions générales — conditions d'ordre éthique et " relationnel ", lesquelles ne requièrent que la narration véridique d'une vie, en laissant à l'écrivain le soin d'en régler la modalité particulière, le ton, le rythme, l'étendue, etc. Dans ce récit où le narrateur prend pour thème son propre passé, la marque individuelle du style revêt une importance particulière, puisque à l'autoréférence explicite de la narration elle-même, le style ajoute la valeur autoréférentielle implicite d'un mode singulier d'élocution.

II. Le style est lié au présent de l'acte d'écrire : il résulte de la marge de liberté offerte par la langue et par la convention littéraire, et de l'emploi qu'en fait le scripteur. La valeur autoréférentielle du style renvoie donc au moment de l'écriture, au " moi " actuel. Cette autoréférence actuelle peut ainsi apparaître comme un obstacle à la saisie fidèle et à la reproduction exact des événements révolus. Qu'il s'agisse de Rousseau ou de Chateaubriand, les critiques ont souvent considéré — indépendamment de la matérialité des faits évoqués — que la perfection du style rendait suspect le contenu du récit, et faisait écran entre la vérité du passé et le présent de la situation narrative. Toute originalité de style implique une redondance qui paraît perturber le message lui-même... Au vrai, le passé ne peut jamais être évoqué qu'à partir d'un présent : la «vérité» des jours révolus n'est telle que pour la conscience qui, accueillant aujourd'hui leur image, ne peut éviter de leur imposer sa forme, son style. Toute autobiographie — se limitât-elle à une pure narration — est une auto- interprétation. Le style est ici l'indice de la relation entre le scripteur et son propre passé, en même temps qu'il révèle le projet, orienté vers le futur, d'une manière spécifique de se révéler à autrui.

1.5 Philippe Lejeune : Le pacte autobiographique (1975)

Le pacte autobiographique

Remontant de la première personne au nom propre, me voici donc amené à rectifier ce que j'écrivais dans *l'Autobiographie en France* : " Comment distinguer l'autobiographie du roman autobiographique ? Il faut bien l'avouer, si l'on reste sur le plan de l'analyse interne du texte, il n'y a aucune différence. Tous les procédés que l'autobiographie emploie pour nous convaincre de l'authenticité de son récit, le roman peut les imiter, et les a souvent imités. " Ceci était juste tant qu'on se bornait au texte moins la page du titre ; dès qu'on englobe celle-ci dans le texte, avec le nom de l'auteur, on dispose d'un critère textuel général, l'identité du nom (auteur-narrateur-personnage). Le pacte autobiographique, c'est l'affirmation dans le texte de cette identité, renvoyant en dernier ressort au nom de l'auteur sur la couverture.

Les formes du pacte autobiographique sont très diverses : mais, toutes, elles manifestent l'intention d'honorer sa signature. Le lecteur pourra chicaner sur la ressemblance, mais jamais sur l'identité. On sait trop combien chacun tient à son nom.

Une fiction autobiographique peut se trouver "exacte", le personnage ressemblant à l'auteur ; une autobiographie peut être "inexacte", le personnage présenté différant de l'auteur : ce sont là questions de fait (encore laissons-nous de côté la question de savoir qui jugera de la ressemblance, et comment), — qui ne changent rien aux questions de droit, c'est-à-dire au type de contrat passé entre l'auteur et le lecteur. On voit d'ailleurs l'importance du contrat, à ce qu'il détermine en fait l'attitude du lecteur : si l'identité n'est pas affirmée (cas de la fiction), le lecteur cherchera à établir des ressemblances, malgré l'auteur ; si elle est affirmée (cas de l'autobiographie), il aura tendance à vouloir chercher les différences (erreurs, déformations, etc.). En face d'un récit d'aspect autobiographique, le lecteur a souvent tendance à se prendre pour un limier, c'est-à-dire à chercher les ruptures du contrat (quel que soit le contrat). C'est de là qu'est né le mythe du roman " plus vrai " que l'autobiographie : on trouve toujours plus vrai et plus profond ce qu'on a cru découvrir à travers le texte, malgré l'auteur. Si Olivier Todd avait présenté *l'Année du crabe* comme son autobiographie, peut-être notre critique aurait-il été sensible aux failles, aux trous, aux arrangements de son récit ? — C'est dire que toutes les questions de fidélité (problème de la " ressemblance ") dépendent en dernier ressort de la question de l'authenticité (problème de l'identité), qui elle-même s'exprime autour du nom propre.

L'identité de nom entre auteur, narrateur et personnage peut être établie de deux manières :

1. Implicitement, au niveau de la liaison auteur-narrateur, à l'occasion du pacte autobiographique ; celui-ci peut prendre deux formes :
 - (a) l'emploi de titres ne laissant aucun doute sur le fait que la première personne renvoie au nom de l'auteur (Histoire de ma vie, Autobiographie, etc.) ;
 - (b) section initiale du texte où le narrateur prend des engagements vis-à-vis du lecteur en se comportant comme s'il était l'auteur, de telle manière que le lecteur n'a aucun doute sur le fait que le " je " renvoie

au nom porté sur la couverture, alors même que le nom n'est pas répété dans le texte.

2. De manière patente, au niveau du nom que se donne le narrateur-personnage dans le récit lui-même, et qui est le même que celui de l'auteur sur la couverture.

Il est nécessaire que l'identité soit établie au moins par l'un de ces deux moyens; il arrive souvent qu'elle le soit par les deux à la fois.

le pacte référentiel

Identité n'est pas ressemblance.

L'identité est un fait immédiatement saisi — accepté ou refusé, au niveau de l'énonciation; la ressemblance est un rapport, sujet à discussions et à nuances infinies, établi à partir de l'énoncé.

L'identité se définit à partir des trois termes : auteur, narrateur et personnage. Narrateur et personnage sont les figures auxquelles renvoient, à l'intérieur du texte, le sujet de l'énonciation et le sujet de l'énoncé; l'auteur, représenté à la lisière du texte par son nom, est alors le réfèrent auquel renvoie, de par le pacte autobiographique, le sujet de l'énonciation.

Dès qu'il s'agit de ressemblance, on est obligé d'introduire un quatrième terme symétrique du côté de l'énoncé, un réfèrent extratextuel qu'on pourrait appeler le prototype ou, mieux, le modèle.

Mes réflexions sur l'identité m'ont amené à distinguer surtout le roman autobiographique de l'autobiographie; pour la ressemblance, c'est l'opposition avec la biographie qui va devoir être précisée. Dans les deux cas, d'ailleurs, le vocabulaire est source d'erreurs : " roman autobiographique " est trop proche du mot " autobiographie ", lui-même trop proche du mot " biographie ", pour que des confusions ne se produisent pas. L'autobiographie n'est-elle pas, comme son nom l'indique, la biographie d'une personne écrite par elle-même? On a donc tendance à la percevoir comme un cas particulier de la biographie, et à lui appliquer la problématique " historicisante " de ce genre. Beaucoup d'autobiographes, écrivains amateurs ou confirmés, tombent naïvement dans ce piège : c'est que cette illusion est nécessaire au fonctionnement du genre.

Par opposition à toutes les formes de fiction, la biographie et l'autobiographie sont des textes référentiels : exactement comme le discours scientifique ou historique, ils prétendent apporter une information sur une " réalité " extérieure au texte, et donc se soumettre à une épreuve de vérification. Leur but n'est pas la simple vraisemblance, mais la ressemblance au vrai. Non " l'effet de réel ", mais l'image du réel. Tous les textes référentiels comportent donc ce que j'appellerai un " pacte référentiel " implicite ou explicite, dans lequel sont inclus une définition du champ du réel visé et un énoncé des modalités et du degré de ressemblance auxquels le texte prétend.

Le pacte référentiel, dans le cas de l'autobiographie, est en général coextensif au pacte autobiographique, difficile à dissocier, exactement, comme le sujet de l'énonciation et celui de l'énoncé dans la première personne. La formule en serait non plus " Je soussigné ", mais " Je jure de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ". Le serment prend rarement une forme aussi abrupte et totale : c'est une preuve supplémentaire d'honnêteté que de la restreindre au possible (la vérité telle qu'elle m'apparaît, dans la mesure où je puis la connaître, etc.,

faisant la part des inévitables oublis, erreurs, déformations involontaires, etc.), et que de signaler explicitement le champ auquel ce serment s'applique (la vérité sur tel aspect de ma vie, ne m'engageant en rien sur tel autre aspect).

On voit ce qui fait ressembler ce pacte à celui que conclut n'importe quel historien, géographe, journaliste, avec son lecteur ; mais il faut être naïf pour ne pas voir, en même temps, les différences. Nous ne parlons pas des difficultés pratiques de l'épreuve de vérification dans le cas de l'autobiographie : puisque l'autobiographe nous raconte justement —, c'est là l'intérêt de son récit —, ce qu'il est seul à pouvoir nous dire. L'étude biographique permet facilement de rassembler d'autres informations et de déterminer le degré d'exactitude du récit.

La différence n'est pas là : elle est dans le fait, assez paradoxal, que cette exactitude n'a pas une importance capitale. Dans l'autobiographie, il est indispensable que le pacte référentiel soit conclu, et qu'il soit tenu : mais il n'est pas nécessaire que le résultat soit de l'ordre de la stricte ressemblance. Le pacte référentiel peut être, d'après les critères du lecteur, mal tenu, sans que la valeur référentielle du texte disparaisse (au contraire), — ce qui n'est pas le cas pour les textes historiques et journalistiques.

Ce paradoxe apparent tient naturellement à la confusion que jusqu'ici j'ai entretenue, en suivant l'exemple de la plupart des auteurs et critiques, entre la biographie et l'autobiographie. Pour la dissiper, il faut restituer ce quatrième terme qu'est le modèle.

Par " modèle ", j'entends le réel auquel l'énoncé prétend ressembler. Comment un texte peut-il " ressembler " à une vie, c'est une question que les biographes se posent rarement et qu'ils supposent toujours résolue implicitement. La " ressemblance " peut se situer à deux niveaux : sur le mode négatif — et au niveau des éléments du récit —, intervient le critère de l'exactitude ; sur le mode positif — et au niveau de la totalité du récit —, intervient ce que nous appellerons la fidélité. L'exactitude concerne l'information, la fidélité la signification. Que la signification ne puisse être produite que par les techniques du récit et par l'intervention d'un système d'explication impliquant l'idéologie de l'historien n'empêche pas le biographe de la concevoir comme étant sur le même plan que l'exactitude, en rapport de ressemblance avec la réalité extra-textuelle à laquelle tout le texte renvoie. Ainsi Sartre, déclarant sans vergogne que sa biographie de Flaubert est un " roman vrai ". Le modèle, dans le cas de la biographie, est donc la vie d'un homme " telle qu'elle a été ".

le pacte de lecture

La problématique de l'autobiographie ici proposée n'est donc pas fondée sur un rapport, établi de l'extérieur, entre le hors-texte et le texte — car un tel rapport ne pourrait être que de ressemblance, et ne prouverait rien. Elle n'est pas fondée non plus sur une analyse interne du fonctionnement du texte, de la structure ou des aspects du texte publié ; mais sur une analyse, au niveau global de la publication, du contrat implicite ou explicite proposé par l'auteur au lecteur, contrat qui détermine le mode de lecture du texte et engendre les effets qui, attribués au texte, nous semblent le définir comme autobiographie.

Le niveau d'analyse utilisé est donc celui du rapport publication / publié, qui serait parallèle, sur le plan du texte imprimé, au rapport énonciation / énoncé, sur le plan de la communication orale. Pour être poursuivie, cette recherche sur les contrats auteur / lecteur, sur les codes implicites ou explicites

de la publication, — sur cette frange du texte imprimé, qui, en réalité, commande toute la lecture (nom d'auteur, titre, sous-titre, nom de collection, nom d'éditeur, jusqu'au jeu ambigu des préfaces), — cette recherche devrait prendre une dimension historique que je ne lui ai pas donnée ici. Les variations dans le temps de ces codes (dues à la fois aux changements d'attitude des auteurs et des lecteurs, aux problèmes techniques ou commerciaux de l'édition) feraient apparaître beaucoup plus clairement qu'il s'agit de codes, et non de choses " naturelles " et universelles. Depuis le XVII^e siècle, par exemple, les usages touchant l'anonymat ou l'emploi du pseudonyme ont beaucoup changé; les jeux sur l'allégation de réalité dans les ouvrages de fiction ne se pratiquent plus aujourd'hui de la même manière qu'au XVIII^e siècle; en revanche, les lecteurs ont pris le goût de deviner la présence de l'auteur (de son inconscient) même derrière des productions qui n'ont pas l'air autobiographiques, tant les pactes fantasmatiques ont créé de nouvelles habitudes de lecture.

C'est à ce niveau global que se définit l'autobiographie; c'est un mode de lecture autant qu'un type d'écriture, c'est un effet contractuel historiquement variable. Toute la présente étude repose en réalité sur les types de contrat qui ont cours actuellement : d'où sa relativité et l'absurdité qu'il y aurait à la vouloir universelle. D'où aussi les difficultés rencontrées dans cette entreprise de définition, — je voulais expliciter en un système clair, cohérent et exhaustif (qui rende compte de tous les cas), les critères de constitution d'un corpus (celui de l'autobiographie) constitué en réalité selon des critères multiples, variables dans le temps et selon les individus et souvent non cohérents entre eux. Réussir à donner une formule claire et totale de l'autobiographie, ce serait en réalité échouer. En lisant cet essai où j'ai essayé de pousser aussi loin que possible la rigueur, on aura souvent senti que cette rigueur devenait arbitraire, inadéquate à un objet qui était peut-être plutôt du ressort de la logique chinoise telle que la décrit Borges, que de celui de la logique cartésienne.

Au bout du compte, cette étude m'apparaîtrait donc être elle-même plutôt un document à étudier — (tentative d'un lecteur du XX^e siècle pour rationaliser et expliciter ses critères de lecture) qu'un texte " scientifique " : document à verser au dossier d'une science historique des modes de communication littéraire.

L'histoire de l'autobiographie, ce serait donc, avant tout, celle de son mode de lecture : histoire comparative où l'on pourrait faire dialoguer les contrats de lecture proposés par les différents types de textes (car rien ne servirait d'étudier l'autobiographie toute seule, puisque les contrats, comme les signes, n'ont de sens que par des jeux d'opposition), et les différents types de lectures pratiquées réellement sur ces textes. Si donc l'autobiographie se définit par quelque chose d'extérieur au texte, ce n'est pas en deçà, par une invérifiable ressemblance avec une personne réelle, mais au-delà, par le type de lecture qu'elle engendre, la créance qu'elle secrète, et qui se donne à lire dans le texte critique.

Chapitre 2

Approche par genre : autobiographie et écriture(s) de soi

2.1 Les mémoires

2.1.1 Cardinal de Retz (1613-1679), Mémoires (édition posthume, 1717)

La Reine avait, plus que personne que j'aie jamais vu, de cette sorte d'esprit qui lui était nécessaire pour ne pas paraître sotte à ceux qui ne la connaissaient pas. Elle avait plus d'aigreur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, plus de manières que de fond, plus d'inapplication à l'argent que de libéralité, plus de libéralité que d'intérêt, plus d'intérêt que de désintéressement, plus d'attachement que de passion, plus de dureté que de fierté, plus de mémoire des injures que des bienfaits, plus d'intention de piété que de piété, plus d'opiniâtreté que de fermeté, et plus d'incapacité que de tout ce que dessus.

M. le duc d'Orléans avait, à l'exception du courage, tout ce qui était nécessaire à un honnête homme; mais comme il n'avait rien, sans exception, de tout ce qui peut distinguer un grand homme, il ne trouvait rien dans lui-même qui pût ni suppléer ni même soutenir sa faiblesse. Comme elle régnait dans son cœur par la frayeur, et dans son esprit par l'irrésolution, elle salit tout le cours de sa vie. Il entra dans toutes les affaires, parce qu'il n'avait pas la force de résister à ceux qui l'y entraînaient pour leurs intérêts; il n'en sortit jamais qu'avec honte, parce qu'il n'avait pas le courage de les soutenir. Cet ombrage amorti, dès sa jeunesse, en lui les couleurs même les plus vives et les plus gaies, qui devaient briller naturellement dans un esprit beau et éclairé, dans un enjouement aimable, dans une intention très bonne, dans un désintéressement complet et dans une facilité de mœurs incroyable.

Monsieur le Prince est né capitaine, ce qui n'est jamais arrivé qu'à lui, à César et à Spinola. Il a égalé le premier; il a passé le second. L'intrépidité est l'un des moindres traits de son caractère. La nature lui avait fait l'esprit aussi grand que le cœur. La fortune, en le donnant à un siècle de guerre, a laissé au second toute son étendue; la naissance, ou plutôt l'éducation, dans une maison

attachée et soumise au cabinet, a donné des bornes trop étroites au premier. L'on ne lui a pas inspiré d'assez bonne heure les grandes et générales maximes, qui sont celles qui font et qui forment ce que l'on appelle l'esprit de suite. Il n'a pas eu le temps de les prendre par lui-même, parce qu'il a été prévenu, dès sa jeunesse, par la chute imprévue des grandes affaires et par l'habitude au bonheur. Ce défaut a fait qu'avec l'âme du monde la moins méchante, il a fait des injustices ; qu'avec le cœur d'Alexandre, il n'a pas été exempt, il est tombé dans des imprudences ; qu'ayant toutes les qualités de François de Guise, il n'a pas servi l'Etat, en de certaines occasions, aussi bien qu'il le devait ; et qu'ayant toutes celles de Henri du même nom, il n'a pas poussé la faction où il le pouvait. Il n'a pu remplir son mérite, c'est un défaut ; mais il est rare, mais il est beau. [...]

M. de Turenne a eu, dès sa jeunesse, toutes les bonnes qualités, et il a acquis les grandes d'assez bonne heure. Il ne lui en a manqué aucune que celles dont il ne s'est pas avisé. Il avait presque toutes les vertus comme naturelles ; il n'a jamais eu le brillant d'aucune. L'on l'a cru plus capable d'être à la tête d'une armée que d'un parti, et je le crois aussi, parce qu'il n'était pas naturellement entreprenant. Mais toutefois qui le sait ? Il a toujours eu en tout, comme en son parler, de certaines obscurités qui ne se sont développées que dans les occasions, mais qui ne s'y sont jamais développées qu'à sa gloire.

2.1.2 Chateaubriand, Mémoires d'outre tombe, Préface testamentaire

Sicut nubes,, quasi naves.. . velut umbra. (Job).

Paris, 1er décembre 1833.

Comme il m'est impossible de prévoir le moment de ma fin ; comme à mon âge les jours accordés à l'homme ne sont que des jours de grâce, ou plutôt de rigueur, je vais, dans la crainte d'être surpris, m'expliquer sur un travail destiné à tromper pour moi l'ennui de ces heures dernières et délaissées, que personne ne veut, et dont on ne sait que faire.

Les Mémoires à la tête desquels on lira cette préface embrassent et embrasseront le cours entier de ma vie ; ils ont été commencés dès l'année 1811 et continués jusqu'à ce jour. Je raconte dans ce qui est achevé et raconterai dans ce qui n'est encore qu'ébauché mon enfance, mon éducation, ma jeunesse, mon entrée au service, mon arrivée à Paris, ma présentation à Louis XVI, les premières scènes de la Révolution, mes voyages en Amérique, mon retour en Europe, mon émigration en Allemagne et en Angleterre, ma rentrée en France sous le consulat, mes occupations et mes ouvrages sous L'empire, ma course à Jérusalem, mes occupations et mes ouvrages sous la restauration, enfin l'histoire complète de cette restauration et de sa chute.

J'ai rencontré presque tous les hommes qui ont joué de mon temps un rôle grand ou petit à l'étranger et dans ma patrie. Depuis Washington jusqu'à Napoléon, depuis Louis XVIII jusqu'à Alexandre, depuis Pie VII jusqu'à Grégoire XVI, depuis Fox, Burke, Pitt, Sheridan, Londonderry, Capo-d'Istria, jusqu'à Malesherbes, Mirabeau, etc. ; depuis Nelson, Bolivar, Méhémet, pacha d'Égypte jusqu'à SufTren, Bougainville, La Peyrouse, Moreau, etc. J'ai fait partie d'un triumvirat qui n'avait point eu d'exemple : trois poètes opposés d'intérêts et de

nations se sont trouvés, presque à la fois, ministres des Affaires étrangères, moi en France, M. Canning en Angleterre, M. Martinez de la Rosa en Espagne. J'ai traversé successivement les années vides de ma jeunesse, les années si remplies de l'ère républicaine, des fastes de Bonaparte et du règne de la légitimité.

J'ai exploré les mers de l'Ancien et du Nouveau- Monde, et foulé le sol des quatre parties de la terre. Après avoir campé sous la hutte de l'Iroquois et sous la tente de l'Arabe, dans les wigwams des Hurons, dans les débris d'Athènes, de Jérusalem, de Memphis, de Carthage, de Grenade, chez le Grec, le Turc et le Maure, parmi les forêts et les ruines ; après avoir revêtu la casaque de peau d'ours du sauvage et le cafetan de soie du mameluck, après avoir subi la pauvreté, la faim, la soif et l'exil, je me suis assis, ministre et ambassadeur, brodé d'or, bariolé d'insignes et de rubans, à la table des rois, aux fêtes des princes et des princesses, pour retomber dans l'indigence et essayer de la prison.

J'ai été en relation avec une foule de personnages célèbres dans les armes, l'Église, la politique, la magistrature, les sciences et les arts. Je possède des matériaux immenses, plus de quatre mille lettres particulières, les correspondances diplomatiques de mes différentes ambassades, celles de mon passage au ministère des Affaires étrangères, entre lesquelles se trouvent des pièces à moi particulières, uniques et inconnues. J'ai porté le mousquet du soldat, le bâton du voyageur, le bourdon du pèlerin : navigateur, mes destinées ont eu l'inconstance de ma voile ; alcyon, j'ai fait mon nid sur les flots.

Je me suis mêlé de paix et de guerre ; j'ai signé des traités, des protocoles, et publié chemin faisant de nombreux ouvrages. J'ai été initié à des secrets de partis, de cour et d'état : j'ai vu de près les plus rares malheurs, les plus hautes fortunes, les plus grandes renommées. J'ai assisté à des sièges, à des congrès, à des conclave, à la réédification et à la démolition des trônes. J'ai fait de l'histoire, et je pouvais l'écrire. Et ma vie solitaire, rêveuse, poétique, marchait au travers de ce monde de réalités, de catastrophes, de tumulte, de bruit, avec les fils de mes songes, Chactas, René, Eudore, Aben-Hamet, avec les filles de mes chimères, Atala, Amélie, Blanca, Velléda, Cymodo En dedans et à côté de mon siècle, j'exerçais peut-être sur lui, sans le vouloir et sans le chercher, une triple influence religieuse, politique et Littéraire. Je n'ai plus autour de moi que quatre ou cinq contemporains d'une longue renommée. Aifieri, Canova et Monti ont disparu ; de ses jours brillants, L'Italie ne conserve que Pindemonte el Manzoni. Pellico a usé ses belles années dans les cachots du Spielberg ; les talents de la patrie de Dante sont condamnés au silence, ou forcés de languir en terre étrangère ; lord Byron et M. Canning sont morts jeunes ; Walter Scott nous a laissés ; Goethe nous a quittés rempli de gloire et d'années. La France n'a presque plus rien de son passé si riche, elle commence une autre ère : je reste pour enterrer mon siècle, comme le vieux prêtre qui dans le sac de Béziers, devait sonner la cloche avant de tomber lui-même, lorsque le dernier citoyen aurait expiré.

Quand la mort baissera la toile entre moi et le monde, on trouvera que mon drame se divise en trois actes.

Depuis ma première jeunesse jusqu'en 1800. j'ai été soldat et voyageur ; depuis 1800 jusqu'en 1814, sous le consulat et l'empire, ma vie a été littéraire ; depuis la restauration jusqu'aujourd'hui, ma vie a été politique.

Dans mes trois carrières successives, je me suis toujours proposé une grande tâche : voyageur, j'ai aspiré à la découverte du monde polaire ; littérateur, j'ai essayé de rétablir la religion sur ses ruines ; homme d'état, je me suis efforcé de

donner au peuple le vrai système monarchique représentatif avec ses diverses libertés : j'ai du moins aidé à conquérir celle qui les vaut, les remplace, et tient lieu de toute constitution, la liberté de la presse. Si j'ai souvent échoué dans mes entreprises, il y a eu chez moi faillance de destinée. Les étrangers qui ont succédé dans leurs desseins furent servis par la fortune ; ils avaient derrière eux des amis puissants et une patrie tranquille. Je n'ai pas eu ce bonheur.

Des auteurs modernes français de ma date, je suis quasi le seul dont la vie ressemble à ses ouvrages : voyageur, soldat, poète, publiciste, c'est dans les bois que j'ai chanté les bois, sur les vaisseaux que j'ai peint la mer, dans les camps que j'ai parlé des armes, dans l'exil que j'ai appris l'exil, dans les cours, dans les affaires, dans les assemblées, que j'ai étudié les princes, la politique, les lois et l'histoire. Les orateurs de la Grèce et de Rome furent mêlés à la chose publique et en partagèrent le sort. Dans l'Italie et l'Espagne de la fin du moyen âge et de la Renaissance, les premiers génies des lettres et des arts participèrent au mouvement social. Quelles orageuses et belles vies que celles de Dante, de Tasse, de Camoëns, d'Ercilla, de Cervantes !

En France nos anciens poètes et nos anciens historiens chantaient et écrivaient au milieu des pèlerinages et des combats : Thibault, comte de Champagne, Villehardouin, Joinville, empruntent les félicités de leur style des aventures de leur carrière ; Froissard va chercher l'histoire sur les grands chemins, et l'apprend des chevaliers et des abbés, qu'il rencontre, avec lesquels il chevauche. Mais, à compter du règne de François Ier, nos écrivains ont été des hommes isolés dont les talents pouvaient être l'expression de l'esprit, non des faits de leur époque. Si j'étais destiné à vivre, je représenterais dans ma personne, représentée dans mes mémoires, les principes, les idées, les événements, les catastrophes, L'épopée de mon temps, d'autant plus que j'ai vu finir et commencer un monde, et que les caractères opposés de cette fin et de ce commencement se trouvent mêlés dans mes opinions. Je me suis rencontré entre les deux siècles comme au confluent de deux fleuves ; j'ai plongé dans leurs eaux troublées, m'éloignant à regret du vieux rivage où j'étais né, et nageant avec espérance vers la rive inconnue où vont aborder les générations nouvelles.

Les Mémoires, divisés en livres et en parties, sont écrits à différentes dates et en différents lieux : ces relions amènent naturellement des espèces de prologues qui rappellent les accidents survenus depuis les dernières dates, et peignent les lieux où je reprends le fil de ma narration. Les événements variés et les formes changeantes de ma vie entrent ainsi les uns dans les autres : il arrive que, dans les instants de mes prospérités, j'ai à parler du temps de mes misères, et que dans mes jours de tribulation, je retrace mes jours de bonheur. Les divers sentiments de mes âges divers, ma jeunesse pénétrant dans ma vieillesse, la gravité de mes années d'expérience attristant mes années légères, les rayons de mon soleil, depuis son aurore jusqu'à son couchant, se croisant et se confondant comme les reflets épars de mon existence, donnent une sorte d'unité indéfinissable à mon travail : mon berceau a de ma tombe, ma tombe a de mon berceau ; mes souffrances deviennent des plaisirs, mes plaisirs des douleurs, et l'on ne sait si ces Mémoires sont l'ouvrage d'une tête brune ou chenue.

Je ne dis point ceci pour me louer, car je ne sais si cela est bon, je dis ce qui est, ce qui est arrivé, sans que j'y songeasse, par l'inconstance même des tempêtes déchaînées contre ma barque, et qui souvent ne m'ont laissé pour écrire tel ou tel fragment de ma vie que l'écueil de mon naufrage.

J'ai mis à composer ces Mémoires une prédilection toute paternelle, je dési-

rerais pouvoir ressusciter à l'heure des fantômes pour en corriger les épreuves : les morts vont vite.

Les notes qui accompagnent le texte sont de trois sortes : les premières, rejetées à la fin des volumes, comprennent les éclaircissements et pièces justificatives /les secondes, au bas des pages, sont de l'époque même du texte ; les troisièmes, pareillement au bas des pages, ont été ajoutées depuis la composition de ce texte, et portent la date du temps et du lieu où elles ont été écrites. Un an ou deux de solitude dans un coin de la terre suffiraient à l'achèvement de mes Mémoires ; mais je n'ai eu de repos que durant les neuf mois où j'ai dormi la vie dans le sein de ma mère : il est probable que je ne retrouverai ce repos avant-naître, que dans les entrailles de notre mère commune après-mourir.

Plusieurs de mes amis m'ont pressé de publier à présent une partie de mon histoire ; je n'ai pu me rendre à leur vœu. D'abord, je serais, malgré moi, moins franc et moins véridique ; ensuite, j'ai toujours supposé que j'écrivais assis dans mon cercueil. L'ouvrage a pris de là un certain caractère religieux que je ne lui pourrais ôter sans préjudice ; il m'en coûterait d'étouffer cette voix lointaine qui sort de la tombe et que l'on entend dans tout le cours du récit. On ne trouvera pas étrange que je garde quelques faiblesses, que je sois préoccupé de la fortune du pauvre orphelin, destiné à rester après moi sur la terre. Si Minos jugeait que j'ai assez souffert dans ce monde pour être au moins dans l'autre une Ombre heureuse, un peu de lumière des Champs-Élysées, venant éclairer mon dernier tableau, servirait à rendre moins saillants les défauts du peintre : la vie me sied mal ; la mort m'ira peut-être mieux.

Londres, d'avril à septembre 1822.

2.2 Le journal

2.2.1 Stendhal (1783-1842)

Milan, le 28 germinal an IX [18 avril 1801],

J'entreprends d'écrire l'histoire de ma vie jour par jour. Je ne sais si j'aurai la force de remplir ce projet, déjà commencé à Paris. Voilà déjà une faute de français ; il y en aura beaucoup, parce que je prends pour principe de ne me pas gêner et de n'effacer jamais. Si j'en ai le courage, je reprendrai au 2 ventôse, jour de mon départ de Milan, pour aller rejoindre le lieutenant-général Michaud à Vérone.

Grenoble, 6 messidor [an XIII : 25 juin 1805],

Je relis la plupart de mes cahiers ; je les trouve remplis de choses communes, mais peut-être elles ne paraîtraient pas si simples, si je ne les avais pas laborieusement découvertes.

Je crois qu'à l'avenir je n'écirai que the world lui-même ou des anecdotes. Ils m'ennuient et me rendent triste. [...]

9 novembre 1807 [Brunswick].

Il faut trop de paroles pour bien décrire. C'est ce qui m'a fait interrompre ce journal depuis le commencement de juillet. Il serait utile d'écrire les annales de ses désirs, de son âme ; cela apprendrait à la corriger, mais aurait peut-être l'inconvénient de rendre minutieux.

Depuis le mois de juillet j'ai renvoyé Jean, qui m'excédait, et pris Romain, dont je suis content. Mon cheval bai a pris le vertigo ; j'en ai acheté en octobre un gris 35 frédéric, léger, mais pas fort, joli cependant.

J'ai tué trois perdrix au vol, à mon grand étonnement.

Je suis allé plusieurs fois à l'Elme avec M. Daru. Il m'a encore parlé de nos anciens différends avec une bonté extrême.

Le grand maréchal de Münchhausen m'a entièrement satisfait par des espèces d'excuses. Cette affaire est terminée et bonne à oublier.

Je me suis guéri de mon amour pour Minette. Je couche tous les trois ou quatre jours, pour les besoins physiques, avec Charlotte Knabelhuber, fille entretenue par M. de Kutendvilde, riche Hollandais. J'ai été content de moi à ce sujet.

Mme Alexandrine Daru a passé et m'a reçu d'une manière qui avait la façon de l'amitié.

J'ai fait un voyage agréable à Hanovre. J'y ai eu Jeannette. J'ai gagné 34 ou 35 napoléons à l'aimable Digeon.

J'ai été huit jours moins quelques heures absent de Brunswick avec Réol (du 26 octobre au 2 novembre). Voyage agréable, dont je compte faire un journal à part.

Hier, bal animé chez Mme de Marenholtz, avec qui Brichard passe sa vie d'une manière frappante. Strombeck était bien malheureux pendant que nous nous amusons. Il m'écrit ces propres mots : " Le soir d'hier était un des plus terribles de ma vie : ma femme désolée, et moi-même hors d'état de la consoler.

Toute la nuit, l'image de mon Charles m'était devant les yeux. — Cela finira comme tout finit. "

Il a perdu son fils Charles du croup. J'ai été souvent chez lui le jour de la mort.[...]

Si vous êtes discret, ne lisez pas. Si vous n'êtes pas discret, mais cependant honnête homme, dans les choses essentielles, lisez et moquez-vous de l'auteur, mais ne répétez pas ce que vous aurez lu.

COSTE, chef de bataillon.

[4 février 1813.]

Je n'ai pas de mémoire, mais du tout, de manière que quand je suis discret dans les journaux of my life que j'ai faits jusqu'ici, je n'y comprends plus rien au bout d'un an ou deux.

J'ai perdu, en Russie, mon journal de Brunswick en 1806 et 7, my loves with Minette, etc. J'avais besoin d'un effort d'imagination pour me rappeler ce que j'avais voulu dire. J'ai été très content de moi en 1806, le fond était grandiose, souvent éclipsé par les bêtises des prétentions et de la timidité.

Je me crois extrêmement sensible, c'est là le trait marquant. Cette sensibilité est poussée à des excès qui, racontés, seraient inintelligibles à tout autre que Félix, et même pour lui il faut parler longtemps.

Cette faculté produit des pensées charmantes, qui disparaissent comme l'éclair. Je n'ai pas encore pu contracter l'habitude de les écrire au vol, quoique j'aie plu-

sieurs fois acheté des carnets pour cela. J'en oublie souvent le fond, et toujours le style. Quelles idées n'ai-je pas eues dans ma calèche pendant ma campagne de dix-huit jours de Moscou à Smolensk ! J'en avais écrit très peu sur un volume de Chesterfield, pillé par moi, à la maison de campagne de Rostoptchine ; il a été perdu avec le reste.

J'ai eu encore de bonnes pensées, de Berlin ici, je ne les ai pas écrites.

23 septembre 1813.

Sortant de Brera

Ton affaire est-elle de vivre, ou de décrire ta vie ?

Tu ne dois faire de journal qu'autant que cela peut t'aider à vivre *da grande*.

J'ai retrouvé toute mon âme. Quelle différence de cette visite à Brera, et de celle que j'y fis, avec M. de Saint-Loup, dans les premiers jours de mon arrivée !

J'ai perdu l'habitude d'une attention forte, extrême, parce que je ne pense d'ordinaire qu'à des choses que je méprise, que je trouve peu importantes.

Par exemple, je me distrais, pour être happy et non indigné, haïssant, from all the ideas nell genre of Delolme.

2.3 L'autoportrait

2.3.1 Montaigne, Les Essais, Livre III, chapitre 17 : De la présomption

C'est un grand despit qu'on s'adresse à vous parmy vos gens pour vous demander : Où est monsieur ? et que vous n'ayez que le reste de la bonnetade qu'on fait à vostre barbier ou à vostre secretaire. Comme il advint au pauvre Philopoemen. Estant arrivé le premier de sa troupe en un logis où on l'attendoit, son hostesse, qui ne le connoissoit pas, et le voyoit d'assez mauvaise mine, l'employa d'aller un peu aider à ses femmes à puiser de l'eau ou attiser du feu, pour le service de Philopoemen. Les gentils-hommes de sa suite estans arrivez et l'ayant surpris embesogné à cette belle vacation (car il n'avoit pas failly d'obeyr au commandement qu'on luy avoit fait), lui demanderent ce qu'il faisoit-là : Je paie, leur respondit-il, la peine de ma laideur. Les autres beautez sont pour les femmes ; la beauté de la taille est la seule beauté des hommes. Où est la petitesse, ny la largeur et rondeur du front, ny la blancheur et douceur des yeux, ny la mediocre forme du nez, ny la petitesse de l'oreille et de la bouche, ny l'ordre et blancheur des dents, ny l'épaisseur bien unie d'une barbe brune à escorce de chataigne, ny le poil relevé, ny la juste rondeur de teste, ny la fraîcheur du teint, ny l'air du visage agreable, ny un corps sans senteur, ny la proportion legitime des membres, peuvent faire un bel homme. J'ay au demeurant la taille forte et ramassée : le visage, non pas gras, mais plein ; la complexion, entre le jovial et le melancholique, moiennement sanguine et chaude,

Unde rigent setis mihi crura, et pectora villis¹ ;

la santé forte et allegre, jusques bien avant en mon aage rarement troublée par les maladies. J'estois tel, car je ne me considere pas à cette heure que je suis engagé dans les avenues de la vieillesse, ayant pieça franchy les quarante ans :

minutatim vires et robur adultum

1. Martial : " D'où les poils qui revêtent mes jambes et ma poitrine. "

Frangit, et in partem pejorem liquitur aetas².

Ce que je seray doresenavant, ce ne sera plus qu'un demy estre, ce ne sera plus moy. Je m'eschape tous les jours et me desrobe à moy,

Singula de nobis anni praedantur euntes³.

D'adresse et de disposition, je n'en ay point eu; et si suis fils d'un pere tres dispost et d'une allegresse qui luy dura jusques à son extreme vieillesse. Il ne trouva guere homme de sa condition qui s'egalast à luy en tout exercice de corps : comme je n'en ay trouvé guiere aucun qui ne me surmontat, sauf au courir (en quoy j'estoy des mediocres). De la musique, ny pour la voix que j'y ay tres-inepte, ny pour les instrumens, on ne m'y a jamais sceu rien apprendre. A la danse, à la paume, à la luite, je n'y ay peu acquerir qu'une bien fort legere et vulgaire suffisance; à nager, à escrimer, à voltiger et à sauter, nulle du tout. Les mains, je les ay si gourdes que je ne sçay pas escrire seulement pour moy : de façon que, ce que j'ay barbouillé, j'ayme mieux le refaire que de me donner la peine de le démesler; et ne ly guere mieux. Je me sens poiser aux escoutans. Autrement, bon clerc. Je ne sçay pas clorre à droit une lettre, ny ne sçeuzy jamais tailler plume, ny trancher à table, qui vaille, ny equipper un cheval de son harnois, ny porter à point un oiseau et le lascher, ny parler aux chiens, aux oiseaux, aux chevaux. Mes conditions corporelles sont en somme tres-bien accordantes à celles de l'ame. Il n'y a rien d'allegre : il y a seulement une vigueur pleine et ferme. Je dure bien à la peine; mais j'y dure, si je m'y porte moy-mesme, et autant que mon desir m'y conduit,

Molliter austerum studio fallente laborem⁴.

Autrement, si je n'y suis alleché par quelque plaisir, et si j'ay autre guide que ma pure et libre volonté, je n'y vauz rien. Car j'en suis là que, sauf la santé et la vie, il n'est chose pourquoy je veuille ronger mes ongles, et que je veuille acheter au pris du tourment d'esprit et de la contrainte,

tanti mihi non sit opaci

Omnis arena Tagi, quodque in mare volvitur aurum :

extremement oisif, extremement libre, et par nature et par art. Je presteroy aussi volontiers mon sang que mon soing. J'ay une ame toute sienne, accoustumée à se conduire à sa mode. N'ayant eu jusques à cett'heure ny commandant ny maistre forcé, j'ay marché aussi avant et le pas qu'il m'a pleu. Cela m'a amolli et rendu inutile au service d'autrui, et ne m'a faict bon qu'à moy. Et, pour moy, il n'a esté besoin de forcer ce naturel poissant, paresseux et fay neant.

2.3.2 Michel Leiris, l'âge d'homme (1939)

Je viens d'avoir trente-quatre ans, la moitié de la vie. Au physique, je suis de taille moyenne, plutôt petit. J'ai des cheveux châains coupés court afin d'éviter qu'ils ondulent, par crainte aussi que ne se développe une calvitie menaçante. Autant que je puisse en juger, les traits caractéristiques de ma physionomie sont : une nuque très droite, tombant verticalement comme une muraille ou une falaise, marque classique (si l'on en croit les astrologues) des personnes nées sous le signe du taureau; un front développé, plutôt bossué, aux veines

2. Lucrèce : " Peu à peu, les forces et la vigueur de la maturité / Sont brisées par l'âge et le déclin commence. "

3. Horace : " Un à un tous nos biens sont arrachés par les années qui passent. "

4. Juvénal : " Prix que je ne paierais pas pour tout l'or que vers la mer / Roulent les flots sableux du Tage plein d'ombrage. "

temporales exagérément noueuses et saillantes. Cette ampleur de front est en rapport (selon le dire des astrologues) avec le signe du bélier ; et en effet je suis né un 20 avril, donc aux confins de ces deux signes : le bélier et le taureau. Mes yeux sont bruns, avec le bord des paupières habituellement enflammé ; mon teint est coloré ; j'ai honte d'une fâcheuse tendance aux rougeurs et à la peau luisante. Mes mains sont maigres, assez velues, avec des veines très dessinées ; mes deux majeurs, incurvés vers le bout, doivent dénoter quelque chose d'assez faible, d'assez fuyant dans mon caractère.

Ma tête est plutôt grosse pour mon corps ; j'ai les jambes un peu courtes par rapport à mon torse, les épaules trop étroites relativement aux hanches. Je marche le haut du corps incliné en avant ; j'ai tendance, lorsque je suis assis, à me tenir le dos voûté ; ma poitrine n'est pas très large et je n'ai guère de muscles. J'aime à me vêtir avec le maximum d'élégance ; pourtant, à cause des défauts que je viens de relever dans ma structure et de mes moyens qui, sans que je puisse me dire pauvre, sont plutôt limités, je me juge d'ordinaire profondément inélegant : j'ai horreur de me voir à l'improviste dans une glace car, faute de m'y être préparé, je me trouve à chaque fois d'une laideur humiliante.

Quelques gestes m'ont été — ou me sont — familiers : me flairer le dessus de la main ; ronger mes pouces presque jusqu'au sang ; pencher la tête légèrement de côté ; serrer les lèvres et m'amincir les narines avec un air de résolution ; me frapper brusquement le front de la paume — comme quelqu'un à qui vient une idée — et l'y maintenir appuyée quelques secondes (autrefois, dans des occasions analogues, je me tâtais l'occiput) ; cacher mes yeux derrière ma main quand je suis obligé de répondre oui ou non sur quelque chose qui me gêne ou de prendre une décision ; quand je suis seul me gratter la région anale ; etc. Ces gestes, je les ai un à un abandonnés, au moins pour la plupart. Peut-être aussi en ai-je seulement changé et les ai-je remplacés par de nouveaux que je n'ai pas encore repérés ? Si rompu que je sois à m'observer moi-même, si maniaque que soit mon goût pour ce genre amer de contemplation, il y a sans nul doute des choses qui m'échappent, et vraisemblablement parmi les plus apparentes, puisque la perspective est tout et qu'un tableau de moi, peint selon ma propre perspective, a de grandes chances de laisser dans l'ombre certains détails qui, pour les autres, doivent être les plus flagrants.

Mon activité principale est la littérature, terme aujourd'hui bien décrié. Je n'hésite pas à l'employer cependant, car c'est une question de fait : on est littérateur comme on est botaniste, philosophe, astronome, physicien, médecin. A rien ne sert d'inventer d'autres termes, d'autres prétextes pour justifier ce goût qu'on a d'écrire : est littérateur quiconque aime penser une plume à la main. Le peu de livres que j'ai publiés ne m'a valu aucune notoriété. Je ne m'en plains pas, non plus que je ne m'en vante, ayant une même horreur du genre écrivain à succès que du genre poète méconnu.

Sans être à proprement parler un voyageur, j'ai vu un certain nombre de pays : très jeune, la Suisse, la Belgique, la Hollande, l'Angleterre ; plus tard la Rhénanie, l'Egypte, la Grèce, l'Italie et l'Espagne ; très récemment l'Afrique tropicale. Cependant je ne parle convenablement aucune langue étrangère et cela, joint à beaucoup d'autres choses, me donne une impression de déficience et d'isolement.

Bien qu'obligé de travailler (à une besogne d'ailleurs peu pénible, puisque mon métier d'ethnographe est assez conforme à mes goûts) je dispose d'un certain confort ; je jouis d'une assez bonne santé ; je ne manque pas d'une relative

liberté et je dois, à bien des égards, me ranger parmi ceux qu'il est convenu de nommer les " heureux de la vie ". Pourtant, il y a peu d'événements dans mon existence que je puisse me rappeler avec quelque satisfaction, j'éprouve de plus en plus nettement la sensation de me débattre dans un piège et — sans aucune exagération littéraire — il me semble que je suis rongé.

Sexuellement je ne suis pas, je crois, un anormal — simplement un homme plutôt froid — mais j'ai depuis longtemps tendance à me tenir pour quasi impuissant. Il y a beau temps, en tout cas, que je ne considère plus l'acte amoureux comme une chose simple, mais comme un événement relativement exceptionnel, nécessitant certaines dispositions intérieures ou particulièrement tragiques ou particulièrement heureuses, très différentes, dans l'une comme dans l'autre alternative, de ce que je dois regarder comme mes dispositions moyennes.

D'un point de vue moins immédiatement érotique, j'ai toujours eu le dégoût des femmes enceintes, la crainte de l'accouchement et une franche répugnance à l'égard des nouveau-nés. C'est un sentiment qu'il me semble avoir éprouvé jusque dans ma plus lointaine enfance et je ne suis pas sûr qu'une formule telle que le " Ils furent très heureux et eurent beaucoup d'enfants " des contes de fées ne m'ait pas, de bonne heure, plutôt porté à sourire.

Quand ma sœur accoucha d'une fille, j'avais quelque chose comme neuf ans ; je fus littéralement écoeuré lorsque je vis l'enfant, son crâne en pointe, ses langes souillés d'excréments et son cordon ombilical qui me fit m'écrier : " Elle vomit par le ventre ! " Surtout, je ne pouvais tolérer de ne plus être le plus jeune, celui que, dans la famille, on appelait le " petit dernier ". Je saisisais que je ne représentais plus la dernière génération ; j'avais la révélation du vieillissement ; je ressentais une grande tristesse et un malaise — angoisse qui, depuis, n'a fait que s'accroître.

Adulte, je n'ai jamais pu supporter l'idée d'avoir un enfant, de mettre au monde un être qui, par définition, ne l'a pas demandé et qui finira fatalement par mourir, après avoir peut-être, à son tour, procréé. Il me serait impossible de faire l'amour si, accomplissant cet acte, je le considérais autrement que comme stérile et sans rien de commun avec l'instinct humain de féconder. J'en arrive à penser que l'amour et la mort — engendrer et se défaire, ce qui revient au même — sont pour moi choses si proches que toute idée de joie charnelle ne me touche qu'accompagnée d'une terreur superstitieuse, comme si les gestes de l'amour, en même temps qu'ils amènent ma vie en son point le plus intense, ne devaient que me porter malheur.

Bien que notre union n'ait pas été sans quelques orages dus à mon caractère instable, à mon réel défaut de cœur et par-dessus tout à cette immense capacité d'ennui dont le reste découle, j'aime la femme qui vit avec moi et je commence à croire que je finirai mes jours avec elle, pour autant qu'il soit permis de préférer de telles paroles sans s'exposer à ce que le destin vous inflige un sanglant démenti. Comme beaucoup d'autres, j'ai fait ma descente aux enfers et, comme quelques-uns, j'en suis plus ou moins ressorti. En deçà de cet enfer, il y a ma première jeunesse vers laquelle, depuis quelques années, je me tourne comme vers l'époque de ma vie qui fut la seule heureuse, bien que contenant déjà les éléments de sa propre désagrégation et tous les traits qui, peu à peu creusés en rides, donnent sa ressemblance au portrait.

Avant d'essayer de dégager quelques-uns des linéaments qui s'avèrent permanents à travers cette dégradation de l'absolu, cette progressive dégénérescence en quoi pourrait selon moi se traduire, pour une très large part, le passage de

la jeunesse à l'âge mûr, je voudrais fixer ici, en quelques lignes, ce que je suis à même de rassembler en fait de vestiges de la métaphysique de mon enfance.

2.4 Le roman autobiographique

2.4.1 Céline, Voyage au bout de la nuit (19)

Ça a débuté comme ça. Moi, j'avais jamais rien dit. Rien. C'est Arthur Ganate qui m'a fait parler. Arthur, un étudiant, un carabin lui aussi, un camarade. On se rencontre donc place Clichy. C'était après le déjeuner. Il veut me parler. Je l'écoute. " Restons pas dehors ! qu'il me dit. Rentrons ! " Je rentre avec lui. Voilà. " Cette terrasse, qu'il commence, c'est pour les oeufs à la coque ! Viens par ici ! " Alors, on remarque encore qu'il n'y avait personne dans les rues, à cause de la chaleur ; pas de voitures, rien. Quand il fait très froid, non plus, il n'y a personne dans les rues ; c'est lui, même que je m'en souviens, qui m'avait dit à ce propos : " Les gens de Paris ont l'air toujours d'être occupés, mais en fait, ils se promènent du matin au soir ; la preuve, c'est que lorsqu'il ne fait pas bon à se promener, trop froid ou trop chaud, on ne les voit plus ; ils sont tous dedans à prendre des cafés crème et des bocks. C'est ainsi ! Siècle de vitesse ! qu'ils disent. Où ça ? Grands changements ! qu'ils racontent. Comment ça ? Rien n'est changé en vérité. Ils continuent à s'admirer et c'est tout. Et ça n'est pas nouveau non plus. Des mots, et encore pas beaucoup, même parmi les mots, qui sont changés ! Deux ou trois par-ci, par-là, des petits... " Bien fiers alors d'avoir fait sonner ces vérités utiles, on est demeurés là assis, ravis, à regarder les dames du café.

Après, la conversation est revenue sur le Président Poincaré qui s'en allait inaugurer, justement ce matin-là, une exposition de petits chiens ; et puis, de fil en aiguille, sur Le Temps où c'était écrit. " Tiens, voilà un maître journal, Le Temps ! " qu'il me taquine Arthur Ganate, à ce propos. " Y en a pas deux comme lui pour défendre la race française ! - Elle en a bien besoin la race française, vu qu'elle n'existe pas ! " que j'ai répondu moi pour montrer que j'étais documenté, et du tac au tac.

- Si donc ! qu'il y en a une ! Et une belle de race ! qu'il insistait lui, et même que c'est la plus belle race du monde, et bien cocu qui s'en dédit ! Et puis, le voilà parti à m'engueuler. J'ai tenu ferme bien entendu.

- C'est pas vrai ! La race, ce que t'appelles comme ça, c'est seulement ce grand ramassis de miteux dans mon genre, chassieux, puceux, transis, qui ont échoué ici poursuivis par la faim, la peste, les tumeurs et le froid, venus vaincus des quatre coins du monde. Ils ne pouvaient pas aller plus loin à cause de la mer. C'est ça la France et puis c'est ça les Français.

- Bardamu, qu'il me fait alors gravement et un peu triste, nos pères nous valaient bien, n'en dis pas de mal !...

- T'as raison, Arthur, pour ça t'as raison ! Haineux et dociles, violés, volés, étripés et couillons toujours, ils nous valaient bien ! Tu peux le dire ! Nous ne changeons pas ! Ni de chaussettes, ni de maîtres, ni d'opinions, ou bien si tard, que ça n'en vaut plus la peine. On est nés fidèles, on en crève nous autres ! Soldats gratuits, héros pour tout le monde et singes parlants, mots qui souffrent, on est nous les mignons du Roi Misère. C'est lui qui nous possède ! Quand on est pas sages, il serre... On a ses doigts autour du cou, toujours, ça gêne pour parler,

faut faire bien attention si on tient à pouvoir manger... Pour des riens, il vous étrangle... C'est pas une vie...

- Il y a l'amour, Bardamu !

- Arthur, l'amour c'est l'infini mis à la portée des caniches et j'ai ma dignité moi ! que je lui répons.

2.4.2 Marguerite Duras, *l'Amant* (1984)

L'homme élégant est descendu de la limousine, il fume une cigarette anglaise. Il regarde la jeune fille au feutre d'homme et aux chaussures d'or. Il vient vers elle lentement. C'est visible, il est intimidé. Il ne sourit pas tout d'abord. Tout d'abord il lui offre une cigarette.

Sa main tremble. Il y a cette différence de race, il n'est pas blanc, il doit la surmonter, c'est pourquoi il tremble. Elle lui dit qu'elle ne fume pas, non merci. Elle ne dit rien d'autre, elle ne lui dit pas laissez-moi tranquille. Alors il a moins peur. Alors il lui dit qu'il croit rêver. Elle ne répond pas. Ce n'est pas la peine qu'elle réponde, que répondrait-elle. Elle attend. Alors il le lui demande : mais d'où venez-vous ? Elle lui dit qu'elle est la fille de l'institutrice de l'école de filles de Sadec. Il réfléchit et puis il dit qu'il a entendu parler de cette dame, sa mère, de son manque de chance avec cette concession qu'elle aurait achetée au Cambodge, c'est bien ça n'est-ce pas ? Oui c'est ça.

Il répète que c'est tout à fait extraordinaire de la voir sur ce bac. Si tôt le matin, une jeune fille belle comme elle l'est, vous ne vous rendez pas compte, c'est très inattendu, une jeune fille blanche dans un car indigène.

Il lui dit que le chapeau lui va bien, très bien même, que c'est... original... un chapeau d'homme, pourquoi pas ? elle est si jolie, elle peut tout se permettre.

Elle le regarde. Elle lui demande qui il est. Il dit qu'il revient de Paris où il a fait des études, qu'il habite Sadec lui aussi, justement sur le fleuve, la grande maison avec les grandes terrasses aux balustrades de céramique bleue. Elle lui demande ce qu'il est. Il dit qu'il est chinois, que sa famille vient de la Chine du Nord, de Fou-Chouen. Voulez-vous me permettre de vous ramener chez vous à Saigon ? Elle est d'accord. Il dit au chauffeur de prendre les bagages de la jeune fille dans le car et de les mettre dans l'auto noire.

2.4.3 Marguerite Duras, *l'Amant de la Chine du nord* (1991)

Le bac s'en va.

Après le départ l'enfant sort du car. Elle regarde le fleuve. Elle regarde aussi le Chinois élégant qui est à l'intérieur de la grande auto noire.

Elle, l'enfant, elle est fardée, habillée comme la jeune fille des livres : de la robe en soie indigène d'un blanc jauni, du chapeau d'homme d'« enfance et d'innocence », au bord plat, en feutre-souple-couleur-bois-de-rose-avec-large-ruban-noir, de ces souliers de bal, très usés, complètement éculés, en-lamé-noir-s'il-vous-plaît, avec motifs de strass.

De la limousine noire est sorti un autre homme que celui du livre, un autre Chinois de la Mandchourie ; Il est un peu différent de celui du livre : il est un peu plus robuste que lui, il a moins peur que lui, plus d'audace. Il a plus de beauté, plus de santé. Il est plus " pour le cinéma " que celui du livre. Et aussi il a moins de timidité que lui face à l'enfant.

Elle, elle est restée celle du livre, petite, maigre, hardie, difficile à attraper le sens, difficile à dire qui c'est, moins belle qu'il n'en paraît, pauvre, fille de pauvres, ancêtres pauvres, fermiers, cordonniers, première en français tout le temps partout et détestant la France, inconsolable du pays natal et d'enfance, crachant la viande rouge des steaks occidentaux, amoureuse des hommes faibles, sexuelle comme pas rencontrée encore. Folle de lire, de voir, insolente, libre.

Lui, c'est un Chinois. Un Chinois grand. Il a la peau blanche des Chinois du Nord. Il est très élégant. Il porte le costume en tissu de soie grège et les chaussures anglaises couleur acajou des jeunes banquiers de Saigon.

Il la regarde.

Ils se regardent. Se sourient. Il s'approche.

Il fume une 555. Elle est très jeune. Il y a un peu de peur dans sa main qui tremble, mais à peine, quand il lui offre une cigarette.

– Vous fumez ?

L'enfant fait signe : non.

– Excusez-moi... C'est tellement inattendu de vous trouver ici... Vous ne vous rendez pas compte...

L'enfant ne répond pas. Elle ne sourit pas. Elle le regarde fort. Farouche serait le mot pour dire ce regard. Insolent. Sans gêne est le mot de la mère : " on ne regarde pas les gens comme ça ". On dirait qu'elle n'entend pas bien ce qu'il dit. Elle regarde les vêtements, l'automobile. Autour de lui il y a le parfum de l'eau de Cologne européenne avec, plus lointain, celui de l'opium et de la soie, du tussor de soie, de l'ambre de la soie, de l'ambre de la peau. Elle regarde tout. Le chauffeur, l'auto, et encore lui, le Chinois. L'enfance apparaît dans ces regards d'une curiosité déplacée, toujours surprenante, insatiable. Il la regarde regarder toutes ces nouveautés que le bac transporte ce jour-là. Sa curiosité à lui commence là.

L'enfant dit :

– C'est quoi votre auto ?...

– Une Morris Léon Bollée.

L'enfant fait signe qu'elle ne connaît pas. Elle rit. Elle dit :

– Jamais entendu un nom pareil...

Il rit avec elle. Elle demande :

– Vous êtes qui ?

– J'habite Sadec.

– Où ça à Sadec ?

– Sur le fleuve, c'est la grande maison avec des terrasses. juste après Sadec.

L'enfant cherche et voit ce que c'est. Elle dit :

– La maison couleur bleu clair du bleu de Chine...

– C'est ça. Bleu-de-Chine-clair.

Il sourit. Elle le regarde. Il dit :

– Je ne vous ai jamais vue à Sadec.

– Ma mère a été nommée à Sadec il y a deux ans et moi je suis en pension à Saigon. C'est pour ça.

Silence. Le Chinois dit :

– Vous avez regretté Vinh-Long...

– Oui. C'est ça qu'on a trouvé le plus beau.

Ils se sourient.

Elle demande.

– Et vous ?...

- Moi, je reviens de Paris. J’ai fait mes études en France pendant trois ans. Il y a quelques mois que je suis revenu.
- Des études de quoi ?
- Des études de pas grand-chose, ça ne vaut pas la peine d’en parler. Et vous ?
- Je prépare mon bac au collège Chasseloup-Laubat. Je suis interne à la pension Lyautey.
- Elle ajoute comme si cela avait quelque chose à voir :
- Je suis née en Indochine. Mes frères aussi. Tous on est nés ici.
- Elle regarde le fleuve. Il est intrigué. Sa peur s’en est allée. Il sourit. Il parle. Il dit :
- Je peux vous ramener à Saïgon si vous voulez.
- Elle n’hésite pas. L’auto, et lui avec son air moqueur... Elle est contente. Ça se voit dans le sourire des yeux. Elle racontera la Léon Bollée à son petit frère Paulo. Ça, lui, il comprendra.
- Je veux bien.
- Le Chinois dit – en chinois – à son chauffeur de prendre la valise de l’enfant dans le car et de la mettre dans la Léon Bollée. Ce que fait le chauffeur.

2.5 Fiction à la première personne

2.5.1 Marivaux, la Vie de Marianne (1728)

Avant que de donner cette histoire au public, il faut lui apprendre comment je l’ai trouvée.

Il y a six mois que j’ai acheté une maison de campagne à quelques lieues de Rennes, qui, depuis trente ans, a passé successivement entre les mains de cinq ou six personnes. J’ai voulu faire changer quelque chose à la disposition du premier appartement, et, dans une armoire pratiquée dans l’enfoncement d’un mur, on y a trouvé un manuscrit en plusieurs cahiers contenant l’histoire qu’on va lire, et le tout d’une écriture de femme. On me l’apporta ; je le lus avec deux de mes amis qui étaient chez moi, et qui, depuis ce jour-là, n’ont cessé de me dire qu’il fallait le faire imprimer. Je le veux bien, d’autant plus que cette histoire n’intéresse personne. Nous voyons par la date, que nous avons trouvée à la fin du manuscrit, qu’il y a quarante ans qu’il est écrit ; nous en avons changé le nom de deux personnes dont il y est parlé, et qui sont mortes. Ce qui y est dit d’elles est pourtant très indifférent ; mais n’importe : il est toujours mieux de supprimer leurs noms.

Voilà tout ce que j’avais à dire ; ce petit préambule m’a paru nécessaire, et je l’ai fait du mieux que j’ai pu, car je ne suis point auteur, et jamais on n’imprimera de moi que cette vingtaine de lignes-ci.

Passons maintenant à l’histoire. C’est une femme qui raconte sa vie ; nous ne savons qui elle était. C’est la Vie de Marianne ; c’est ainsi qu’elle se nomme elle-même au commencement de son histoire ; elle prend ensuite le titre de comtesse ; elle parle à une de ses amies dont le nom est en blanc, et puis c’est tout.

Quand je vous ai fait le récit de quelques accidents de ma vie, je ne m’attendais pas, ma chère amie, que vous me prierez de vous la donner tout entière, et

d'en faire un livre à imprimer. Il est vrai que l'histoire en est particulière, mais je la gâterai, si je l'écris ; car où voulez-vous que je prenne un style ?

Il est vrai que dans le monde on m'a trouvé de l'esprit ; mais, ma chère, je crois que cet esprit-là n'est bon qu'à être dit, et qu'il ne vaudra rien à être lu.

Nous autres jolies femmes, car j'ai été de ce nombre, personne n'a plus d'esprit que nous quand nous en avons un peu : les hommes ne savent plus alors la valeur de ce que nous disons ; en nous écoutant parler, ils nous regardent, et ce que nous disons profite de ce qu'ils voient.

J'ai vu une jolie femme dont la conversation passait pour un enchantement, personne au monde ne s'exprimait comme elle ; c'était la vivacité, c'était la finesse même qui parlait : les connaisseurs n'y pouvaient tenir de plaisir. La petite vérole lui vint, elle en resta extrêmement marquée : quand la pauvre femme reparut, ce n'était plus qu'une babillarde incommode. Voyez combien auparavant elle avait emprunté d'esprit de son visage ! Il se pourrait bien faire que le mien m'en eût prêté aussi dans le temps qu'on m'en trouvait beaucoup. Je me souviens de mes yeux de ce temps-là, et je crois qu'ils avaient plus d'esprit que moi.

Combien de fois me suis-je surprise à dire des choses qui auraient eu bien de la peine à passer toutes seules ! Sans le jeu d'une physionomie friponne qui les accompagnait, on ne m'aurait pas applaudie comme on faisait, et si une petite vérole était venue réduire cela à ce que cela valait, franchement, je pense que j'y aurais perdu beaucoup.

Il n'y a pas plus d'un mois, par exemple, que vous me parliez encore d'un certain jour (et il y a douze ans que ce jour est passé) où, dans un repas, on se récria tant sur ma vivacité ; eh bien ! en conscience, je n'étais qu'une étourdie. Croiriez-vous que je l'ai été souvent exprès, pour voir jusqu'où va la duperie des hommes avec nous ? Tout me réussissait, et je vous assure que dans la bouche d'une laide, mes folies auraient paru dignes des Petites-Maisons : et peut-être que j'avais besoin d'être aimable dans tout ce que je disais de mieux. Car à cette heure que mes agréments sont passés, je vois qu'on me trouve un esprit assez ordinaire, et cependant je suis plus contente de moi que je ne l'ai jamais été. Mais enfin, puisque vous voulez que j'écrive mon histoire, et que c'est une chose que vous demandez à mon amitié, soyez satisfaite : j'aime encore mieux vous ennuyer que de vous refuser.

Au reste, je parlais tout à l'heure de style, je ne sais pas seulement ce que c'est. Comment fait-on pour en avoir un ? Celui que je vois dans les livres, est-ce le bon ? Pourquoi donc est-ce qu'il me déplaît tant le plus souvent ? Celui de mes lettres vous paraît-il passable ?

J'écrirai ceci de même.

N'oubliez pas que vous m'avez promis de ne jamais dire qui je suis ; je ne veux être connue que de vous.

Il y a quinze ans que je ne savais pas encore si le sang d'où je sortais était noble ou non, si j'étais bâtarde ou légitime. Ce début paraît annoncer un roman : ce n'en est pourtant pas un que je raconte ; je dis la vérité comme je l'ai apprise de ceux qui m'ont élevée.

2.6 Divers

2.6.1 Le récit de voyage

Nicolas Bouvier, *Le poisson-scorpion*

Cap de la Vierge

" L'un naquit de la chaleur et en lui s'éveilla l'amour qui fut la première semaine de l'intelligence. " Rig-Vedas

Le soleil et moi étions levés depuis longtemps quand je me souvins que c'était le jour de mon anniversaire, et du melon acheté dans le dernier bazar traversé la veille au soir. Je m'en fis cadeau, le curai jusqu'à l'écorce et débarbouillai mon visage poisseux avec le fond de thé qui restait dans ma gourde.

J'avais dormi d'un trait à côté de la voiture sous un arbre pipai solitaire face aux dunes jaunes qui bordent le détroit d'Adam et à la mer pommelée de moutons blancs. La descente de l'Inde avait été une merveille. Aujourd'hui j'allais quitter ce continent que j'avais tant aimé. La matinée était chargée de présages et plus légère qu'une bulle. A toutes ses propositions la réponse était : oui. Je refaisais machinalement le bagage en regardant de minces silhouettes noires cu-lottées d'un chiffon carmin s'affairer autour d'un petit moulin de cannes à sucre à un jet de pierre de mon bivouac. Une fille vêtue d'un sarong du même rouge venait de leur apporter leur repas. J'avais mis la main en casquette pour mieux voir ses magnifiques seins nus dans le crépitement de la lumière. Par-dessus le ressac, j'entendais les voix chaudes et précipitées et le grincement des calandres de bois. Le temps était suspendu. Dans ce gracieux agencement d'échos, de reflets, d'ombres colorées et dansantes il y avait une perfection souveraine et fugace et une musique que je reconnaissais. La lyre d'Orphée ou la flûte de Krishna. Celle qui résonne lorsque le monde apparaît dans sa transparence et sa simplicité originelle. Qui l'entend, même une fois, n'en guérira jamais.

A soixante kilomètres du cap, la route s'arrête tout bonnement dans le sable comme quelqu'un qui juge en avoir assez dit. On aperçoit alors une cabane de planches qui a si peu l'air d'une gare qu'aucun guide ne la mentionne jamais. Et un petit train écartement Decauville, tout bois dur et laiton, patiné comme un chaudron par les paumes, les derrières et les petits cigares des voyageurs. Tout noirs aussi mes voisins : des saisonniers parias qui descendaient vers les plantations de l'île, accroupis entre leurs balluchons de cretonne à fleurs, leurs jambes d'échassiers encadrant leur visage. Comme je prenais peu de place et n'écrasais pas leurs paquets, le plus hardi m'a demandé en anglais si j'étais indien du Népal. C'est grand l'Inde — dix-sept alphabets, plus de trois cents dialectes — on ne s'y connaît guère. Moi j'étais bruni, salé comme une galette, un peu recroquevillé de jaunisse aussi. Avant même que j'aie pu répondre, ils m'avaient déjà oublié. Ils s'étaient tous mis à arborer le même sourire ahuri et docile à cause de cette frontière qui approchait et qu'il leur fallait passer avec des papiers périmés, trafiqués, recuits par la transpiration. A la gare terminus du cap de la Vierge, ils se sont dirigés en colonne par quatre vers des baraquements qui fumaient dans la chaleur de midi. J'ai pris comme eux la file pour faire viser mon passeport. En me démanchant le cou j'ai vu dans l'ombre bleue d'un hangar un infirmier tamoul qui s'employait à vacciner cette troupe avec une seringue

graduée grosse comme un biberon. A chaque client, il changeait l'aiguille et injectait sa dose au jugé. Pas de piqûre, pas de visa. Je n'en avais pas besoin sans doute, mais qu'est-ce qu'un vaccin de trop en regard d'une controverse avec un fonctionnaire de l'Inde du Sud. À cause de la couleur de mes yeux et pour que je n'aie pas me plaindre ensuite, l'infirmier m'a servi largement : trois fois la dose de mes voisins. Pour le sérum comme pour l'argent on prête aux riches. Dix ans d'immunité au moins. Contre quoi ? je ne m'en souciais pas. J'avais deux ans de route dans les veines et le bonheur rend faraud. Il me restait à l'apprendre. Tout doucement.

Les prospectus assurent que l'île est une émeraude au cou du subcontinent.

L'Arcadie de voyages de noces victoriens qui ont fait date. Un paradis pour les entomologues. Une occasion de voir le " Rayon vert " à des prix intéressants.

Moi je veux bien. Mais trois mille ans avant Baedeker les premiers rituels aryens sont un peu plus circonspects. L'île est le séjour des mages, des enchanteurs, des démons. C'est une gemme fuligineuse montée du fond de l'Océan sous le règne de mauvaises planètes. Et plusieurs passages qui la citent sont prudemment introduits et conclus par cette formule :

venins de l'ichneumon
de la murène
et du scorpion
tourné vers le Sud
trois fois je vous réduis en eau.
On verra bien.

2.6.2 La correspondance

Mme de Sévigné (1626 – 1696), Lettres (1644- 1696)

A Monsieur de Coulanges

À Paris, lundi 15 décembre 1670.

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'à aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie ; enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés : encore cet exemple n'est-il pas juste ; une chose que nous ne saurions croire à Paris, comment la pourrait-on croire à Lyon ? une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde ; une chose qui comble de joie madame de Rohan et madame d'Hauterive ; une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlue ; une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à la dire, devinez-la, je vous le donne en trois ; jetez-vous votre langue aux chiens ? Hé bien ! il faut donc vous la dire : M. de Lauzun épouse dimanche au Louvre, devinez qui ? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. Madame de Coulanges dit : Voilà qui est bien difficile à deviner ! c'est madame de la Vallière. Point du tout, madame. C'est donc mademoiselle de Retz ? Point du tout ; vous êtes bien provinciale. Ah ! vraiment, nous sommes bien bêtes, dites-vous : c'est

mademoiselle Colbert. Encore moins. C'est assurément mademoiselle de Créquy. Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire : il épouse, dimanche, au Louvre, avec la permission du roi, mademoiselle, mademoiselle de mademoiselle, devinez le nom ; il épouse Mademoiselle, ma foi ! par ma foi ! ma foi jurée ! Mademoiselle, la grande Mademoiselle, Mademoiselle, fille de feu Monsieur, Mademoiselle, petite-fille de Henri IV, mademoiselle d'Eu, mademoiselle de Dombes, mademoiselle de Montpensier, mademoiselle d'Orléans, Mademoiselle, cousine germaine du roi ; Mademoiselle, destinée au trône ; Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de Monsieur. Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-mêmes, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer ; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison ; nous en avons fait autant que vous. Adieu ; les lettres qui seront portées par cet ordinaire vous feront voir si nous disons vrai ou non.

(Lettres, 72)

A Madame de Grignan

À Paris, mercredi 16 mars 1672.

Vous me parlez de mon départ : ah ! ma fille, je languis dans cet espoir charmant ; rien ne m'arrête que ma tante, qui se meurt de douleur et d'hydropisie : elle me brise le cœur par l'état où elle est, et partout ce qu'elle dit de tendre et de bon sens ; son courage, sa patience, sa résignation, tout cela est admirable. M. d'Hacqueville et moi, nous suivons son mal jour à jour : il voit mon cœur, et la douleur que j'ai de n'être pas libre tout présentement : je me conduis par ses avis ; nous verrons entre ci et Pâques : si son mal augmente, comme il a fait depuis que je suis ici, elle mourra entre nos bras : si elle reçoit quelque soulagement, et qu'elle prenne le train de languir, je partirai dès que M. de Coulanges sera revenu. Notre pauvre abbé est au désespoir, aussi bien que moi ; nous verrons donc comme cet excès de mal se tournera dans le mois d'avril : je n'ai que cela dans la tête : vous ne sauriez avoir tant d'envie de me voir que j'en ai de vous embrasser : bornez votre ambition, et ne croyez pas me pouvoir jamais égalier là-dessus. Mon fils me mande qu'ils sont misérables en Allemagne, et ne savent ce qu'ils font. Il a été très-affligé de la mort du chevalier de Grignan. Vous me demandez, ma chère enfant, si j'aime toujours bien la vie : je vous avoue que j'y trouve des chagrins cuisants ; mais je suis encore plus dégoûtée de la mort : je me trouve si malheureuse d'avoir à finir tout ceci par elle, que, si je pouvais retourner en arrière, je ne demanderais pas mieux. Je me trouve dans un engagement qui m'embarrasse : je suis embarquée dans la vie sans mon consentement ; il faut que j'en sorte, cela m'assomme ; et comment en sortirai-je ? par où ? par quelle porte ? quand sera-ce ? en quelle disposition ? Souffrirai-je mille et mille douleurs, qui me feront mourir désespérée ? aurai-je un transport au cerveau ? mourrai-je d'un accident ? comment serai-je avec Dieu ? qu'aurai-je à lui présenter ? la crainte, la nécessité feront-elles mon retour vers lui ? n'aurai-je aucun autre sentiment que celui de la peur ? que puis-je espérer ? suis-je digne du paradis ? suis-je digne de l'enfer ? Quelle alternative ! quel embarras ! Rien n'est si fou que de mettre son salut dans l'incertitude ; mais rien n'est si naturel, et la sotte vie que je mène est la chose du monde la plus aisée à comprendre :

je m'abîme dans ces pensées, et je trouve la mort si terrible, que je hais plus la vie parce qu'elle m'y mène, que par les épines dont elle est semée. Vous me direz que je veux donc vivre éternellement ; point du tout : mais si on m'avait demandé mon avis, j'aurais bien aimé à mourir entre les bras de ma nourrice ; cela m'aurait ôté bien des ennuis, et m'aurait donné le ciel bien sûrement et bien aisément : mais parlons d'autre chose.

(Lettres, 203, extrait)

2.6.3 Alia

Pérec, *Je me souviens* (1978), extraits

2 Je me souviens que mon oncle avait une 11 CV immatriculée 7070 RL2.

10 Je me souviens qu'un ami de mon cousin Henri restait toute la journée en robe de chambre quand il préparait ses examens.

18 Je me souviens qu'au " Monopoly », l'avenue de Breteuil est verte, l'avenue Henri-Martin rouge, et l'avenue Mozart orange.

22 Je me souviens qu'un jour mon cousin Henri a visité une manufacture de cigarettes et qu'il en a rapporté une cigarette longue comme cinq cigarettes.

40 Je me souviens du jour où le Japon capitula.

45 Je me souviens du contentement que j'éprouvais quand, ayant à faire une version latine, je rencontrais dans le Gaffiot une phrase toute traduite.

62 Je me souviens des scoubidous.

64 Je me souviens comme c'était agréable, à l'internat, d'être malade et d'aller à l'infirmerie.

67 Je me souviens que je devins, sinon bon, du moins un peu moins nul en anglais, à partir du jour où je fus seul de la classe à comprendre que earthenware voulait dire " poterie ".

69 Je me souviens qu'à Villard-de-Lans j'avais trouvé très drôle le fait qu'un réfugié qui se nommait Normand habite chez un paysan qui s'appelait Breton. Des années plus tard, à Paris, j'ai ri tout autant de savoir qu'un restaurant appelé Le Lamartine était célèbre pour ses chateaubriands.

94 Je me souviens quand j'étais collé.

133 Je me souviens que ma première bicyclette avait des pneus pleins.

136 Je me souviens quand on revenait de vacances, le 1^{er} septembre, et qu'il y avait encore un mois entier sans école.

144 Je me souviens que je n'aimais pas la choucroute.

168 Je me souviens des six-jours au Vel d'hiv.

215 Je me souviens que Jean-Paul Sartre a travaillé au scénario du Freud de John Houston.

250 Je me souviens de l'attentat du Petit Clamart.

285 Je me souviens que tous les nombres dont les chiffres donnent un total de neuf sont divisibles par neuf (parfois je passais des après-midi à le vérifier).

322 Je me souviens que j'avais l'ambition d'avoir un jour les 57 variétés Heinz.

391 Je me souviens de Lumumba.

477 Je me souviens de la ligne de métro Nord-Sud qui n'avait pas exactement les mêmes wagons que les autres.

2.6.4 Le " je " lyrique

Verlaine, Poèmes saturniens (1867)

Mon rêve familial

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon cœur, transparent
Pour elle seule, hélas ! cesse d'être un problème
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse ? - Je l'ignore.
Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore
Comme ceux des aimés que la Vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues,
Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

Verlaine, Romances sans paroles (1874)

Birds in the night

Vous n'avez pas eu toute patience,
Cela se comprend par malheur, de reste.
Vous êtes si jeune ! et l'insouciance,

C'est le lot amer de l'âge céleste !

Vous n'avez pas eu toute la douceur,
Cela par malheur d'ailleurs se comprend ;
Vous êtes si jeune, ô ma froide sœur,
Que votre cœur doit être indifférent !

Aussi me voici plein de pardons chastes,
Non, certes ! joyeux, mais très calme, en somme,
Bien que je déplore, en ces mois néfastes,
D'être, grâce à vous, le moins heureux homme.

Et vous voyez bien que j'avais raison,
Quand je vous disais, dans mes moments noirs,
Que vos yeux, foyer de mes vieux espoirs,
Ne pouvaient plus rien que la trahison.

Vous juriez alors que c'était mensonge
Et votre regard qui mentait lui-même
Flambait comme un feu mourant qu'on prolonge,
Et de votre voix vous disiez : " je t'aime ! "

Hélas ! on se prend toujours au désir
Qu'on a d'être heureux malgré la saison...
Mais ce fut un jour plein d'amer plaisir,
Quand je m'aperçus que j'avais raison !

2.6.5 Le " je " philosophique

Descartes, Discours de la méthode (1637)

Ainsi mon dessein n'est pas d'enseigner ici la méthode que chacun doit suivre pour bien conduire sa raison, mais seulement de faire voir en quelle sorte j'ai tâché de conduire la mienne. Ceux qui se mêlent de donner des préceptes se doivent estimer plus habiles que ceux auxquels ils les donnent ; et s'ils manquent en la moindre chose, ils en sont blâmables. Mais, ne proposant cet écrit que comme une histoire, ou, si vous l'aimez mieux, que comme une fable, en laquelle, parmi quelques exemples qu'on peut imiter, on en trouvera peut-être aussi plusieurs autres qu'on aura raison de ne pas suivre, j'espère qu'il sera utile à quelques uns sans être nuisible à personne, et que tous me sauront gré de ma franchise.

J'ai été nourri aux lettres dès mon enfance ; et, pourcequ'on me persuadoit que par leur moyen on pouvoit acquérir une connoissance claire et assurée de tout ce qui est utile à la vie, j'avois un extrême désir de les apprendre. Mais sitôt que j'eus achevé tout ce cours d'études, au bout duquel on a coutume d'être reçu au rang des doctes, je changeai entièrement d'opinion. Car je me trouvois embarrassé de tant de doutes et d'erreurs, qu'il me sembloit n'avoir fait autre profit, en tâchant de m'instruire, sinon que j'avois découvert de plus en plus mon ignorance. Et néanmoins j'étois en l'une des plus célèbres écoles de l'Europe, où je pensois qu'il devoit y avoir de savants hommes, s'il y en avoit en

aucun endroit de la terre. J’y avois appris tout ce que les autres y apprennent ; et même, ne m’étant pas contenté des sciences qu’on nous enseignoit, j’avois parcouru tous les livres traitant de celles qu’on estime les plus curieuses et les plus rares, qui avoient pu tomber entre mes mains. Avec cela je savois les jugements que les autres faisoient de moi ; et je ne voyois point qu’on m’estimât inférieur à mes condisciples, bien qu’il y en eût déjà entre eux quelques uns qu’on destinoit à remplir les places de nos maîtres. Et enfin notre siècle me sembloit aussi fleurissant et aussi fertile en bons esprits qu’ait été aucun des précédents. Ce qui me faisoit prendre la liberté de juger par moi de tous les autres, et de penser qu’il n’y avoit aucune doctrine dans le monde qui fût telle qu’on m’avoit auparavant fait espérer.

Je ne laissois pas toutefois d’estimer les exercices auxquels on s’occupe dans les écoles. Je savois que les langues qu’on y apprend sont nécessaires pour l’intelligence des livres anciens ; que la gentillesse des fables réveille l’esprit ; que les actions mémorables des histoires le relèvent, et qu’étant lues avec discrétion elles aident à former le jugement ; que la lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés, qui en ont été les auteurs, et même une conversation étudiée en laquelle ils ne nous découvrent que les meilleures de leurs pensées ; que l’éloquence a des forces et des beautés incomparables ; que la poésie a des délicatesses et des douceurs très ravissantes ; que les mathématiques ont des inventions très subtiles, et qui peuvent beaucoup servir tant à contenter les curieux qu’à faciliter tous les arts et diminuer le travail des hommes ; que les écrits qui traitent des mœurs contiennent plusieurs enseignements et plusieurs exhortations à la vertu qui sont fort utiles ; que la théologie enseigne à gagner le ciel ; que la philosophie donne moyen de parler vraisemblablement de toutes choses, et se faire admirer des moins savants ; que la jurisprudence, la médecine et les autres sciences apportent des honneurs et des richesses à ceux qui les cultivent ; et enfin qu’il est bon de les avoir toutes examinées, même les plus superstitieuses et les plus fausses, afin de connoître leur juste valeur et se garder d’en être trompé.

Mais je croyois avoir déjà donné assez de temps aux langues, et même aussi à la lecture des livres anciens, et à leurs histoires, et à leurs fables. Car c’est quasi le même de converser avec ceux des autres siècles que de voyager. Il est bon de savoir quelque chose des mœurs de divers peuples, afin de juger des nôtres plus sainement, et que nous ne pensions pas que tout ce qui est contre nos modes soit ridicule et contre raison, ainsi qu’ont coutume de faire ceux qui n’ont rien vu. Mais lorsqu’on emploie trop de temps à voyager, on devient enfin étranger en son pays ; et lorsqu’on est trop curieux des choses qui se pratiquoient aux siècles passés, on demeure ordinairement fort ignorant de celles qui se pratiquent en celui-ci. Outre que les fables font imaginer plusieurs événements comme possibles qui ne le sont point ; et que même les histoires les plus fidèles, si elles ne changent ni n’augmentent la valeur des choses pour les rendre plus dignes d’être lues, au moins en omettent-elles presque toujours les plus basses et moins illustres circonstances, d’où vient que le reste ne paroît pas tel qu’il est, et que ceux qui règlent leurs mœurs par les exemples qu’ils en tirent sont sujets à tomber dans les extravagances des paladins de nos romans, et à concevoir des desseins qui passent leurs forces.

J’estimois fort l’éloquence, et j’étois amoureux de la poésie ; mais je pensois que l’une et l’autre étoient des dons de l’esprit plutôt que des fruits de l’étude. Ceux qui ont le raisonnement le plus fort, et qui digèrent le mieux leurs pensées

afin de les rendre claires et intelligibles, peuvent toujours le mieux persuader ce qu'ils proposent, encore qu'ils ne parlissent que bas-breton, et qu'ils n'eussent jamais appris de rhétorique; et ceux qui ont les inventions les plus agréables et qui les savent exprimer avec le plus d'ornement et de douceur, ne laisseraient pas d'être les meilleurs poètes, encore que l'art poétique leur fût inconnu.

Je me plaisais surtout aux mathématiques, à cause de la certitude et de l'évidence de leurs raisons : mais je ne remarquois point encore leur vrai usage; et, pensant qu'elles ne servoient qu'aux arts mécaniques, je m'étonnois de ce que leurs fondements étant si fermes et si solides, on n'avoit rien bâti dessus de plus relevé : comme au contraire je comparois les écrits des anciens païens qui traitent des mœurs, à des palais fort superbes et fort magnifiques qui n'étoient bâtis que sur du sable et sur de la boue : ils élèvent fort haut les vertus, et les font paroître estimables par-dessus toutes les choses qui sont au monde; mais ils n'enseignent pas assez à les connoître, et souvent ce qu'ils appellent d'un si beau nom n'est qu'une insensibilité, ou un orgueil, ou un désespoir, ou un parricide.

Je révérois notre théologie, et prétendois autant qu'aucun autre à gagner le ciel : mais ayant appris, comme chose très assurée, que le chemin n'en est pas moins ouvert aux plus ignorants qu'aux plus doctes, et que les vérités révélées qui y conduisent sont au-dessus de notre intelligence, je n'eusse osé les soumettre à la foiblesse de mes raisonnements; et je pensois que, pour entreprendre de les examiner et y réussir, il étoit besoin d'avoir quelque extraordinaire assistance du ciel, et d'être plus qu'homme.

Je ne dirai rien de la philosophie, sinon que, voyant qu'elle a été cultivée par les plus excellents esprits qui aient vécu depuis plusieurs siècles, et que néanmoins il ne s'y trouve encore aucune chose dont on ne dispute, et par conséquent qui ne soit douteuse, je n'avois point assez de présomption pour espérer d'y rencontrer mieux que les autres; et que, considérant combien il peut y avoir de diverses opinions touchant une même matière, qui soient soutenues par des gens doctes, sans qu'il y en puisse avoir jamais plus d'une seule qui soit vraie, je réputois presque pour faux tout ce qui n'étoit que vraisemblable.

Puis, pour les autres sciences, d'autant qu'elles empruntent leurs principes de la philosophie, je jugeois qu'on ne pouvoit avoir rien bâti qui fût solide sur des fondements si peu fermes; et ni l'honneur ni le gain qu'elles promettent n'étoient suffisants pour me convier à les apprendre : car je ne me sentois point, grâce à Dieu, de condition qui m'obligeât à faire un métier de la science pour le soulagement de ma fortune; et, quoique je ne fisse pas profession de mépriser la gloire en cynique, je faisais néanmoins fort peu d'état de celle que je n'espérois point pouvoir acquérir qu'à faux titres. Et enfin, pour les mauvaises doctrines, je pensois déjà connoître assez ce qu'elles valaient pour n'être plus sujet à être trompé ni par les promesses d'un alchimiste, ni par les prédictions d'un astrologue, ni par les impostures d'un magicien, ni par les artifices ou la vanterie d'aucun de ceux qui font profession de savoir plus qu'ils ne savent.

C'est pourquoi, sitôt que l'âge me permit de sortir de la sujétion de mes précepteurs, je quittai entièrement l'étude des lettres; et me résolvant de ne chercher plus d'autre science que celle qui se pourroit trouver en moi-même, ou bien dans le grand livre du monde, j'employai le reste de ma jeunesse à voyager, à voir des cours et des armées, à fréquenter des gens de diverses humeurs et conditions, à recueillir diverses expériences, à m'éprouver moi-même dans les rencontres que la fortune me proposoit, et partout à faire telle réflexion sur les choses qui se présentoient que j'en pusse tirer quelque profit. Car il me sembloit

que je pourrais rencontrer beaucoup plus de vérité dans les raisonnements que chacun fait touchant les affaires qui lui importent, et dont l'événement le doit punir bientôt après s'il a mal jugé, que dans ceux que fait un homme de lettres dans son cabinet, touchant des spéculations qui ne produisent aucun effet, et qui ne lui sont d'autre conséquence, sinon que peut-être il en tirera d'autant plus de vanité qu'elles seront plus éloignées du sens commun, à cause qu'il aura dû employer d'autant plus d'esprit et d'artifice à tâcher de les rendre vraisemblables. Et j'avois toujours un extrême désir d'apprendre à distinguer le vrai d'avec le faux, pour voir clair en mes actions, et marcher avec assurance en cette vie.

Il est vrai que pendant que je ne faisois que considérer les mœurs des autres hommes, je n'y trouvois guère de quoi m'assurer, et que j'y remarquois quasi autant de diversité que j'avois fait auparavant entre les opinions des philosophes. En sorte que le plus grand profit que j'en retirois étoit que, voyant plusieurs choses qui, bien qu'elles nous semblent fort extravagantes et ridicules, ne laissent pas d'être communément reçues et approuvées par d'autres grands peuples, j'apprenois à ne rien croire trop fermement de ce qui ne m'avoit été persuadé que par l'exemple et par la coutume : et ainsi je me délivrois peu à peu de beaucoup d'erreurs qui peuvent offusquer notre lumière naturelle, et nous rendre moins capables d'entendre raison. Mais, après que j'eus employé quelques années à étudier ainsi dans le livre du monde, et à tâcher d'acquérir quelque expérience, je pris un jour résolution d'étudier aussi en moi-même, et d'employer toutes les forces de mon esprit à choisir les chemins que je devois suivre ; ce qui me réussit beaucoup mieux, ce me semble, que si je ne me fusse jamais éloigné ni de mon pays ni de mes livres.

Première partie.

Chapitre 3

Approche historique : Anthologie

3.1 Saint Augustin, Les Confessions, livre II, chapitre IV (397)

Les Confessions de Saint Augustin (354-430) furent rédigées entre 397 et 401. Dans les 13 livres qui les composent et retracent les principaux événements de son existence (enfance, formation, jeunesse tumultueuse jusqu'à la mort de sa mère et sa conversion), l'évêque d'Hippone s'adresse directement à Dieu dans un dialogue intime. Le terme de Confession s'entend dans un triple sens :

- *une confession à Dieu qui connaît déjà toute chose*
- *un aveu aux hommes de ce que fut sa vie et de ce que furent ses fautes avant la conversion (l'enuntiatio vitae, raconter sa vie, se propose l'édification d'autrui et non la complaisance vis à vis de soi)*
- *une louange de Dieu et de sa grandeur (cette dimension apologétique est dominante dans l'œuvre)*

D'un larcin qu'il fit avec quelques-uns de ses compagnons.

Vous condamnez le larcin, mon Dieu, et ne le condamnez pas seulement par votre loi gravée sur la pierre ; mais par une loi encore plus ancienne que vous avez écrite dans le fond des cœurs, et que la malice de l'homme ne peut effacer. Car qui est le voleur qui ne trouve point mauvais qu'on le vole ? Et qui est le riche qui ne juge point coupable un pauvre qui lui dérobe son argent, lors même qu'il n'y est poussé que par son extrême misère ? Et cependant, mon Dieu, j'ai voulu commettre un larcin ; et je l'ai commis en effet, non par le besoin et par la nécessité où je me visse réduit, mais par un pur dégoût de la justice, et par un excès et un comble d'iniquité. Car j'ai dérobé des choses dont j'étais si éloigné de manquer, qu'il y en avait chez nous en grande abondance, et de meilleures même que celles que je dérobais. J'ai dérobé sans rien chercher dans le larcin que le larcin même ; et voulant plutôt me repaître de la laideur du vice que du fruit de l'action vicieuse. Il y avait un poirier près de la vigne de mon père, dont les poires n'étaient ni fort belles à la vue, ni fort délicieuses au goût. Nous nous

en allâmes, une troupe de méchants enfants après avoir joué ensemble jusqu'à minuit, comme ce désordre n'est que trop commun : nous nous en allâmes, dis-je, secouer cet arbre pour emporter tout ce qu'il y avait de fruit. Et nous nous en revînmes tout chargés de poires, non pour les manger, mais seulement pour les prendre, quand on les eût dû jeter aux pourceaux (quoique nous en mangeâmes quelque peu) nous contentant du plaisir que nous trouvions à faire ce qui nous était défendu.

Mon Dieu, voici mon cœur devant vous : voici mon cœur dont il vous a plu avoir pitié lorsqu'il était dans le profond de l'abîme. Qu'il vous dise maintenant ce qu'il recherchait dans cette action, ce qui le portait à se rendre coupable gratuitement et sans avoir aucun sujet de sa malice que sa malice même. Car j'ai aimé cette malice toute honteuse qu'elle était ; j'ai aimé à me perdre ; j'ai aimé mon péché, je ne dis pas seulement ce que je désirais d'avoir par le péché, mais le péché en soi et dans sa difformité naturelle. Étrange corruption de l'âme, ô mon Dieu, qui se détachant de vous dont la fermeté immobile est son unique soutien, devient ensuite si aveugle et si dérégulée, qu'elle ne fait pas seulement pour satisfaire sa passion des choses honteuses et infâmes, mais qu'elle trouve sa propre satisfaction dans sa honte même et son infamie.

3.2 Montaigne, Les Essais (1570 – 1588)

C'est à partir de 1572 que Montaigne (1533 – 1592) entreprend la rédaction des Essais dont les deux premiers livres sont publiés en 1580 puis augmentés lors de la publication du troisième en 1588. Au-delà de la diversité des sujets abordés, des tons ou de la longueur des chapitres, l'unité de l'œuvre est assurée par la recherche de la connaissance de soi : suivant l'injonction socratique du " connais-toi toi-même, Montaigne prétend, à travers son autoportrait, éclairer des énigmes qui dépassent sa simple personne : " chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition. »

Au lecteur

C'est icy un livre de bonne foy, lecteur. Il t'advertit dès l'entrée, que je ne m'y suis proposé aucune fin, que domestique et privée. Je n'y ay eu nulle considération de ton service, ny de ma gloire. Mes forces ne sont pas capables d'un tel dessein. Je l'ay voué à la commodité particuliere de mes parens et amis : à ce que m'ayant perdu (ce qu'ils ont à faire bien tost) ils y puissent retrouver aucuns traits de mes conditions et humeurs, et que par ce moyen ils nourrissent plus entiere et plus vifve, la connoissance qu'ils ont eu de moy. Si c'eust esté pour rechercher la faveur du monde, je me fusse mieux paré et me presanterois en une marche étudiée. Je veux qu'on m'y voie en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans contention et artifice : car c'est moy que je peins. Mes defauts s'y liront au vif, et ma forme naïfve, autant que la reverence publique me l'a permis. Que si j'eusse esté entre ces nations qu'on dict vivre encore sous la douce liberté des premieres loix de la nature, je t'asseure que je m'y fusse tres-volontiers peint tout entier, et tout nud. Ainsi, lecteur, je suis moy-mesmes la matiere de mon livre : ce n'est pas raison que tu employes ton loisir en un subject si frivole et si vain. À Dieu donq, de Montaigne, ce premier de Mars mille cinq cens quatre vins.

Livre III, chapitre 2 : Du repentir

Les autres forment l'homme, je le recite : et en represente un particulier, bien mal formé : et lequel si j'avoï à façonner de nouveau, je ferois vrayement bien autre qu'il n'est : mes-huy c'est fait. Or les traits de ma peinture, ne se fourvoyent point, quoy qu'ils se changent et diversifient. Le monde n'est qu'une branloire perenne : Toutes choses y branlent sans cesse, la terre, les rochers du Caucase, les pyramides d'Égypte : et du branle public, et du leur. La constance mesme n'est autre chose qu'un branle plus languissant. Je ne puis asseurer mon object : il va trouble et chancelant, d'une yvresse naturelle. Je le prens en ce point, comme il est, en l'instant que je m'amuse à luy. Je ne peinds pas l'estre, je peinds le passage : non un passage d'aage en autre, ou comme dict le peuple, de sept en sept ans, mais de jour en jour, de minute en minute. Il faut accommoder mon histoire à l'heure. Je pourray tantost changer, non de fortune seulement, mais aussi d'intention : C'est un contrerolle de divers et muables accidens, et d'imaginacions irresoluës, et quand il y eschet, contraires : soit que je sois autre moy-mesme, soit que je saisisse les subjects, par autres circonstances, et considerations. Tant y a que je me contredis bien à l'avanture, mais la verité, comme disoit Demades, je ne la contredy point. Si mon ame pouvoit prendre pied, je ne m'essaierois pas, je me resoudrois : elle est tousjours en apprentissage, et en espreuve.

Je propose une vie basse, et sans lustre : C'est tout un, On attache aussi bien toute la philosophie morale, à une vie populaire et privee, qu'à une vie de plus riche estoffe : Chaque homme porte la forme entiere, de l'humaine condition.

Les autheurs se communiquent au peuple par quelque marque speciale et estrangere : moy le premier, par mon estre universel : comme, Michel de Montaigne : non comme Grammairien ou Poëte, ou Jurisconsulte. Si le monde se plaint dequoy je parle trop de moy, je me plains dequoy il ne pense seulement pas à soy.

Mais est-ce raison, que si particulier en usage, je pretende me rendre public en cognoissance ? Est-il aussi raison, que je produise au monde, où la façon et l'art ont tant de credit et de commandement, des effects de nature et crus et simples, et d'une nature encore bien foiblette ? Est-ce pas faire une muraille sans pierre, ou chose semblable, que de bastir des livres sans science ? Les fantasies de la musique, sont conduits par art, les miennes par sort. Aumoins j'ay cecy selon la discipline, que jamais homme ne traicta subject, qu'il entendist ne cogneust mieux, que je fay celuy que j'ay entrepris : et qu'en celuy là je suis le plus sçavant homme qui vive. Secondement, que jamais aucun ne penetra en sa matiere plus avant, ny en esplucha plus distinctement les membres et suites : et n'arriva plus exactement et plus plainement, à la fin qu'il s'estoit proposé à sa besongne. Pour la parfaire, je n'ay besoin d'y apporter que la fidelité : celle-là y est, la plus sincere et pure qui se trouve. Je dy vray, non pas tout mon saoul : mais autant que je l'ose dire : Et l'ose un peu plus en vieillissant : car il semble que la coustume concede à cet aage, plus de liberté de bavasser, et d'indiscretion à parler de soy. Il ne peut advenir icy, ce que je voy advenir souvent, que l'artizan et sa besongne se contrarient : Un homme de si honneste conversation, a-il faict un si sot escrit ? Ou, des escrits si sçavans, sont-ils partis d'un homme de si foible conversation ? Qui a un entretien commun, et ses escrits rares : c'est à dire, que sa capacité est en lieu d'où il l'emprunte, et non en luy. Un personnage sçavant n'est pas sçavant par tout : Mais le suffisant est par tout suffisant, et à

ignorer mesme.

Icy nous allons conformément, et tout d'un train, mon livre et moy. Ailleurs, on peut recommander et accuser l'ouvrage, à part de l'ouvrier : icy non : qui touche l'un, touche l'autre. Celui qui en jugera sans le congnoistre, se fera plus de tort qu'à moy : celui qui l'aura cogneu, m'a du tout satisfait. Heureux outre mon merite, si j'ay seulement cette part à l'approbation publique, que je face sentir aux gens d'entendement, que j'estoy capable de faire mon profit de la science, si j'en eusse eu : et que je meritoy que la memoire me secourust mieux.

Excusons icy ce que je dy souvent, que je me repens rarement, et que ma conscience se contente de soy : non comme de la conscience d'un Ange, ou d'un cheval, mais comme de la conscience d'un homme. Adjoustant tousjours ce refrain, non un refrain de ceremonie, mais de naïve et essentielle submission : Que je parle enquerant et ignorant, me rapportant de la resolution, purement et simplement, aux creances communes et legitimes. Je n'enseigne point, je raconte.

3.3 Chateaubriand, Les Mémoires d'outre-tombe (1848)

Comme le titre l'indique, les Mémoires d'outre-tombe sont une œuvre post-hume publiée en feuilleton à partir de 1848. Leur rédaction a commencé en 1809 puis abandonnée vers 1820 pour être reprise à partir de 1830. Chateaubriand (1768-1848) y évoque tant des souvenirs intimes que les grands événements historiques dont il a été le témoin ou l'acteur. Elles se composent de 4 parties :

1. *les années d'enfance en Bretagne, le voyage en Amérique (1791) puis l'exil en Angleterre*
2. *les débuts de la carrière littéraire et politique*
3. *l'Empire et la première Restauration (Chateaubriand ambassadeur puis ministre des Affaires étrangères)*
4. *l'ambassade auprès de Charles X et la conclusion sur la fin d'un monde*

Montboissier, juillet 1817.

Hier au soir je me promenais seul ; le ciel ressemblait à un ciel d'automne ; un vent froid soufflait par intervalles. A la percée d'un fourré, je m'arrêtai pour regarder le soleil : il s'enfonçait dans des nuages au-dessus de la tour d'Alluye, d'où Gabrielle, habitante de cette tour, avait vu comme moi le soleil se coucher il y a deux cents ans. Que sont devenus Henri et Gabrielle ? Ce que je devenu quand ces Mémoires seront publiés.

Je fus tiré de mes réflexions par le gazouillement d'une grive perchée plus haute branche d'un bouleau. A l'instant, ce son magique fit reparaître à mes yeux le domaine paternel ; j'oubliai les catastrophes dont je venais d'être témoin, et, transporté subitement dans le passé, je revis ces campagnes où j'entendis si souvent siffler la grive. Quand je l'écoutais alors, j'étais triste de même qu'aujourd'hui ; mais cette première tristesse était celle qui naît d'un désir vague de bonheur, lorsqu'on est sans expérience ; la tristesse que j'éprouve actuellement vient de la connaissance des choses appréciées et jugées. Le chant de l'oiseau dans les bois de Combourg m'entretenait d'une félicité que je rêvais d'atteindre ;

le même chant dans le parc de Montboissier me rappelait des jours perdus à la poursuite de cette félicité insaisissable. Je n'ai plus rien à apprendre, j'ai marché plus vite qu'un autre, et j'ai fait le tour de la vie. Les heures fuient et m'entraînent ; je n'ai pas même la certitude de pouvoir achever ces Mémoires. Dans combien de lieux ai-je déjà commencé à les écrire, et dans quel lieu les finirai-je ? Combien de temps me promènerai-je au bord des bois ? Mettons à profit le peu d'instant qui me restent ; hâtons-nous de peindre ma jeunesse tandis que j'y touche encore : le navigateur, abandonnant pour jamais un rivage enchanté, écrit son journal à la vue de la terre qui s'éloigne et qui va disparaître.

Rentrée des émigrés en France. - Le ministre de Prusse me donne un faux passeport sous le nom de Lassagne, habitant de Neufchatel, en Suisse. - Mort de lord Londonderry - Fin de ma carrière de soldat et de voyageur. - Je débarque à Calais.

Je commençais à tourner les yeux vers ma terre natale. Une grande Révolution s'était opérée. Bonaparte, devenu premier Consul, rétablissait l'ordre par le despotisme ; beaucoup d'exilés rentraient ; la haute émigration, surtout, s'empressait d'aller recueillir les débris de sa fortune : la fidélité périssait par la tête, tandis que son cœur battait encore dans la poitrine de quelques gentilshommes de province à demi nus. Mme Lindsay était partie ; elle écrivait à MM. de Lamoignon de revenir ; elle invitait aussi Mme d'Aguesseau, sœur de MM. de Lamoignon, à passer le détroit. Fontanes m'appelait, pour achever à Paris l'impression du *Génie du christianisme*. Tout en me souvenant de mon pays, je ne me sentais aucun désir de le revoir ; des dieux plus puissants que les lares paternels me retenaient ; je n'avais plus en France de biens et d'asile ; la patrie était devenue pour moi un sein de pierre, une mamelle sans lait : je n'y trouverais ni ma mère, ni mon frère, ni ma sœur Julie. Lucile existait encore, mais elle avait épousé M. de Caud, et ne portait plus mon nom ; ma jeune veuve ne me connaissait que par une union de quelques mois, par le malheur et une absence de huit années.

Livré à moi seul, je ne sais si j'aurais eu la force de partir ; mais je voyais ma petite société se dissoudre ; Mme d'Aguesseau me proposait de me mener à Paris : je me laissai aller. Le ministre de Prusse me procura un passeport, sous le nom de Lassagne, habitant de Neufchâtel ; MM. Dulau interrompirent le tirage du *Génie du christianisme*. et m'en donnèrent les feuilles composées. Je détachai des Natchez les esquisses d'Atala et de René ; j'enfermai le reste du manuscrit dans une malle dont je confiai le dépôt à mes hôtes, à Londres, et je me mis en route pour Douvres avec Mme d'Aguesseau : Mme Lindsay nous attendait à Calais.

Ainsi j'abandonnai l'Angleterre en 1800 ; mon cœur était autrement occupé qu'il ne l'est à l'époque où j'écris ceci, en 1822. Je ne ramenaï de la terre d'exil que des regrets et des songes ; aujourd'hui, ma tête est remplie de scènes d'ambition, de politique, de grandeurs et de cours, si messéantes à ma nature. Que d'événements sont entassés dans ma présente existence ! Passez, hommes, passez ; viendra mon tour. Je n'ai déroulé à vos yeux qu'un tiers de mes jours ; si les souffrances que j'ai endurées ont pesé sur mes sérénités printanières, maintenant, entrant dans un âge plus fécond, le germe de René va se développer et des amertumes d'une autre sorte se mêleront à mon récit ! Que n'aurai-je

point à dire en parlant de ma patrie, de ses révolutions dont j'ai déjà montré le premier plan ; de cet Empire et de l'homme gigantesque que j'ai vu tomber ; de cette Restauration à laquelle j'ai pris tant de part, aujourd'hui glorieuse en 1822, mais que je ne puis néanmoins entrevoir qu'à travers je ne sais quel nuage funèbre ?

Je termine ce livre qui atteint au printemps de 1800. Arrivé au bout de ma première carrière, s'ouvre devant moi la carrière de l'écrivain ; d'homme privé, je vais devenir homme public ; je sors de l'asile virginal et silencieux de la solitude pour entrer dans le carrefour souillé et bruyant du monde ; le grand jour va éclairer ma vie rêveuse, la lumière pénétrer dans le royaume des ombres. Je jette un regard attendri sur ces livres qui renferment mes heures immémorées ; il me semble dire un dernier adieu à la maison paternelle ; je quitte les pensées et les chimères de ma jeunesse comme des sœurs, comme des amantes que je laisse au foyer de la famille et que je ne reverrai plus.

Nous mîmes quatre heures à passer de Douvres à Calais. Je me glissai dans ma patrie à l'abri d'un nom étranger : caché doublement dans l'obscurité du Suisse Lassagne et dans la mienne, j'abordai la France avec le siècle.

Revu en décembre 1846

(Mémoires d'outre-tombe, Livre XII, chapitre 6)

3.4 Stendhal, Vie de Henry Brulard (1835-36, publication : 1890)

C'est à Rome où il est ambassadeur et à la veille de ses 50 ans que Stendhal entreprend la rédaction de cette œuvre autobiographique restée inachevée qui l'occupera de 1835 à 1836 et sera publiée en 1890 ; elle constitue ainsi, avec son Journal et Souvenirs d'égotisme, un vaste ensemble consacré à l'exploration de sa personnalité qu'il nomme lui-même " archéologie du Moi ».

Je me trouvais ce matin, 16 octobre 1832, à San Pietro in Monlorio, sur le mont Janicule, à Rome, il faisait un soleil magnifique. Un léger vent de sirocco à peine sensible faisait flotter quelques petits nuages blancs au-dessus du mont Albano, une chaleur délicieuse régnait dans l'air, j'étais heureux de vivre. Je distinguais parfaitement Frascati et Castel Gandolfo qui sont à quatre lieues d'ici, la villa Aldobrandini où est cette sublime fresque de Judith du Dominiquin. Je vois parfaitement le mur blanc qui marque les réparations faites en dernier lieu par le prince François Borghèse, celui-là même que je vis à Wagram colonel d'un régiment de cuirassiers, le jour où M. de Noue, mon ami, eut la jambe emportée. Bien plus loin, j'aperçois la roche de Palestrina et la maison blanche de Castel San Pietro qui fut autrefois sa forteresse. Au-dessous du mur contre lequel je m'appuie sont les grands orangers du verger capucins, puis le Tibre et le prieuré de Malte, un peu près sur la droite le tombeau de Cécilia Metella, Saint-Paul et la pyramide de Cestius. En face de moi j'aperçois Sainte-Marie-Majeure et les longues lignes du Palais de Monte Cavallo. Toute la Rome ancienne et moderne, puis l'ancienne voie Appienne avec les ruines de ses tombeaux et de ses aqueducs jusqu'au magnifique jardin de Pincio bâti par les Français, se déploie à la vue.

Ce lieu est unique au monde, me disais-je en rêvant, et la Rome ancienne

malgré moi l'emportait sur la moderne, tous les souvenirs de Tite-Live me revenaient en foule. Sur le mont Albano à gauche du couvent j'apercevais les prés d'Annibal.

Quelle vue magnifique ! c'est donc ici que la Transfiguration de Raphaël a été admirée pendant deux siècles et demi. Quelle différence avec la triste galerie de marbre gris où elle est enterrée aujourd'hui au fond du Vatican ! Ainsi pendant deux cent cinquante ans ce chef-d'œuvre a été ici, deux cent cinquante ans !... Ah ! dans trois mois j'aurai cinquante ans, est-il bien possible ! 1783, 93, 1803, je suis tout le compte sur mes doigts... et 1833 cinquante. Est-il bien possible ! cinquante ! Je vais avoir la cinquantaine et je chantais l'air de Grétry : Quand on a la cinquantaine

Cette découverte imprévue ne m'irrita point, je venais de songer à Annibal et aux Romains. De plus grands que moi sont bien morts !... Après tout, me dis-je, je n'ai pas mal occupé ma vie, occupé ! Ah ! c'est-à-dire que le hasard ne m'a pas donné trop de malheurs, car en vérité ai-je dirigé le moins du monde ma vie ?

Aller devenir amoureux de Mlle de Griesheim ! Que pouvais-je espérer d'une demoiselle noble, fille d'un général en faveur deux mois auparavant, avant la bataille de léna ! Brichard avait bien raison quand il me disait avec sa méchanceté habituelle : " Quand on aime une femme, on se dit qu'en veux-je faire ? "

Je me suis assis sur les marches de San Pietro et là j'ai rêvé une heure ou deux à cette idée. Je vais avoir cinquante ans, il serait bien temps de me connaître. Qu'ai-je été, que suis-je, en vérité je serais bien embarrassé de le dire.

Je passe pour un homme de beaucoup d'esprit et fort insensible, roué même, et je vois que j'ai été constamment occupé par des amours malheureuses. J'ai aimé éperdument Madame Kubly, Mlle de Griesheim, Mme de Dipholtz, Métilde, et je ne les ai point eues, et plusieurs de ces amours ont duré trois ou quatre ans. Métilde a occupé absolument ma vie de 1818 à 1824. Et je ne suis pas encore guéri, ai-je ajouté, après avoir rêvé à elle seule pendant un gros quart d'heure peut-être. M'aimait-elle ?

M'étais attendri et point en extase. Et Menti dans quel chagrin ne m'a-t-elle pas plongé quand elle m'a quitté ? Là j'ai eu un frisson en pensant au 15 septembre 1826 à Saint-Omer, à mon retour d'Angleterre. Quelle année ai-je passée du 15 septembre] 1826 au 15 sep[tembre] 1827 ! Le jour de ce redoutable anniversaire j'étais à l'île d'Ischia ; et je remarquai un mieux sensible, au lieu de songer à mon malheur directement, comme quelques mois auparavant, je ne songeais plus qu'au souvenir de l'état malheureux où j'étais plongé en octobre 1826 par exemple. Cette observation me consola beaucoup.

Qu'ai-je donc été ? Je ne le saurais. A quel ami, quelque éclairé qu'il soit, puis-je le demander ? M. di Fior[i] lui-même ne pourrait me donner d'avis. A quel ami ai-je jamais dit un mot de mes chagrins d'amour ?

Et ce qu'il y a de singulier et de bien malheureux, me disais-je ce matin, c'est que mes victoires (comme je les appelais alors, la tête remplie de choses militaires) ne m'ont pas fait un plaisir qui fût la moitié seulement du profond malheur que me causèrent mes défaites.

La victoire étonnante sur Menti ne m'a pas fait un plaisir comparable à la centième partie de la peine qu'elle m'a faite en me quittant pour M. de Rospiec.

Avais-je donc un caractère triste ?

... Et là, comme je ne savais que dire, je me suis mis sans y songer à admirer de nouveau l'aspect sublime des ruines de Rome et de sa grandeur moderne ; le

Colisée vis-à-vis de moi et sous mes pieds le palais Farnèse avec sa belle galerie de Charles Maderne ouverte en arceaux, le palais Corsini sous mes pieds.

Ai-je été un homme d'esprit ? Ai-je eu du talent pour quelque chose ?

3.5 Jules Vallès, l'Enfant (1879)

Ce roman d'inspiration autobiographique publié en feuilleton en 1878 puis en volume en 1879 et racontant les aventures de Jacques Vingtras est le premier volet d'une trilogie comportant Le Bachelier et l'Insurgé. Ce volume est précédé de la dédicace suivante : " A tous ceux qui crevèrent d'ennui au collège ou qu'on fit pleurer dans la famille, qui, pendant leur enfance, furent tyrannisés par leurs maîtres ou rossés par leurs parents, je dédie ce livre. »

Ai-je été nourri par ma mère ? Est-ce une paysanne qui m'a donné son lait ? Je n'en sais rien. Quel que soit le sein que j'ai mordu, je ne me rappelle pas une caresse du temps où j'étais tout petit ; je n'ai pas été dorloté, tapoté, baisotté ; j'ai été beaucoup fouetté.

Ma mère dit qu'il ne faut pas gâter les enfants, et elle me fouette tous les matins ; quand elle n'a pas le temps le matin, c'est pour midi, rarement plus tard que quatre heures. Mlle Balandreau m'y met du suif .

C'est une bonne vieille fille de cinquante ans. Elle demeure au-dessous de nous. D'abord elle était contente : comme elle n'a pas d'horloge, ça lui donnait l'heure. " Vlin ! Vlan ! Zon ! Zon ! - voilà le petit Chose qu'on fouette ; il est temps de faire mon café au lait. "

Mais un jour que j'avais levé mon pan 2, parce que ça me cuisait trop, et que je prenais l'air entre deux portes, elle m'a vu ; mon derrière lui a fait pitié.

Elle voulait d'abord le montrer à tout le monde, ameuter les voisins autour ; mais elle a pensé que ce n'était pas le moyen de le sauver, et elle a inventé autre chose.

Lorsqu'elle entend ma mère me dire : « Jacques, je vais te fouetter !

- Madame Vingtras, ne vous donnez pas la peine, je vais faire ça pour vous.

- Oh ! chère demoiselle, vous êtes trop bonne ! "

Mlle Balandreau m'emmène ; mais au lieu de me fouetter, elle frappe dans ses mains ; moi, je crie. Ma mère remercie, le soir, sa remplaçante.

« A votre service », répond la brave fille, en me glissant un bonbon en cachette.

Mon premier souvenir date donc d'une fessée. Mon second est plein d'étonnement et de larmes.

C'est au coin d'un feu de fagots, sous le manteau 1 d'une vieille cheminée ; ma mère tricote dans un coin ; une cousine à moi, qui sert de bonne dans la maison pauvre, range sur des planches rongées quelques assiettes de grosse faïence avec des coqs à crête rouge et à queue bleue.

Mon père a un couteau à la main et taille un morceau de sapin ; les copeaux tombent jaunes et soyeux comme des brins de rubans. Il me fait un chariot avec des languettes de bois frais. Les roues sont déjà taillées ; ce sont des ronds de pommes de terre avec leur cercle de peau brune qui imite le fer... Le chariot va être fini t'attends tout ému et les yeux grands ouverts, quand mon père pousse un cri et lève sa main pleine de sang. Il s'est enfoncé le couteau dans le doigt.

Je deviens tout pâle et je m'avance vers lui; un coup violent m'arrête; c'est ma mère qui me l'a donné, l'écume aux lèvres, les poings crispés.

« C'est ta faute si ton père s'est fait mal! »

Et elle me chasse sur l'escalier noir, en me cognant encore le front contre la porte.

Je crie, je demande grâce, et j'appelle mon père : je vois, avec ma terreur d'enfant, sa main qui pend toute hachée; c'est moi qui en suis cause! Pourquoi ne me laisse-t-on pas entrer pour savoir? On me battra après si l'on veut. Je crie, on ne me répond pas. J'entends qu'on remue des carafes, qu'on ouvre un tiroir; on met des compresses.

« Ce n'est rien », vient me dire ma cousine, en pliant une bande de linge tachée de rouge.

Je sanglote, j'étouffe : ma mère reparait et me pousse dans le cabinet où je couche, où j'ai peur tous les soirs.

Je puis avoir cinq ans et me crois un parricide.

Ce n'est pas ma faute, pourtant!

Est-ce que j'ai forcé mon père à faire ce chariot? Est-ce que je n'aurais pas mieux aimé saigner, moi, et qu'il n'eût point mal?

Oui - et je m'égratigne les mains pour avoir mal aussi. C'est que maman aime tant mon père! Voilà pourquoi elle s'est emportée.

On me fait apprendre à lire dans un livre où il y a écrit, en grosses lettres, qu'il faut obéir à ses père et mère : ma mère a bien fait de me battre.

3.6 Marcel Proust, A la recherche du temps perdu. Du côté de chez Swann

Du côté de chez Swann est le premier volume de la Recherche publié en 1913 par Marcel Proust (1871-1922). Suivront 6 tomes dont les 3 derniers de manière posthume. Cette fresque de plus de 3000 pages d'un narrateur qui ressemble assez à Marcel Proust pour qu'on ait pu y lire une autobiographie déguisée est essentiellement une recherche de l'origine d'une vocation d'écrivain. Dans Combray, le narrateur évoque son enfance et le "drame du coucher" et de la séparation avec sa mère mais aussi ses premières lectures et l'éveil de la sensualité à travers la découverte de la nature.

Il y avait déjà bien des années que, de Combray, tout ce qui n'était pas théâtre et le drame de mon coucher, n'existait plus pour moi, quand un jour d'hiver, comme je rentrais à la maison, ma mère, voyant que j'avais froid, me proposa de me faire prendre, contre mon habitude, un peu de thé. Je refusai d'abord et, je ne sais pourquoi, me ravisai. Elle envoya chercher un de ces gâteaux courts et dodus appelés Petites Madeleines qui semblent avoir été moulés dans la valve rainurée d'une coquille de Saint-Jacques. Et bientôt machinalement, accablé par la morne journée et la perspective d'un triste lendemain, je portai à mes lèvres une cuillerée du thé où j'avais laissé s'amollir un morceau de madeleine. Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs,

sa brièveté illusoire, de la même façon qu'opère l'amour, en nous remplissant d'une essence précieuse : ou plutôt cette essence n'était pas en elle, elle était moi. J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel. D'où avait pu me venir cette puissante joie ? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé du gâteau, mais qu'elle le dépassait infiniment, ne devait pas être de même nature. D'où venait-elle ? Que signifiait-elle ? Où l'appréhender ? Je bois une seconde gorgée où je ne trouve rien de plus que dans la première, une troisième qui m'apporte un peu moins que la seconde. Il est temps que je m'arrête, la vertu du breuvage semble diminuer. Il est clair que la vérité que je cherche n'est pas en lui, mais en moi. [...] Je pose la tasse et me tourne vers mon esprit. C'est à lui de trouver la vérité. Mais comment ? Grave incertitude, toutes les fois que l'esprit se sent dépassé par lui-même ; quand lui, le chercheur, est tout ensemble le pays obscur où il doit chercher et où tout son bagage ne lui sera de rien. Chercher ? pas seulement : créer. Il est en face de quelque chose qui n'est pas encore et que seul il peut réaliser, puis faire entrer dans sa lumière.

Et je recommence à me demander quel pouvait être cet état inconnu, qui n'apportait aucune preuve logique, mais l'évidence, de sa félicité, de sa réalité devant laquelle les autres s'évanouissaient. Je veux essayer de le faire réapparaître. Je rétrograde par la pensée au moment où je pris la première cuillerée de thé. Je retrouve le même état, sans une clarté nouvelle. Je demande à mon esprit un effort de plus, de ramener encore une fois la sensation qui s'enfuit. Et, pour que rien ne brise l'élan dont il va tâcher de la ressaisir, j'écarte tout obstacle, toute idée étrangère, j'abrite mes oreilles et mon attention contre les bruits de chambre voisine. Mais sentant mon esprit qui se fatigue sans réussir, je le force au contraire à prendre cette distraction que je lui refusais, à penser à autre chose, à se refaire avant une tentative suprême. Puis une deuxième fois, je fais le vide devant lui, je remets en face de lui la saveur encore récente de cette première gorgée et je sens tressaillir en moi quelque chose qui se déplace, voudrait s'élever, quelque chose qu'on aurait désancré, à une grande profondeur ; je ne sais ce que c'est, mais cela monte lentement ; j'éprouve la résistance et j'entends la rumeur des distances traversées.

Certes, ce qui palpite ainsi au fond de moi, ce doit être l'image, le souvenir visuel, qui, lié à cette saveur, tente de la suivre jusqu'à moi. Mais il se débat trop loin, trop confusément ; à peine si je perçois le reflet neutre où se confond l'insaisissable tourbillon des couleurs remuées ; mais je ne peux distinguer la forme, lui demander, comme au seul interprète possible, de me traduire le témoignage de sa contemporaine, de son inséparable compagne, la saveur, lui demander de m'apprendre de quelle circonstance particulière, de quelle époque du passé il s'agit.

Arrivera-t-il jusqu'à la surface de ma claire conscience, ce souvenir, l'instant ancien que l'attraction d'un instant identique est venue de si loin solliciter, émouvoir, soulever tout au fond de moi ? Je ne sais. Maintenant je ne sens plus rien, il est arrêté, redescendu peut-être ; qui sait s'il remontera jamais de sa nuit ? Dix fois il me faut recommencer, me pencher vers lui. Et chaque fois la lâcheté qui nous détourne de toute tâche difficile, de toute œuvre importante, m'a conseillé de laisser cela, de boire mon thé en pensant simplement à mes ennuis d'aujourd'hui, à mes désirs de demain qui se laissent remâcher sans peine.

Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu. Ce goût, c'était celui du petit morceau de madeleine que le dimanche matin à Combray (parce que ce jour-là je ne sortais pas avant l'heure de la messe), quand j'allais lui dire bonjour dans

sa chambre, ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul. La vue de la petite madeleine ne m'avait rien rappelé avant que je n'y eusse goûté; peut-être parce que, en ayant souvent aperçu depuis, sans en manger, sur les tablettes des pâtisseries, leur image avait quitté ces jours de Combray pour se lier à d'autres plus récents; peut-être parce que, de ces souvenirs abandonnés si longtemps hors de la mémoire, rien ne survivait, tout s'était désagrégé; les formes — et celle aussi du petit coquillage de pâtisserie, si grassement sensuel sous son plissage sévère et dévot — s'étaient abolies, ou, endormies, avaient perdu la force d'expansion qui leur eût permis de rejoindre la conscience. Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir.

Proust, Du côté de chez Swann, Combray

Le côté Méséglise avec ses lilas, ses aubépines, ses bluets, ses coquelicots, ses pommiers, le côté de Guermantes avec sa rivière à têtards, ses nymphéas et ses boutons d'or, ont constitué à tout jamais pour moi la figure des pays où j'aimerais vivre, où j'exige avant tout qu'on puisse aller à la pêche, se promener en canot, voir des ruines de fortifications gothiques et trouver au milieu des blés, ainsi qu'était Saint-André-des-Champs, une église monumentale, rustique et dorée comme une meule; et les bluets, les aubépines, les pommiers qu'il m'arrive, quand je voyage, de rencontrer encore dans les champs, parce qu'ils sont situés à la même profondeur, au niveau de mon passé, sont immédiatement en communication avec mon cœur. Et pourtant, parce qu'il y a quelque chose d'individuel dans les lieux, quand me saisit le désir de revoir le côté de Guermantes, on ne le satisferait pas en me menant au bord d'une rivière où il y aurait d'aussi beaux, de plus beaux nymphéas que dans la Vivonne, pas plus que le soir en rentrant — à l'heure où s'éveillait en moi cette angoisse qui plus tard émigre dans l'amour, et peut devenir à jamais inséparable de lui — je n'aurais souhaité que vint me dire bonsoir une mère plus belle et plus intelligente que la mienne. Non; de même que ce qu'il me fallait pour que je pusse m'endormir heureux, avec cette paix sans trouble qu'aucune maîtresse n'a pu me donner depuis, puisqu'on doute d'elles encore au moment où on croit en elles et qu'on ne possède jamais leur cœur comme je recevais dans un baiser celui de ma mère, tout entier, sans la réserve d'une arrière-pensée, sans le reliquat d'une intention qui ne fût pas pour moi — c'est que ce fût elle, c'est qu'elle inclinât vers moi ce visage où il y avait au-dessous de l'œil quelque chose qui était, paraît-il, un défaut, et que j'aimais à l'égal du reste; de même ce que je veux revoir, c'est le côté de Guermantes que j'ai connu, avec la ferme qui est un peu des deux suivantes serrées l'une contre l'autre, à de l'allée des chênes; ce sont ces prairies où, quand le soleil les rend réfléchissantes comme une mare, se dessinent les feuilles des pommiers, c'est ce paysage dont parfois, la nuit dans mes rêves, l'individualité m'étreint avec une puissance presque fantastique et que je ne peux plus retrouver au réveil. Sans doute pour avoir à jamais indissolublement uni en moi des impressions différentes, rien que; parce qu'ils me les avaient fait éprouver en même temps, le côté de Méséglise ou le côté de Guermantes m'ont exposé, pour l'avenir, à

bien des déceptions et même à bien des imites. Car souvent j'ai voulu rêveur une personne sans discerner que c'était simplement parce qu'elle me rappelait haie d'aubépines, et j'ai été induit à croire, à faire croire à un regain d'affection, par un simple désir de voyage. Mais par là même aussi, et en restant présents en celles de mes impressions d'aujourd'hui auxquelles ils peuvent se relier, ils leur donnent des assises, de la profondeur, une dimension de plus qu'aux autres. Ils leur ajoutent aussi un charme, une amplification qui n'est que pour moi. Quand par les soirs d'été le ciel harmonieux gronde comme une bête fauve et que chacun boude l'orage, c'est au côté de Méséglise que je dois de rester seul en extase à respirer, à travers le bruit de la pluie qui tombe, l'odeur d'invisibles et persistants lilas.

3.7 Colette, La Maison de Claudine (1922)

Cette œuvre de Colette (1873-1854) est une accumulation de souvenirs et de courtes scènes de sa jeunesse à la campagne entre son père, sa mère, son frère, sa sœur et leurs animaux de compagnie. Elle y peint une enfance heureuse. Toute son œuvre s'articule autour de l'écriture de soi, en particulier la série des Claudine. A propos de La Naissance du jour (1928) Serge Doubrovsky qui invente en 1999 le terme d' " autofiction " comme variante de l'autobiographie considère que Colette est une pionnière du genre.

MA MÈRE ET LES LIVRES

La lampe, par l'ouverture supérieure de l'abat-jour, éclairait une paroi cannelée de dos de livres, reliés. Le mur opposé était jaune, du jaune sale des dos de livres brochés, lus, relus, haillonneux. Quelques "traduits de l'anglais" — un franc vingt-cinq — rehaussaient de rouge le bas.

A mi-hauteur, Musset, Voltaire, et les Quatre Évangiles brillaient sous la basane feuille-morte. Littré, Larousse et Becquerel bombaient des dos de tortues noires. D'Orbigny, déchiqueté par le culte irrévérencieux de quatre enfants, effeuillait ses pages blasonnées de dahlias, de perroquets, de méduses à chevelures roses et d'ornithorynques.

Camille Flammarion, bleu, étoile d'or, contenait les planètes jaunes, les cratères froids et crayeux de la lune, Saturne qui roule, perle irisée, libre dans son anneau...

Deux solides volets couleur de glèbe reliaient Elisée Reclus, Voltaire, jaspés, Balzac noir et Shakespeare olive...

Je n'ai qu'à fermer les yeux pour revoir, après tant d'années, cette pièce maçonnée de livres. Autrefois, je les distinguais aussi dans le noir. Je ne prenais pas de lampe pour choisir l'un d'eux, le soir, il me suffisait de pianoter le long des rayons. Détruits, perdus et volés, je les dénombre encore. Presque tous m'avaient vue naître.

Il y eut un temps où, avant de savoir lire, je me logeais en boule entre deux tomes du Larousse comme un chien dans sa niche. Labiche et Daudet se sont insinués, tôt, dans mon enfance heureuse, maîtres condescendants qui jouent avec un élève familier. Mérimée vint en même temps, séduisant et dur, et qui éblouit parfois mes huit ans d'une lumière inintelligible. Les Misérables aussi, oui, les Misérables, malgré Gavroche; mais je parle là d'une passion raisonneuse

qui connut des froideurs et de longs détachements. Point d'amour entre Dumas et moi, sauf que le Collier de la Reine étincela, quelques nuits, dans mes songes, au col condamné de Jeanne de la Motte. Ni l'enthousiasme fraternel, ni l'étonnement désapprouvateur de mes parents n'obtinrent que je prisse de l'intérêt aux Mousquetaires...

De livres enfantins, il n'en fut jamais question. Amoureuse de la Princesse en son char, rêveuse sous un si long croissant de lune, et de la Belle qui dormait au bois, entre ses pages prostrée; éprise du Seigneur Chat botté d'entonnoirs j'essayai de retrouver dans le texte de Perrault les noirs de velours, l'éclair d'argent, les ruines, les cavaliers, les chevaux aux petits pieds de Gustave Doré au bout de deux pages je retournais, déçue, à Doré. Je n'ai lu l'aventure de la Biche, de la Belle, que dans les fraîches images de Walter Crâne. Les gros caractères du texte couraient de l'un à l'autre tableau comme le réseau de tulle uni qui porte les médaillons espacés d'une dentelle. Pas un mot n'a franchi le seuil que je lui barrais. Où s'en vont, plus tard, cette volonté énorme d'ignorer, cette force tranquille employée à bannir et à s'écarter?...

Des livres, des livres, des livres... Ce n'est pas que je lusse beaucoup. Je lisais et relisais les mêmes. Mais tous m'étaient nécessaires. Leur présence, leur odeur, les lettres de leurs titres et le grain de leur cuir... Les plus hermétiques ne m'étaient-ils pas les plus chers? Voilà longtemps que j'ai oublié l'auteur d'une Encyclopédie habillée de rouge, mais les références alphabétiques indiquées sur chaque tome composent indélébilement un mot magique :

Aphbicladiggallhymaroidphorebstevamzy. Que j'aimai ce Guizot, de vert et d'or paré, jamais déclo! Et ce Voyage d'Anacharsis inviolé! Si l'Histoire du Consulat et de l'Empire échoua un jour sur les quais, je gage qu'une pancarte mentionne fièrement son " état de neuf »...

Les vingt volumes de Saint-Simon se relayaient au chevet de ma mère, la nuit; elle y trouvait des plaisirs renaissants, et s'étonnait qu'à huit ans je ne les partageasse pas tous.

— Pourquoi ne lis-tu pas Saint-Simon? me demandait-elle. C'est curieux de voir le temps qu'il faut à des enfants pour adopter des livres intéressants!

Beaux livres que je lisais, beaux livres que je ne lisais pas, chaud revêtement des murs du logis natal, tapisserie dont mes yeux initiés flattaient la bigarrure cachée... J'y connus, bien avant l'âge de l'amour, que l'amour est compliqué et tyrannique et même encombrant, puisque ma mère lui chicanait sa place.

— C'est beaucoup d'embarras, tant d'amour, dans ces livres, disait-elle. Mon pauvre Minet-Chéri, les gens ont d'autres chats à fouetter, dans la vie. Tous ces amoureux que tu vois dans les livres, ils n'ont donc jamais ni enfants à élever, ni jardin à soigner? Minet-Chéri, je te fais juge : est-ce que vous m'avez jamais, toi et tes frères, entendue rabâcher autour de l'amour comme ces gens font dans les livres? Et pourtant je pourrais réclamer voix au chapitre, je pense; j'ai eu deux maris et quatre enfants!

Les tentants abîmes de la peur, ouverts dans maint roman, grouillaient suffisamment, si je m'y penchais, de fantômes classiquement blancs, de sorciers, d'ombres, d'animaux maléfiques, mais cet au-delà ne s'agrippait pas, pour monter jusqu'à moi, à mes tresses pendantes, contenus qu'ils étaient par quelques mots conjurateurs...

— Tu as lu cette histoire de fantôme, Minet-Chéri? Comme c'est joli, n'est-ce pas? Y a-t-il quelque chose de plus joli que cette page où le fantôme se promène à minuit, sous la lune, dans le cimetière? Quand l'auteur dit, tu sais,

que la lumière de la lune passait au travers du fantôme et qu'il ne faisait pas d'ombre sur l'herbe... Ce doit être ravissant, un fantôme. Je voudrais bien en voir un, je t'appellerais. Malheureusement ils n'existent pas. Si je pouvais me faire fantôme après ma vie, je n'y manquerais pas, pour ton plaisir et pour le mien. Tu as lu aussi cette stupide histoire d'une morte qui se venge ? Se venger, je vous demande un peu ! Ce ne serait pas la peine de mourir, si on ne devenait pas plus raisonnable après qu'avant. Les morts, va, c'est un bien tranquille voisinage. Je n'ai pas de tracas avec mes voisins vivants, je me charge de n'en avoir jamais avec mes voisins morts !

Je ne sais quelle froideur littéraire, saine à tout prendre, me garda du délire romanesque, et me porta un peu plus tard, quand j'affrontai tels livres dont le pouvoir éprouvé semblait infaillible, à raisonner quand je n'aurais dû être qu'une victime enivrée. Imitais-je encore en cela ma mère, qu'une candeur particulière inclinait à nier le mal, cependant que sa curiosité le cherchait et le contemplait, pêle-mêle avec le bien, d'un œil émerveillé ?

— Celui-ci ? Celui-ci n'est pas un mauvais livre, Minet-Chéri, me disait-elle. Oui, je sais bien, il y a cette scène, ce chapitre... Mais c'est du roman. Ils sont à court d'inventions, tu comprends, les écrivains, depuis le temps. Tu aurais pu attendre un an ou deux, avant de le lire... Que veux-tu ! débrouille-toi là dedans, Minet-Chéri. Tu as assez intelligente pour garder pour toi ce que tu comprendras trop... Et peut-être n'y a-t-il pas de mauvais livres...

Il y avait pourtant ceux que mon père enfermait dans son secrétaire en bois de thuya. Mais il enfermait surtout le nom de l'auteur.

— Je ne vois pas d'utilité à ce que les enfants lisent Zola ! Zola l'ennuyait, et plutôt que d'y chercher une raison de nous le permettre ou de nous le défendre, il mettait à l'index un Zola intégral, massif, accru périodiquement d'alluvions jaunes.

— Maman, pourquoi est-ce que je ne peux pas lire Zola ? Les yeux gris, si malhabiles à mentir, me montraient leur perplexité :

— J'aime mieux, évidemment, que tu ne lises pas certains Zola...

— Alors, donne-moi ceux qui ne sont pas " certains " ?

Elle me donna la Faute de l'Abbé Mouret et le Docteur Pascal, et Germinal. Mais je voulus, blessée qu'on verrouillât, en défiance de moi, un coin de cette maison où les portes battaient, où les chats entraient la nuit, où la cave et le pot à beurre se vidaient mystérieusement, — je voulus les autres. Je les eus. Si elle en garde, après, de la honte, une fille de quatorze ans n'a ni peine ni mérite à tromper des parents au cœur pur. Je m'en allai au jardin, avec mon premier livre dérobé.

Colette, Sido (1930)

Cette œuvre est constituée d'une série de souvenirs remontant à la préadolescence de Colette et dont la mère, Sido, est le personnage principal.

Dans mon quartier natal, on n'eût pas compté vingt maisons privées de jardin. Les plus mal partagées jouissaient d'une cour, plantée ou non, couverte ou non de treilles. Chaque façade cachait un " jardin-de-dérrière " profond, tenant aux autres jardins-de-dérrière par des le bois l'hiver, on y besognait en toute saison, et les enfants, jouant sous les hangars, perchaient sur les ridelles des chars à foin dételés.

Les enclos qui jouxtaient le nôtre ne réclamaient pas de mystère : la déclivité du sol, des murs hauts et vieux, des rideaux d'arbres protégeaient notre «jardin d'en haut » et notre «jardin d'en bas ». Le flanc sonore de la colline répercutait les bruits, portait, d'un atoll maraîcher cerné de maisons à un " parc d'agrément », les nouvelles.

De notre jardin, nous entendions, au Sud, Miton éternuer en bêchant et parler à son chien blanc dont il teignait, au 14 juillet, la tête en bleu et l'arrière-train en rouge. Au Nord, la mère Adolphe chantait un petit cantique en bottelant des violettes pour l'autel de notre église foudroyée, qui n'a plus de clocher. A l'Est, une sonnette triste annonçait chez le notaire la visite d'un client... Que me parle-t-on de la méfiance provinciale? Belle méfiance! Nos jardins se disaient tout.

Oh! aimable vie policée de nos jardins! Courtoisie, aménité de potager à «fleuriste» et de bosquet à basse-cour! Quel mal jamais fut venu par-dessus un espalier mitoyen, le long des faitières en dalles plates cimentées de lichen et d'orpin brûlant, boulevard des chats et des chattes? De l'autre côté, sur la rue, les enfants insolents musaient, jouaient aux billes, troussaient leurs jupons au-dessus du ruisseau; les voisins se dévisageaient et jetaient une petite malédiction, un rire, une épiluchure, dans le sillage de chaque passant, les hommes fumaient sur les seuils et crachaient... Gris de fer, à grands volets décolorés, notre façade à nous ne s'entrouvrait que sur mes gammes malhabiles, un aboiement de chien répondant aux coups de sonnette, et le chant des serins verts en cage.

Peut-être nos voisins imitaient-ils, dans leurs jardins, la paix de notre jardin où les enfants ne se battaient point, où bêtes et gens s'exprimaient avec douceur, un jardin où, trente années durant, un mari et une femme vécurent sans élever la voix l'un contre l'autre...

Il y avait dans ce temps-là de grands hivers, de brûlants étés. J'ai connu, depuis, des étés dont la couleur, si je ferme les yeux, est celle de la terre ocreuse, fendillée entre les tiges du blé et sous la géante ombelle du panais sauvage, celle de la mer grise ou bleue. Mais aucun été, sauf ceux de mon enfance, ne commémore le géranium écarlate et la hampe enflammée des digitales. Aucun hiver n'est plus d'un blanc pur à la base d'un ciel bourré de nues ardoisées, qui présageaient une tempête de flocons plus épais, puis un dégel illuminé de mille gouttes d'eau et de bourgeons lancéolés... Ce ciel pesait sur le toit chargé de neige dès greniers à fourrages, le noyer nu, la girouette, et pliait les oreilles des chattes... La calme et verticale chute de neige devenait oblique, un faible ronflement de mer lointaine se levait sur ma tête encapuchonnée, tandis que j'arpentais le jardin, happant la neige volante... Avertie par ses antennes, ma mère s'avavançait sur la terrasse, goûtait le temps, me jetait un cri :

— La bourrasque d'Ouest! Cours! Ferme tes lucarnes du grenier!... La porte de la remise aux voitures!... Et la fenêtre de la chambre du fond!

Mousse exalté du navire natal, je m'élançais, claquant des sabots, enthousiasmée si du fond de la mêlée blanche et bleu noir, sifflante, un vif éclair, un bref roulement de foudre, enfants d'Ouest et de Février, comblaient tous deux un des abîmes du ciel... Je tâchais de trembler, de croire à la fin du monde.

Mais dans le pire du tracas ma mère, l'œil sur une grosse loupe cerclée de cuivre, s'émerveillait, comptant les cristaux ramifiés d'une poignée de neige qu'elle venait de cueillir aux mains mêmes de l'Ouest rué sur notre jardin...

3.8 André Breton, Nadja (1928)

Récit autobiographique d'André Breton (1896-1966), Nadja rapporte à la manière neutre d'un "procès verbal" des événements qui se déroulent sur 9 jours autour de la rencontre survenue le 4 octobre 1926 avec Léona Delcourt, surnommée Nadja. Le texte se compose de 3 parties :

1. *la "réponse" sous forme de relations d'anecdotes décousues à la question liminaire "qui suis-je ?" »*
2. *le récit des rencontres entre Breton et Nadja*
3. *une réflexion sur le récit et la transition vers un nouvel amour*

Qui suis-je ? Si par exception je m'en rapportais à un adage : en effet pourquoi tout ne reviendrait-il pas à savoir qui je "hante" ? Je dois avouer que ce dernier mot m'égare, tendant à établir entre certains êtres et moi des rapports plus singuliers, moins évitables, plus troublants que je ne pensais. Il dit beaucoup plus qu'il ne veut dire, il me fait jouer de mon vivant le rôle d'un fantôme, évidemment il fait allusion à ce qu'il a fallu que je cessasse d'être, pour être qui je suis. Pris d'une manière à peine abusive dans cette acception, il me donne à entendre que ce que je tiens pour les manifestations objectives de mon existence, manifestations plus ou moins délibérées, n'est que ce qui passe, dans les limites de cette vie, d'une activité dont le champ véritable m'est tout à fait inconnu. La représentation que j'ai du "fantôme" avec ce qu'il offre de conventionnel aussi bien dans son aspect que dans son aveugle soumission à certaines contingences d'heure et de lieu, vaut avant tout, pour moi, comme image finie d'un tourment qui peut être éternel. Il se peut que ma vie ne soit qu'une image de ce genre, et que je sois condamné à revenir sur mes pas tout en croyant que j'explore, à essayer de connaître ce que je devrais fort bien reconnaître, à apprendre une faible partie de ce que j'ai oublié. Cette vue sur moi-même ne me paraît fausse qu'autant qu'elle me présuppose à moi-même, qu'elle situe arbitrairement sur un plan d'antériorité une figure achevée de ma pensée qui n'a aucune raison de composer avec le temps, qu'elle implique dans ce même temps une idée de perte irréparable, de pénitence ou de chute dont le manque de fondement moral ne saurait, à mon sens, souffrir aucune discussion. L'important est que les aptitudes particulières que je me découvre lentement ici-bas ne me distraient en rien de la recherche d'une aptitude générale, qui me serait propre et ne m'est pas donnée. Par-delà toutes sortes de goûts que je me connais, d'affinités que je me sens, d'attirances que je subis, d'événements qui m'arrivent et n'arrivent qu'à moi, par-delà quantité de mouvements que je me vois faire, d'émotions que je suis seul à éprouver, je m'efforce, par rapport aux autres hommes, de savoir en quoi consiste, sinon à quoi tient, ma différenciation. N'est-ce pas dans la mesure exacte où je prendrai conscience de cette différenciation que je me révélerai ce qu'entre tous les autres je suis venu faire en ce monde et de quel message unique je suis porteur pour ne pouvoir répondre de son sort que sur ma tête ? [...]

Je n'ai dessein de relater, en marge du récit que je vais entreprendre, que les épisodes les plus marquants de ma vie telle que je peux la concevoir hors de son plan organique, soit dans la mesure même où elle est livrée aux hasards, au plus petit comme au plus grand, où regimbant contre l'idée commune que je m'en fais, elle m'introduit dans un monde comme défendu qui est celui des rapprochements soudains, des pétrifiantes coïncidences, des réflexes primant tout autre essor du

mental, des accords plaqués comme au piano, des éclairs qui feraient voir, mais alors voir, s'ils n'étaient encore plus rapides que les autres. Il s'agit de faits de valeur intrinsèque sans doute peu contrôlable mais qui, par leur caractère absolument inattendu, violemment incident, et le genre d'associations d'idées suspectes qu'ils éveillent, une façon de vous faire passer du fil de la Vierge à la toile d'araignée, c'est-à-dire à la chose qui serait au monde la plus scintillante et la plus gracieuse, n'était au coin, ou dans les parages, l'araignée ; il s'agit de faits qui, fussent-ils de l'ordre de la constatation pure, présentent chaque fois toutes les apparences d'un signal, sans qu'on puisse dire au juste de quel signal, qui font qu'en pleine solitude, je me découvre d'in vraisemblables complicités, qui me convainquent de mon illusion toutes les fois que je me crois seul à la barre du navire. Il y aurait à hiérarchiser ces faits, du plus simple au plus complexe, depuis le mouvement spécial, indéfinissable, que provoque de notre part la vue de très rares objets ou notre arrivée dans tel et tel lieu, accompagnées de la sensation très nette que pour nous quelque chose de grave, d'essentiel, en dépend, jusqu'à l'absence complète de paix avec nous-mêmes que nous valent certains enchaînements, certains concours de circonstances qui passent de loin notre entendement, et n'admettent notre retour à une activité raisonnée que si, dans la plupart des cas, nous en appelons à l'instinct de conservation. On pourrait établir quantité d'intermédiaires entre ces faits-glissades et ces faits-précipices. De ces faits, dont je n'arrive à être pour moi-même que le témoin hagard, aux autres faits, dont je me flatte de discerner les tenants et, dans une certaine mesure, de présumer les aboutissants, il y a peut-être la même distance que d'une de ces affirmations ou d'un de ces ensembles d'affirmations qui constitue la phrase ou le texte " automatique " à l'affirmation ou l'ensemble d'affirmations que, pour le même observateur, constitue la phrase ou le texte dont tous les termes ont été par lui mûrement réfléchis, et pesés. Sa responsabilité ne lui semble pour ainsi dire pas engagée dans le premier cas, elle est engagée dans le second. Il est, en revanche, infiniment plus surpris, plus fasciné par ce qui passe là que par ce qui passe ici. Il en est aussi plus fier, ce qui ne laisse pas d'être singulier, il s'en trouve plus libre. Ainsi en va-t-il de ces sensations électives dont j'ai parlé et dont la part d'incommunicabilité même est une source de plaisirs inégalables.

Qu'on n'attende pas de moi le compte global de ce qu'il m'a été donné d'éprouver dans ce domaine. Je me bornerai ici à me souvenir sans effort de ce qui, ne répondant à aucune démarche de ma part, m'est quelquefois advenu, de ce qui me donne, m'arrivant par des voies insoupçonnables, la mesure de la grâce et de la disgrâce particulières dont je suis l'objet ; j'en parlerai sans ordre préétabli, et selon le caprice de l'heure qui laisse surnager ce qui surnage.

Je prendrai pour point de départ l'hôtel des Grands Hommes, place du Panthéon, où j'habitais vers 1918, et pour étape le Manoir d'Ango à Varengeville-sur-Mer, où je me trouve en août 1927 toujours le même décidément, le Manoir d'Ango où l'on m'a offert de me tenir, quand je voudrais ne pas être dérangé, dans une cahute masquée artificiellement de broussailles, à la lisière d'un bois, et d'où je pourrais, tout en m'occupant par ailleurs à mon gré, chasser au grand-duc. (Était-il possible qu'il en fût autrement, dès lors que je voulais écrire *Nadja* ?) Peu importe que, de-ci de-là, une erreur ou une omission minime, voire quelque confusion ou un oubli sincère jettent une ombre sur ce que je raconte, sur ce qui, dans son ensemble, ne saurait être sujet à caution. J'aimerais enfin

qu'on ne ramenât point de tels accidents de la pensée à leur injuste proportion de faits divers et que si je dis, par exemple, qu'à Paris la statue d'Étienne Dole, place Maubert, m'a toujours tout ensemble attiré et causé un insupportable malaise, on n'en déduisit pas immédiatement que je suis, en tout et pour tout, justiciable de la psychanalyse, méthode que j'estime et dont je pense qu'elle ne vise à rien moins qu'à expulser l'homme de lui-même, et dont j'attends d'autres exploits que des exploits d'huissier. Je m'assure, d'ailleurs, qu'elle n'est pas en état de s'attaquer à de tels phénomènes, comme, en dépit de ses grands mérites, c'est déjà lui faire trop d'honneur que d'admettre qu'elle épuise le problème du rêve ou qu'elle n'occasionne pas simplement de nouveaux manquements d'actes à partir de son explication des actes manqués. J'en arrive à ma propre expérience, à ce qui est pour moi sur moi-même un sujet à peine intermittent de méditations et de rêveries.

3.9 Henri Michaux , Post-face à Plume (1938)

Plume est un recueil poétique composé par Michaux mettant en scène dans 13 chapitres très courts les aventures cocasses et surréalistes d'un personnage nommé Plume.

J'ai, plus d'une fois, senti en moi des "passages" de mon père. Aussitôt je me cabrais. J'ai vécu contre mon père (et contre ma mère et contre mon grand-père, ma grand-mère, mes arrière-grands-parents); faute de les connaître, je n'ai pu lutter contre de plus anciens aïeux.

Faisant cela, quel ancêtre inconnu ai-je laissé vivre en moi? En général, je ne suivais pas la pente. En ne suivant pas la pente, de quel ancêtre inconnu ai-je suivi la pente? De quel groupe, de quelle moyenne d'ancêtres? Je variais constamment, je les faisais courir, ou eux moi. Certains avaient à peine le temps de clignoter, puis disparaissaient. L'un n'apparaissait que dans tel climat, dans tel lieu, jamais dans un autre, dans telle position. Leur grand nombre, leur lutte, leur vitesse d'apparition - autre gêne - et je ne savais sur qui m'appuyer. On est né de trop de Mères. - (Ancêtres : simples chromosomes porteurs de tendances morales, qu'importe?). Et puis les idées des autres, des contemporains, partout téléphonées dans l'espace, et les amis, les tentatives à imiter ou à "être contre". J'aurais pourtant voulu être un bon chef de laboratoire, et passer pour avoir bien géré mon "moi".

En lambeaux, dispersé, je me défendais et toujours il n'y avait pas de chef de tendances ou je le destituais aussitôt. Il m'agace tout de suite. Était-ce lui qui m'abandonnait? Était-ce moi qui le laissais? Était-ce moi qui me retenais?

Le jeune puma naît tacheté. Ensuite, il surmonte les tachetures. C'est la force du puma contre l'ancêtre, mais il ne surmonte pas son goût de carnivore, son plaisir à jouer, sa cruauté. Depuis trop de milliers d'années, il est occupé par les vainqueurs.

MOI se fait de tout. Une flexion dans une phrase, est-ce un autre moi qui tente d'apparaître? Si le OUI est mien, le NON est-il un deuxième moi?

Moi n'est jamais que provisoire (changeant face à un tel, moi ad hominem changeant dans une autre langue, un autre art) et gros d'un nouveau personnage, qu'un accident, une émotion, un coup sur le crâne libérera à l'exclusion du précédent et, à l'étonnement général, souvent instantanément formé. Il était

donc déjà tout constitué.

On n'est peut-être pas fait pour un seul moi. On a tort de s'y tenir. Préjugé de l'unité. (Là comme ailleurs la volonté, appauvrissante et sacrificatrice).

Dans un double, triple, quintuple vie, on serait plus à l'aise, moins rongé et paralysé de subconscient hostile au conscient (hostilité des autres "moi" spoliés).

La plus grande fatigue de la journée et d'une vie serait due à l'effort, à la tension nécessaire pour garder un même moi à travers les tentations continuelles de le changer.

On veut trop être quelqu'un.

Il n'est pas un moi. Il n'est pas dix moi. Il n'est pas de moi. MOI n'est qu'une position d'équilibre. (Une entre mille autres continuellement possibles et toujours prêtes.) Une moyenne de "moi", un mouvement de foule. Au nom de beaucoup je signe ce livre.

Mais l'ai-je voulu ? Le voulions nous ?

Il y avait de la pression (vis à tergo).

Et puis ? J'en fis le placement. J'en fus assez embarrassé. Chaque tendance en moi avait sa volonté, comme chaque pensée dès qu'elle se présente et s'organise à sa volonté. Était-ce la mienne ? Un tel a en moi sa volonté, tel autre, un ami, un grand homme du passé, le Gautama Bouddha, bien d'autres, de moindres, Pascal, Hello ? Qui sait ?

Volonté du plus grand nombre ? Volonté du groupe le plus cohérent ?

Je ne voulais pas vouloir. Je voulais, il me semble, contre moi, puisque je ne tenais pas à vouloir et que néanmoins je voulais. Foule, je me débrouillais dans ma foule en mouvement. Comme toute chose est foule, toute pensée, tout instant. Tout passé, tout ininterrompu, tout transformé, toute chose est autre chose. Rien jamais définitivement circonscrit, ni susceptible de l'être, tout : rapport, mathématiques, symboles ou musique. Rien de fixe. Rien qui soit propriété.

Mes images ? Des rapports.

Mes pensées ? Mais les pensées ne sont justement peut être que contrariétés du "moi", perte d'équilibre (phase 2), ou recouvrements d'équilibre (phase 3) du mouvement du "pensant". Mais la phase 1 (l'équilibre) reste inconnue, inconsciente. Le véritable et profond flux pensant se fait sans doute sans pensée consciente, comme sans image. L'équilibre aperçu (phase 3) est le plus mauvais, celui qui après quelque temps paraît détestable à tout le monde. L'histoire de la Philosophie est l'histoire des fausses positions d'équilibre conscient adoptées successivement. Et puis... est-ce par le bout "flamme" qu'il faut comprendre le feu ?

Gardons nous de suivre la pensée d'un auteur (fût-il du type Aristote), regardons plutôt ce qu'il a derrière la tête, où il veut en venir, l'empreinte que son désir de domination et d'influence, quoique bien caché, essaie de nous imposer. D'ailleurs, QU'EN SAIT-IL DE SA PENSÉE ? Il en est bien mal informé. (Comme l'œil ne sait pas de quoi est composé le vert d'une feuille qu'il voit pourtant admirablement.) Les composantes de sa pensée, il ne les connaît pas ; à peine parfois les premières ; mais les deuxièmes ? Les troisièmes ? Les dixièmes ? Non, ni les lointaines, ni ce qui l'entoure, ni les déterminants, ni les "Ah !" de son époque (que le plus misérable pion de collège dans trois cents ans apercevra).

Ses intentions, ses passions, sa libido dominandi, sa mythomanie, sa nervosité, son désir d'avoir raison, de triompher, de séduire, d'étonner, de croire et de faire croire à ce qui lui plait, de tromper, de se cacher, ses appétits et ses goûts, ses complexes, et toute sa vie harmonisée sans qu'il le sache, aux organes,

aux glandes, à la vie cachée de son corps, à ses déficiences physiques, tout lui est inconnu.

Sa pensée "logique"? Mais elle circule dans un manchon d'idées paralogiques et analogiques, sentier avançant droit en coupant des chemins circulaires, saisissant (on ne saisit qu'en coupant) des tronçons saignants de ce monde si richement vascularisé. (Tout jardin est dur pour les arbres.) Fausse simplicité des vérités premières (en métaphysique) qu'une extrême multiplicité suit, qu'il s'agissait de faire passer.

En un point aussi, volonté et pensée confluent, inséparables, et se faussent. Pensée-volonté.

En un point aussi, l'examen de la pensée fausse la pensée comme, en microphysique, l'observation de la lumière (du trajet du photon) la fausse.

Tout progrès, toute nouvelle observation, toute pensée, toute création, semble créer (avec une lumière) une zone d'ombre.

Toute science crée une nouvelle ignorance.

Tout conscient, un nouvel inconscient.

Tout apport crée un nouveau néant.

Lecteur, tu tiens donc ici, comme il arrive souvent, un livre que n'a pas fait l'auteur, quoiqu'un monde y ait participé. Et qu'importe?

Signes, symboles, élans, chutes, départs, rapports, discordances, tout y est pour rebondir, pour chercher, pour plus loin, pour autre chose.

Entre eux, sans s'y fixer, l'auteur poussa sa vie.

Tu pourrais essayer, peut être, toi aussi?

3.10 Michel Leiris, l'âge d'homme (1939)

3.10.1 DE LA LITTÉRATURE CONSIDÉRÉE COMME UNE TAUROMACHIE

Mettre à nu certaines obsessions d'ordre sentimental ou sexuel, confesser publiquement certaines des déficiences ou des lâchetés qui lui font le plus honte, tel fut pour l'auteur le moyen — grossier sans doute, mais qu'il livre à d'autres en espérant le voir amender — d'introduire ne fût-ce que l'ombre d'une corne de taureau dans une œuvre littéraire. [...]

Donc, je rêvais corne de taureau. Je me résignais mal à n'être qu'un littérateur. Le matador qui tire du danger couru occasion d'être plus brillant que jamais et montre toute la qualité de son style à l'instant qu'il est le plus menacé : voilà ce qui m'émerveillait, voilà ce que je voulais être. Par le moyen d'une autobiographie portant sur un domaine pour lequel, d'ordinaire, la réserve est de rigueur — confession dont la publication me serait périlleuse dans la mesure où elle serait pour moi compromettante et susceptible de rendre plus difficile, en la faisant plus claire, ma vie privée — je visais à me débarrasser décidément de certaines représentations gênantes en même temps qu'à dégager avec le maximum de pureté mes traits, aussi bien à mon usage propre qu'afin de dissiper toute vue erronée de moi que pourrait prendre autrui. Pour qu'il y eût catharsis et que ma délivrance définitive s'opérât, il était nécessaire que cette autobiographie prit une certaine forme, capable de m'exalter moi-même et d'être entendue par les autres, autant qu'il serait possible. Je comptais pour cela

sur un soin rigoureux apporté à l'écriture, sur la lueur tragique également dont serait éclairé l'ensemble de mon récit par les symboles mêmes que je mettais en œuvre : figures bibliques et de l'antiquité classique, héros de théâtre ou bien le Torero —, mythes psychologiques qui s'imposaient à moi en raison de la valeur révélatrice qu'ils avaient me pour moi et constituaient, quant à la face littéraire de l'opération, en même temps que des thèmes directeurs les truchements par quoi s'immiscerait quelque grandeur apparente là où je ne savais que trop qu'il n'y en avait pas.

Faire le portrait le mieux exécuté et le plus ressemblant du personnage que j'étais (comme certains peignent avec éclat paysages ingrats ou ustensiles quotidiens), ne laisser un souci d'art intervenir que pour ce qui touchait au style et à la composition : voilà ce que je me proposais, comme si j'avais escompté que mon talent de peintre et la lucidité exemplaire dont je saurais faire preuve compenseraient ma médiocrité en tant que modèle et comme si, surtout, un accroissement d'ordre moral devait pour moi résulter de ce qu'il y avait d'ardu dans une telle entreprise puisque — à défaut même de l'élimination de quelques-unes de mes faiblesses — je me serais du moins montré capable de ce regard sans complaisance dirigé sur moi-même. "

Ce que je méconnaissais, c'est qu'à la base de toute introspection il y a goût de se contempler et qu'au fond de toute confession il y a désir d'être absous. Me regarder sans complaisance, c'était encore me regarder, maintenir mes yeux fixés sur moi au lieu de les porter au-delà pour me dépasser vers quelque chose de plus largement humain. Me dévoiler devant les autres mais le faire dans un écrit dont je souhaitais qu'il fût bien rédigé et architecturé, riche d'aperçus et émouvant, c'était tenter de les séduire pour qu'ils me soient indulgents, limiter — de toute façon — le scandale en lui donnant forme esthétique. Je crois donc que, si enjeu il y a eu et corne de taureau, ce n'est pas sans un peu de duplicité que je m'y suis aventuré : cédant, d'une part, encore une fois à ma tendance narcissique; essayant, d'autre part, de trouver en autrui moins un juge qu'un complice. De même, le matador qui semble risquer le tout pour le tout soigne sa ligne et fait confiance, pour triompher du danger, à sa sagacité technique.

Toutefois, il y a pour le torero menace réelle de mort, ce qui n'existera jamais pour l'artiste, sinon de manière extérieure à son art (ainsi, pendant l'occupation allemande, la littérature clandestine, qui certes impliquait un danger mais dans la mesure où elle s'intégrait à une lutte beaucoup plus générale et, somme toute, indépendamment de l'écriture elle-même). Suis-je donc fondé à maintenir la comparaison et à regarder comme valable mon essai d'introduire " ne fût-ce que l'ombre d'une corne de taureau dans une œuvre littéraire " ? Le fait d'écrire peut-il jamais entraîner pour celui qui en fait profession un danger qui, pour n'être pas mortel, soit du moins positif ?

Faire un livre qui soit un acte, tel est, en gros, le but qui m'apparut comme celui que je devais poursuivre, quand j'écrivis *L'Âge d'homme*. Acte par rapport à moi-même puisque j'entendais bien, le rédigeant, élucider, grâce à cette formulation même, certaines choses encore obscures sur lesquelles la psychanalyse, sans les rendre tout à fait claires, avait éveillé mon attention quand je l'avais expérimentée comme patient. Acte par rapport à autrui puisqu'il était évident qu'en dépit de mes précautions oratoires la façon dont je serais regardé par les autres ne serait plus ce qu'elle était avant publication de cette confession. Acte, enfin, sur le plan littéraire, consistant à montrer le dessous des cartes, à faire voir dans toute leur nudité peu excitante les réalités qui formaient la trame plus ou

moins déguisée, sous des dehors voulus brillants, de mes autres écrits. Il s'agissait moins là de ce qu'il est convenu d'appeler " littérature engagée* " que d'une littérature dans laquelle j'essayais de m'engager tout entier. Au-dedans comme au-dehors : attendant qu'elle me modifiât, en m'aidant à prendre conscience, et qu'elle introduisît également un élément nouveau dans mes rapports avec autrui, à commencer par mes rapports avec mes proches, qui ne pourraient plus être tout à fait pareils quand j'aurais mis au jour ce qu'on soupçonnait peut-être déjà, mais à coup sûr confusément. Il n'y avait pas là désir d'une brutalité cynique. Envie, plutôt, de tout avouer pour partir sur de nouvelles bases, entretenant avec ceux à l'affection ou à l'estime desquels j'attachais du prix des relations désormais sans tricherie.

Du point de vue strictement esthétique, il s'agissait pour moi de condenser, à l'état presque brut, un ensemble de faits et d'images que je me refusais à exploiter en laissant travailler dessus mon imagination ; en somme : la négation d'un roman. Rejeter toute affabulation et n'admettre pour matériaux que des faits véridiques (et non pas seulement des faits vraisemblables, comme dans le roman classique), rien que ces faits, était la règle que je m'étais choisie.

[...]

Me tournant vers le torero, j'observe que pour lui également il y a règle qu'il ne peut enfreindre et authenticité, puisque la tragédie qu'il joue est une tragédie réelle, dans laquelle il verse le sang et risque sa propre peau. La question est de savoir si, dans de telles conditions, le rapport que j'établis entre son authenticité et la mienne ne repose pas sur un simple jeu de mots.

Il est entendu une fois pour toutes qu'écrire et publier une autobiographie n'entraînent pour celui qui s'en rend responsable (à moins qu'il n'ait commis un délit dont l'aveu lui ferait encourir la peine capitale) aucun danger de mort, sauf circonstances exceptionnelles. Sans doute, risque-t-il d'en pâtir dans ses rapports avec ses proches et de se déconsidérer socialement si les aveux qu'il fait vont par trop à l'encontre des idées reçues ; mais il se peut, même s'il n'est pas un pur cynique, que de telles sanctions aient pour lui peu de poids (voire le satisfassent, s'il regarde comme salubre l'atmosphère ainsi créée autour de lui) et qu'il mène par conséquent sa partie avec un enjeu tout à fait fictif. Quoi qu'il en soit, un tel risque moral ne peut se comparer avec, le risque matériel qu'affronte le torero ; admettant même qu'il y ait commune mesure entre eux sur le plan de la quantité (si l'attachement de certains et l'opinion d'autrui comptent pour moi autant ou plus que ma vie même, encore qu'en un pareil domaine il soit aisé de s'illusionner), le danger auquel je m'expose en publiant ma confession diffère radicalement, sur le plan de la qualité, de celui qu'en une mise en jeu constante dont il fait son métier assume le tueur de taureaux. De même, ce qu'il peut entrer d'agressif dans le dessein de proclamer sur soi la vérité (dussent ceux qu'on aime en souffrir) reste très différent d'une tuerie, quels que soient les dégâts qu'on puisse ainsi provoquer. Dois-je donc tenir décidément pour abusive l'analogie qui m'avait paru s'esquisser entre deux façons spectaculaires d'agir et de se risquer ?

J'ai parlé plus haut de la règle fondamentale (dire toute la vérité et rien que la vérité) à laquelle est astreint le faiseur de confession et j'ai fait allusion également à l'étiquette précise à laquelle doit se conformer, dans son combat, le torero. Pour ce dernier il appert que la règle, loin d'être une protection, contribue à le mettre en danger : porter l'estocade dans les conditions requises

implique, par exemple, qu'il mette son corps, durant un temps appréciable, à la portée des cornes ; il y a donc là une liaison immédiate entre l'obéissance à la règle et le danger couru. Or, toutes proportions gardées, n'est-ce pas à un danger directement proportionnel à la rigueur de la règle qu'il s'est choisie que se trouve exposé l'écrivain qui fait sa confession ? Car dire la vérité, rien que la vérité, n'est pas tout : encore faut-il l'aborder carrément et la dire sans artifices tels que grands airs destinés à en imposât, trémolos ou sanglots dans la voix, ainsi que fioritures, dorures, qui n'auraient d'autre résultat que de la déguiser plus ou moins, ne fût-ce qu'en atténuant sa crudité, en rendant moins sensible ce qu'elle peut avoir de choquant. Ce fait que le danger couru dépend d'une observance plus ou moins étroite de la règle représente donc ce que je puis retenir, sans trop d'outrecuidance, de la comparaison que je m'étais plu à établir entre mon activité comme faiseur de confession et celle du torero.

S'il me semblait, de prime abord, qu'écrire le récit de ma vie vue sous l'angle de l'érotisme (angle privilégié, puisque la sexualité m'apparaissait alors comme la pierre angulaire dans l'édifice de la personnalité), s'il me semblait que pareille confession portant sur ce que le christianisme appelle les " œuvres de la chair " suffisait à faire de moi, par l'acte que cela représente, une manière de torero, encore faut-il que j'examine si la règle que je m'étais imposée — règle dont je me suis contenté d'affirmer que sa rigueur me mettait en danger — est bien assimilable, rapport avec le danger mis à part, à celle qui régit les mouvements du torero.

D'une manière générale, on peut dire que la règle tauromachique poursuit un but essentiel : outre qu'elle oblige l'homme à se mettre sérieusement en danger (tout en l'armant d'une indispensable technique), à ne pas se défaire n'importe comment de son adversaire, elle empêche que le combat soit une simple boucherie ; aussi pointilleuse qu'un rituel, elle présente un aspect tactique (mettre la bête en état de recevoir le coup d'estoc, sans l'avoir fatiguée, toutefois, plus qu'il n'était nécessaire) mais elle présente aussi un aspect esthétique : c'est dans la mesure où l'homme " se profilera " comme il le faut lorsqu'il donnera son coup d'épée que dans son attitude il y aura cette arrogance ; c'est dans la mesure également où ses pieds resteront immobiles au cours d'une série de passes bien serrées et bien liées, la cape se mouvant avec lenteur, qu'il formera avec la bête ce composé prestigieux où homme, étoffe et lourde masse cornue paraissent unis les uns aux autres par tout un jeu d'influences réciproques ; tout concourt, en un mot, à empreindre l'affrontement du taureau et du torero d'un caractère sculptural.

Envisageant mon entreprise à la manière d'un photomontage et choisissant pour m'exprimer un ton aussi objectif que possible, tentant de ramasser ma vie en un seul bloc solide (objet que je pourrais toucher comme pour m'assurer contre la mort, alors même que, paradoxalement, je prétendais tout risquer), si j'ouvrais bien ma porte aux rêves (élément psychologiquement justifié mais coloré de romantisme, de même que les jeux de cape du torero, utiles techniquement, sont aussi des envolées lyriques) je m'imposais, en somme, Une règle aussi sévère que si j'avais voulu faire une œuvre classique. Et c'est en fin de compte cette sévérité même, ce " classicisme " — n'excluant pas la démesure telle qu'il y en a dans nos tragédies même les plus codifiées et reposant non seulement sur des considérations relatives à la forme mais sur l'idée de parvenir ainsi au maximum de la véracité — qui me paraît avoir conféré à mon entreprise (si tant est que j'y aie réussi) quelque chose d'analogue à ce qui fait pour moi

la valeur exemplaire de la corrida et que n'aurait pu lui donner par elle-même l'imaginaire corne de taureau.

User de matériaux dont je n'étais pas maître et qu'il me fallait bien prendre tels que je les trouvais (puisque ma vie était ce qu'elle était et qu'il ne m'était pas loisible de changer d'une virgule mon passé, donnée première représentant pour moi un lot aussi peu récusable que pour le torero la bête qui débouche du toril), dire tout et le dire en faisant fi de toute emphase, sans rien laisser au bon plaisir et comme obéissant à une nécessité, tels étaient et le hasard que j'acceptais et la loi que je m'étais fixée, l'étiquette avec laquelle je ne pouvais pas transiger. Que le désir de m'exposer (dans tous les sens du terme) ait constitué le ressort premier, il demeurerait que cette condition nécessaire n'était pas condition suffisante et qu'il fallait en outre que de ce but originel se déduisît, avec la force quasi automatique d'une obligation, la forme à adopter. Ces images que je rassemblais, ce ton que je prenais, en même temps qu'ils approfondissaient et avivaient la connaissance que j'avais de moi, devaient être ce qui rendrait, sauf échec, mon émotion mieux à même de se partager. De même, l'ordonnance de la corrida (cadre rigide imposé à une action où, théâtralement, le hasard doit apparaître dominé) est technique de combat et, en même temps, cérémonial. Il fallait donc que cette règle de méthode que je m'étais imposée – dictée par la volonté de voir en moi avec la plus grande acuité possible – jouât simultanément, de manière efficace, comme canon de composition. Identité, si l'on y tient, de la forme et du fond mais, plus exactement, démarche unique me révélant le fond à mesure que je lui donnais forme, forme capable d'être fascinante pour autrui et (poussant les choses à l'extrême) de lui faire découvrir en lui-même quelque chose d'homophone à ce fond qui m'était découvert.

3.10.2 LUPANARS ET MUSÉES

Vers la fin de 1927 ou le début de 1928, au retour de ce voyage en Grèce, je fis le rêve suivant :

Je suis couché avec *** nue, étendue sur le ventre. J'admire son dos, ses fesses et ses jambes, tous merveilleusement polis et blancs. En embrassant la raie médiane je dis : " La guerre de Troie. " A mon réveil, je pense au mot détroit, qui sans nul doute explique tout (détroit = ravin des fesses).

Cette phrase " la guerre de Troie " sent à plein nez l'archéologie et le musée. Et, de fait, le musée est un ressort presque aussi puissant que l'antiquité pour ma délectation. Dans un musée de sculpture ou de peinture, il me semble toujours que certains recoins perdus doivent être le théâtre de lubricités cachées. Il serait bien aussi de surprendre une belle étrangère à face-à-main, qu'on aperçoit de dos contemplant quelque chef-d'œuvre, et de la posséder ; elle resterait, apparemment, aussi impassible qu'une dévote à l'église ou que la goule professionnelle qui, après avoir consciencieusement fait le travail pour lequel vous l'avez payée, se penche sur la blancheur de la toilette afin de libérer sa bouche souillée, puis se brosse vigoureusement les dents et crache encore, avec un bruit mou qui tout ensemble vous fait défaillir et vous fait froid au cœur.

Rien ne me paraît ressembler autant à un bordel qu'un musée. On y trouve le même côté louche et le même côté pétrifié. Dans l'un, les Vénus, les Judith, les Suzanne, les Junon, les Lucrèce, les Salomé et autres héroïnes, en belles images figées ; dans l'autre, des femmes vivantes, vêtues de leurs parures traditionnelles, avec leurs gestes, leurs locutions, leurs usages tout à fait stéréotypés. Dans l'un

et l'autre endroit on est, d'une certaine manière, sous le signe de l'archéologie ; et si j'ai aimé longtemps le bordel c'est parce qu'il participe lui aussi de l'antiquité, en raison de son côté marché d'esclaves, prostitution rituelle.

J'en ai eu la révélation vers ma douzième année.

Celui de mes deux frères avec lequel j'étais le plus ami me raconta un jour comment notre aîné — alors élève à l'École des Arts décoratifs — était allé, emmené par un camarade, dans un endroit nommé portel, sorte d'hôtel où, me disait mon frère, " on peut louer une femme et lui faire tout ce qu'il vous plaît ». Le mot " portel », que j'avais dû forger moi-même en déformant le terme originel, évoquait en moi l'idée de porte et celle d'hôtel, dont il est comme la contraction ; et, de fait, ce qui me paraît aujourd'hui encore le plus émouvant quand on va au bordel, c'est l'acte de franchir le seuil, comme on lancerait les dés ou passerait le Rubicon. A cette époque, ce qui me paraissait à peine croyable dans une telle institution, c'était qu'il y eût location : louer une femme comme on loue une chambre d'hôtel. Il me semble qu'acheter au lieu de louer une femme m'aurait paru beaucoup moins surprenant ; peut-être étais-je déjà familiarisé avec cette idée d'achat par l'expression " acheter un enfant " dont je soupçonnais alors les dessous érotiques ? Mais le fait qu'on pût louer une femme pour lui faire " tout ce qu'on voulait », cela me paraissait ne pouvoir se passer que dans un autre monde.

Actuellement, ce qui me frappe le plus dans la prostitution, c'est son caractère religieux : cérémonial du raccrochage ou de la réception, fixité du décor, déshabillage méthodique, offrande du présent, rite des ablutions, et le langage conventionnel des prostituées, paroles machinales, prononcées dans un but si consacré par l'habitude qu'on ne peut même plus le qualifier de " calculé », et qui ont l'air de tomber de l'éternité ; cela m'émeut autant que les rites nuptiaux de certains folklores, sans doute parce que s'y trouve le même élément ancestral et primitif.

Tout cela doit être lié, au moins dans une faible mesure, à l'influence qu'ont eue sur moi certaines lectures édifiantes.

Les livres illustrés qu'étant adolescent je prenais subrepticement dans la bibliothèque de mon père, à des fins inavouables, étaient ordinairement des livres qui traitaient de sujets antiques, tels Aphrodite de Pierre Louÿs, Thaïs d'Anatole France. La lecture de *Quo Vadis* d'Henry Sienkiewicz m'avait aussi beaucoup frappé, notamment le passage où une orgie néronienne est décrite.

Je me rappelle également une gravure en couleurs illustrant un livre de Contes de Jean Richepin. On y voyait une magicienne nue, à la peau blanche, aux cheveux noirs, au visage dur, aux fortes hanches et aux belles cuisses, debout auprès d'un canapé de viandes crues et sanguinolentes sur lequel elle devait se coucher — ou faire coucher quelqu'un — en vue d'une opération de nécromancie. Peut-être dois-je voir dans cette image l'origine de cette idée que j'ai, comme quoi prostitution et prophétie sont proches parentes ? (J'aime d'une prostituée qu'elle soit superstitieuse ; la vue d'une fille haut troussée, la poitrine débordante et le visage dégoulinant de fard, en train de se tirer les cartes sur un coin de table gras, me plaît toujours ; j'aimerais aller au mauvais lieu comme chez la voyante, pensant peut-être au destin sous forme de la syphilis ou d'une blennorragie) . Peut-être dois-je en déduire simplement que, pour moi, l'idée à l'antiquité est liée à celle de nudité, pour peu que soit mêlée à cette dernière une certaine cruauté ?

Si divers soient les rapports qu'il me permettrait d'établir, le rêve de la "

guerre de Troie », en raison de ce qu'il comporte d'archaïque au moins autant que par son côté immédiatement sensuel, me paraît être l'image même du lieu de prostitution — du lieu de dépouillement sacré — dans toute sa solennité. Il s'y mêle aussi un élément épique (puisque l'idée d'une " guerre " s'y trouve évoquée) et je me demande s'il n'exprime pas par là le caractère de violence sanglante que je ne puis m'empêcher de prêter à la joute des sexes, comme au temps éloigné où je m'imaginais que les enfants s'engendrent, non par le sexe de la mère, mais par son ombilic — cet ombilic dont j'avais été si étonné d'apprendre (à une époque bien plus lointaine encore) qu'il est, en somme, une cicatrice.

3.11 Sartre, Les Mots (1963)

Ce récit autobiographique de Sartre (1905-1980) relate la généalogie familiale réelle et mythique ainsi que des souvenirs d'enfance jusqu'à 11 ans. Il se compose de deux parties intitulées : lire et écrire soulignant la dimension fortement littéraire de la quête sartrienne : premières lectures, rêves héroïques, premières histoires évoqués avec une distance ironique refusant tout attendrissement nostalgique.

3.11.1 Première partie : Lire

Je menais deux vies, toutes deux mensongères : publiquement, j'étais un imposteur : le fameux petit-fils du célèbre Charles Schweitzer ; seul, je m'enlisais dans une bouderie imaginaire. Je corrigeais ma fausse gloire par un faux incognito. Je n'avais aucune peine à passer de l'un à l'autre rôle : à l'instant où j'allais pousser ma botte secrète, la clé tournait dans la serrure, les mains de ma mère, soudain paralysées, s'immobilisaient sur les touches, je reposais la règle dans la bibliothèque et j'allais me jeter dans les bras mon grand-père, j'avancais son fauteuil, je lui apportais ses chaussons fourrés et je l'interrogeais sur journée, en appelant ses élèves par leur nom. Quelle que fût la profondeur de mon rêve, jamais je ne fus en danger de m'y perdre. Pourtant j'étais menacé : ma vérité risquait fort de rester jusqu'au bout l'alternance de mes mensonges.

Il y avait une autre vérité. Sur les terrasses du Luxembourg, des enfants jouaient, je m'approchais d'eux, ils me frôlaient sans me voir, je les regardais avec des yeux de pauvre : comme ils étaient forts et rapides ! comme ils étaient beaux ! Devant ces héros de chair et d'os, je perdais mon intelligence prodigieuse, mon savoir universel, ma musculature athlétique, mon adresse spadassine ; je m'accotais à un arbre, j'attendais. Sur un mot du chef de la bande, brutalement jeté : " Avance, Pardaillan, c'est toi qui feras le prisonnier », j'aurais abandonné mes privilèges. Même un rôle muet m'eût comblé ; j'aurais accepté dans l'enthousiasme de faire un blessé sur une civière, un mort. L'occasion ne m'en fut pas donnée : j'avais rencontré mes vrais juges, mes contemporains, mes pairs, et leur indifférence me condamnait. Je n'en revenais pas de me découvrir par eux : ni merveille ni méduse, un gringalet qui n'intéressait personne. Ma mère cachait mal son indignation : cette grande et belle femme s'arrangeait fort bien de ma courte taille, elle n'y voyait rien que de naturel : les Schweitzer sont grands et les Sartre petits, je tenais de mon père, voilà tout. Elle aimait que je fusse, à huit ans, resté portatif et d'un maniement aisé : mon format réduit passait à ses yeux pour un premier âge prolongé. Mais, voyant que nul ne m'invitait à

jouer, elle poussait l'amour jusqu'à deviner que je risquais de me prendre pour un nain — ce que je ne suis pas tout à fait — et d'en souffrir. Pour me sauver du désespoir elle feignait l'impatience : " Qu'est-ce que tu attends, gros benêt ? Demande-leur s'ils veulent jouer avec toi. " Je secouais la tête : j'aurais accepté les besognes les plus basses, je mettais mon orgueil à ne pas les solliciter. Elle désignait des dames qui tricotaient sur des fauteuils de fer : " Veux-tu que je parle à leurs mamans ? " Je la suppliais de n'en rien faire ; elle prenait ma main, nous repartions, nous allions d'arbre en arbre et de groupe en groupe, toujours implorants, toujours exclus. Au crépuscule, je retrouvais mon perchoir, les hauts lieux où soufflait l'esprit, mes songes : je me vengeais de mes déconvenues par six mots d'enfant et le massacre de cent reîtres. N'importe : ça ne tournait pas rond.

Je fus sauvé par mon grand-père : il me jeta sans le vouloir dans une imposture nouvelle qui changea ma vie.

3.11.2 Deuxième partie : Écrire

J'ai changé. Je raconterai plus tard quels acides ont rongé les transparences déformantes qui m'enveloppaient, quand et comment j'ai fait l'apprentissage de la violence, découvert ma laideur — qui fut pendant longtemps mon principe négatif, la chaux vive où l'enfant merveilleux s'est dissous — par quelle raison je fus amené à penser systématiquement contre moi-même au point de mesurer l'évidence d'une idée au déplaisir qu'elle me causait. L'illusion rétrospective est en miettes ; martyr, salut, immortalité, tout se délabre, l'édifice tombe en ruine, j'ai pincé le Saint-Esprit dans les caves et je l'en ai expulsé ; l'athéisme est une entreprise cruelle et de longue haleine : je crois l'avoir menée jusqu'au bout. Je vois clair, je suis désabusé, je connais mes vraies tâches, je mérite sûrement un prix de civisme ; depuis à peu près dix ans je suis un homme qui s'éveille, guéri d'une longue, amère et douce folie et qui n'en revient pas et qui ne peut se rappeler sans rire ses anciens errements et qui ne sait plus que faire de sa vie. Je suis redevenu le voyageur sans billet que j'étais à sept ans : le contrôleur est entré dans mon compartiment, il me regarde, moins sévère qu'autrefois : en fait il ne demande qu'à s'en aller, qu'à me laisser finir le voyage en paix ; que je lui donne une excuse valable, n'importe laquelle, il s'en contentera. Malheureusement je n'en trouve aucune et, d'ailleurs, je n'ai même pas l'envie d'en chercher : nous resterons en tête à tête, dans le malaise, jusqu'à Dijon où je sais fort bien que personne ne m'attend.

J'ai désinvesti mais je n'ai pas défroqué : j'écris toujours. Que faire d'autre ?

Nulla dies sine linea.

C'est mon habitude et puis c'est mon métier. Longtemps j'ai pris ma plume pour une épée, à présent je connais notre impuissance. N'importe : je fais, je ferai des livres ; il en faut ; cela sert tout de même. La culture ne sauve rien ni personne, elle ne justifie pas. Mais c'est un produit de l'homme : il s'y projette, s'y reconnaît ; seul, ce miroir critique lui offre son image. Du reste, ce vieux bâtiment ruineux, mon imposture, c'est aussi mon caractère : on se défait d'une névrose, on ne se guérit pas de soi. Usés, effacés, humiliés, rencognés, passés sous silence, tous les traits de l'enfant sont restés chez le quinquagénaire. La plupart du temps ils s'aplatissent dans l'ombre, ils guettent : au premier instant d'inattention, ils relèvent la tête et pénètrent dans le plein jour sous un déguisement : je prétends sincèrement n'écrire que pour mon temps mais je m'agace de ma

notoriété présente ; ce n'est pas la gloire puisque je vis et cela suffit pourtant à démentir mes vieux rêves, serait-ce que je les nourris encore secrètement ? Pas tout à fait : je les ai, je crois, adaptés : puisque j'ai perdu mes chances de mourir inconnu, je me flatte quelquefois de vivre méconnu. Grisélidis pas morte. Par-daillan m'habite encore. Et Strogoff. Je ne relève que d'eux qui ne relèvent que de Dieu et je ne crois pas en Dieu. Allez vous y reconnaître. Pour ma part, je ne m'y reconnais pas et je me demande parfois si je ne joue pas à qui perd gagne et ne m'applique à piétiner mes espoirs d'autrefois pour que tout me soit rendu au centuple. En ce cas je serais Philoctète : magnifique et puant, cet infirme a donné jusqu'à son arc sans condition ; mais, souterrainement, on peut être sûr qu'il attend sa récompense.

Laissons cela. Mamie dirait :

« Glissez, mortels, n'appuyez pas. »

Ce que j'aime en ma folie, c'est qu'elle m'a protégé, du premier jour, contre les séductions de " l'élite " : jamais je ne me suis cru l'heureux propriétaire d'un " talent " : ma seule affaire était de me sauver — rien dans les mains, rien dans les poches — par le travail et la foi. Du coup ma pure option ne m'élevait au-dessus de personne : sans équipement, sans outillage je me suis mis tout entier à l'œuvre pour me sauver tout entier. Si je range l'impossible Salut au magasin des accessoires, que reste-t-il ? Tout un homme, fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui.

3.12 Marguerite Yourcenar, Souvenirs pieux (1974)

Premier volume d'une trilogie intitulée Le Labyrinthe du monde, constituée d'Archives du Nord (1977) et Quoi ? L'éternité (1981) , ce récit autobiographique est consacré à la famille de la romancière et plus particulièrement à sa mère qui meurt alors que l'enfant n'a que 11 jours.

L'être que j'appelle moi vint au monde un certain lundi 8 juin 1903, vers les 8 heures du matin, à Bruxelles, et naissait d'un Français appartenant à une vieille famille du Nord, et d'une Belge dont les ascendants avaient été durant quelques siècles établis à Liège, puis s'étaient fixés dans le Hainaut. La maison où se passait cet événement, puisque toute naissance en est un pour le père et la mère et quelques personnes qui leur tiennent de près, se trouvait située au numéro 193 de l'avenue Louise, et a disparu il y a une quinzaine d'années, dévorée par un building.

Ayant ainsi consigné ces quelques faits qui ne signifient rien par eux-mêmes, et qui, cependant, et pour chacun de nous, mènent plus loin que notre propre histoire et même que l'histoire tout court, je m'arrête, prise de vertige devant l'inextricable enchevêtrement d'incidents et de circonstances qui plus ou moins nous déterminent tous. Cet enfant du sexe féminin, déjà pris dans les coordonnées de l'ère chrétienne et de l'Europe du XX^e siècle, ce bout de chair rose pleurant dans un berceau bleu, m'oblige à me poser une série de questions d'autant plus redoutables qu'elles paraissent banales, et qu'un littérateur qui sait son métier se garde bien de formuler. Que cet enfant soit moi, je n'en puis douter sans douter de tout. Néanmoins, pour triompher en partie du sentiment d'ir-réalité que me donne cette identification, je suis forcée, tout comme je le serais pour un personnage historique que j'aurais tenté de recréer, de m'accrocher à

des bribes de souvenirs reçus de seconde ou de dixième main, à des informations tirées de bouts de lettres ou de feuillets de calepins qu'on a négligé de jeter au panier, et que notre avidité de savoir pressure au-delà de ce qu'ils peuvent donner, ou d'aller compulser dans des mairies ou chez des notaires des pièces authentiques dont le jargon administratif et légal élimine tout contenu humain. Je n'ignore pas que tout cela est faux ou vague comme tout ce qui a été réinterprété par la mémoire de trop d'individus différents, plat comme ce qu'on écrit sur la ligne pointillée d'une demande de passeport, niais comme les anecdotes qu'on se transmet en famille, rongé par ce qui entre temps s'est amassé en nous comme une pierre par le lichen ou du métal par la rouille. Ces bribes de faits crus connus sont cependant entre cet enfant et moi la seule passerelle viable ; ils sont aussi la seule bouée qui nous soutient tous deux sur la mer du temps. C'est avec curiosité que je me mets ici à les rejointoyer pour voir ce que va donner leur assemblage : l'image d'une personne et de quelques autres, d'un milieu, d'un site, ou, ça et là, une échappée momentanée sur ce qui est sans nom et sans forme.

3.13 Georges Pérec, W ou le souvenir d'enfance (1975)

Ce texte de Pérec (1936-1982) est un récit croisé alternant un chapitre sur deux une fiction et un texte autobiographique. Ces deux " parties " sont racontées à la première personne du singulier et leur relation, confuse d'abord, se précise au fur et à mesure. A travers l'utopie de W, île consacrée au sport, Pérec évoque l'univers concentrationnaire et la disparition de ses deux parents.

3.13.1 Chapitre II

Je n'ai pas de souvenirs d'enfance. Jusqu'à ma douzième année à peu près, mon histoire tient en quelques lignes : j'ai perdu mon père à quatre ans, ma mère à six ; j'ai passé la guerre dans diverses pensions de Villard-de-Lans. En 1945, la sœur de mon père et son mari m'adoptèrent.

Cette absence d'histoire m'a longtemps rassuré : sa sécheresse objective, son évidence apparente, son innocence, me protégeaient, mais de quoi me protégeaient-elles, sinon précisément de mon histoire, de mon histoire vécue, de mon histoire réelle, de mon histoire à moi qui, on peut le supposer, n'était ni sèche, ni objective, ni apparemment évidente, ni évidemment innocente ?

« Je n'ai pas de souvenirs d'enfance » : je posais cette affirmation avec assurance, avec presque une sorte de défi. L'on n'avait pas à m'interroger sur cette question. Elle n'était pas inscrite à mon programme. J'en étais dispensé : une autre histoire, la Grande, l'Histoire avec sa grande hache, avait déjà répondu à ma place : la guerre, les camps.

A treize ans, j'inventai, racontai et dessinai une histoire. Plus tard, je l'oubliai. Il y a sept ans, un soir, à Venise, je me souvins tout à coup que cette histoire s'appelait " W " et qu'elle était, d'une certaine façon, sinon l'histoire, du moins une histoire de mon enfance.

En dehors du titre brusquement restitué, je n'avais pratiquement aucun souvenir de W. Tout ce que j'en savais tient en moins de deux lignes : la vie d'une

société exclusivement préoccupée de sport, sur un îlot de la Terre de Feu.

Une fois de plus, les pièges de l'écriture se mirent en place. Une fois de plus, je fus comme un enfant qui joue à cache-cache et qui ne sait pas ce qu'il craint ou désire le plus : rester caché, être découvert.

Je retrouvai plus tard quelques-uns des dessins que j'avais faits vers treize ans. Grâce à eux, je réinventai W et l'écrivis, le publiant au fur et à mesure, en feuilleton, dans *La Quinzaine littéraire* entre septembre 1969 et août 1970.

Aujourd'hui, quatre ans plus tard, j'entreprends de mettre un terme — je veux tout autant dire par là " tracer les limites " que " donner un nom " — à ce lent déchiffrement. W ne ressemble pas plus à mon fantasme olympique que ce fantasme olympique ne ressemblait à mon enfance. Mais dans le réseau qu'ils tissent comme dans la lecture que j'en fais, je sais que se trouve inscrit et décrit le chemin que j'ai parcouru, le cheminement de mon histoire et l'histoire de mon cheminement.

3.13.2 Chapitre IV

Je ne sais où se sont brisés les fils qui me rattachent à mon enfance. Comme tout le monde, ou presque, j'ai eu un père et une mère, un pot, un lit-cage, un hochet, et plus tard une bicyclette que, paraît-il, je n'enfourchais jamais sans pousser des hurlements de terreur à la seule idée qu'on allait vouloir relever ou même enlever les deux petites roues adjacentes qui m'assuraient ma stabilité. Comme tout le monde, j'ai tout oublié de mes premières années d'existence.

Mon enfance fait partie de ces choses dont je sais que je ne sais pas grand-chose. Elle est derrière moi, pourtant, elle est le sol sur lequel j'ai grandi, elle m'a appartenu, quelle que soit ma ténacité à affirmer qu'elle ne m'appartient plus. J'ai longtemps cherché à détourner ou à masquer ces évidences, m'enfermant dans le statut inoffensif de l'orphelin, de l'inengendré, du fils de personne. Mais l'enfance n'est ni nostalgie, ni terreur, ni paradis perdu, ni Toison d'Or, mais peut-être horizon, point de départ, coordonnées à partir desquelles les axes de ma vie pourront trouver leur sens. Même si je n'ai pour étayer mes souvenirs improbables que le secours de photos jaunies, de témoignages rares et de documents dérisoires, je n'ai pas d'autre choix que d'évoquer ce que trop longtemps j'ai nommé l'irrévocable ; ce qui fut, ce qui s'arrêta, ce qui fut clôturé : ce qui fut, sans doute, pour aujourd'hui ne plus être, mais ce qui fut aussi pour que je sois encore.

Mes deux premiers souvenirs ne sont pas entièrement invraisemblables, même s'il est évident que les nombreuses variantes et pseudo-précisions que j'ai introduites dans les relations — parlées ou écrites — que j'en ai fait les ont profondément altérés, sinon complètement dénaturés.

Le premier souvenir aurait pour cadre l'arrière-boutique de ma grand-mère. J'ai trois ans. Je suis assis au centre de la pièce, au milieu des journaux yidish éparpillés. Le cercle de la famille m'entoure complètement : cette sensation d'encerclement ne s'accompagne pour moi d'aucun sentiment d'écrasement ou de menace ; au contraire, elle est protection chaleureuse, amour : toute la fa-

mille, la totalité, l'intégralité de la famille est là, réunie autour de l'enfant qui vient de naître (n'ai-je pourtant pas dit il y a un instant que j'avais trois ans ?), comme un rempart infranchissable.

Tout le monde s'extasie devant le fait que j'ai désigné une lettre hébraïque en l'identifiant : le signe aurait eu la forme d'un carré ouvert à son angle inférieur gauche, quelque chose comme

et son nom aurait été gammeth, ou gammel. La scène tout entière, par son thème, sa douceur, sa lumière, ressemble pour moi à un tableau, peut-être de Rembrandt ou peut-être inventé, qui se nommerait " Jésus en face des Docteurs ».

Le second souvenir est plus bref ; il ressemble davantage à un rêve ; il me semble encore plus évidemment fabulé que le premier ; il en existe plusieurs variantes qui, en se superposant, tendent à le rendre de plus en plus illusoire. Son énoncé le plus simple serait : mon père rentre de son travail ; il me donne une clé. Dans une variante, la clé est en or ; dans une autre, ce n'est pas une clé d'or, mais une pièce d'or ; dans une autre encore, je suis sur le pot quand mon père rentre de son travail ; dans une autre enfin, mon père me donne une pièce, j'avale la pièce, on s'affole, on la retrouve le lendemain dans mes selles.

1. C'est ce surcroît de précision qui suffit à ruiner le souvenir ou en tout cas le charge d'une lettre qu'il n'avait pas. Il existe en effet une lettre nommée " Gimmel " dont je me plais à croire qu'elle pourrait être l'initiale de mon prénom ; elle ne ressemble absolument pas au signe que j'ai tracé et qui pourrait, à la rigueur, passer pour un " men " ou " M ». Esther, ma tante, m'a raconté récemment qu'en 1939 — j'avais alors trois ans — ma tante Fanny, la jeune sœur de ma mère, m'amenait parfois de Belleville jusqu'à chez elle. Esther habitait alors rue des Eaux, tout près de l'avenue de Versailles. Nous allions jouer au bord de la Seine, tout près des grands tas de sable ; un de mes jeux consistait à déchiffrer, avec Fanny, des lettres dans des journaux, non pas yiddish, mais français.
2. Dans ce souvenir ou pseudo-souvenir, Jésus est un nouveau-né entouré de vieillards bienveillants. Tous les tableaux intitulés " Jésus au milieu des Docteurs " le représentent adulte. Le tableau auquel je me réfère, s'il existe, est beaucoup plus vraisemblablement une " Présentation au Temple ».

3.14 Nathalie Sarraute, Enfance (1983)

Sous la forme d'un dialogue avec elle-même, Nathalie Sarraute (1900-1999) évoque ses 11 premières années, période de son enfance marquée par les ruptures et les déchirements (entre son père et sa mère, la France et la Russie...). Ce dialogue permet d'entendre, à côté du récit, la conscience critique qui pousse à l'approfondissement ou à l'absence de complaisance afin d'éviter les pièges inhérents à la démarche autobiographique.

— Alors, tu vas vraiment faire ça ? " Évoquer tes souvenirs d'enfance »... Comme ces mots te gênent, tu ne les aimes pas. Mais reconnais que ce sont les

seuls mots qui conviennent. Tu veux " évoquer tes souvenirs »... il n'y a pas à tortiller, c'est bien ça.

— Oui, je n'y peux rien, ça me tente, je ne sais pas pourquoi...

— C'est peut-être... est-ce que ce ne serait pas... on ne s'en rend parfois pas compte... c'est peut-être que tes forces déclinent...

— Non, je ne crois pas... du moins je ne le sens pas...

— Et pourtant ce que tu veux faire... " évoquer tes souvenirs »... est-ce que ce ne serait pas...

— Oh, je t'en prie...

— Si, il faut se le demander : est-ce que ce ne serait pas prendre ta retraite ? te ranger ? quitter ton élément, où jusqu'ici, tant bien que mal...

— Oui, comme tu dis, tant bien que mal...

— Peut-être, mais c'est le seul où tu aies jamais pu vivre... celui...

— Oh, à quoi bon ? je le connais.

— Est-ce vrai ? Tu n'as vraiment pas oublié comment c'était là-bas ? comme là-bas tout fluctue, se transforme, s'échappe... tu avances à tâtons, toujours cherchant, te tendant... vers quoi ? qu'est-ce que c'est ? ça ne ressemble à rien... personne n'en parle... ça se dérobe, tu l'agripes comme tu peux, tu le pousses... où ? n'importe où, pourvu que ça trouve un milieu propice où ça se développe, où ça parvienne peut-être à vivre... Tiens, rien que d'y penser...

— Oui, ça te rend grandiloquent. Je dirai même outreucidant. Je me demande si ce n'est pas toujours cette même crainte... Souviens-toi comme elle revient chaque fois que quelque chose encore informe se propose... Ce qui nous est resté des anciennes tentatives nous paraît toujours avoir l'avantage sur ce qui tremblote quelque part dans tes limbes...

— Mais justement, ce que je crains, cette fois, c'est que ça ne tremble pas... pas assez... que ce soit fixé une fois pour toutes, du " tout cuit », donné d'avance...

— Rassure-toi pour ce qui est d'être donné... c'est encore tout vacillant, aucun mot écrit, aucune parole ne l'ont encore touché, il me semble que ça palpite faiblement... hors des mots... comme toujours... des petits bouts de quelque chose d'encore vivant... je voudrais, avant qu'ils disparaissent... 'aïsse-moi...

— Bon. Je me tais... d'ailleurs nous savons bien que lorsque quelque chose se met à te hanter...

— Oui, et cette fois, on ne le croirait pas, mais c'est de toi que me vient l'impulsion, depuis un moment déjà tu me pousses...

— Moi ?

— Oui, toi par tes objurgations, tes mises en garde... tu le fais surgir... tu m'y plonges..

« Nein, das tust du nicht »... " Non, tu ne feras pas ça »... les voici de nouveau, ces paroles, elles se sont ranimées, aussi vivantes, aussi actives qu'à ce moment, il y a si longtemps, où elles ont pénétré en moi, elles appuient, elles pèsent de toute leur puissance, de tout leur énorme poids... et sous leur pression quelque chose en moi d'aussi fort, de plus fort encore se dégage, se soulève, s'élève... les paroles qui sortent de ma bouche le portent, l'enfoncent là-bas... " Doch, Ich werde es tun. " " Si, je le ferai. "

« Nein, das tust du nicht. " " Non, tu ne feras pas ça... " ces paroles viennent d'une forme que le temps a presque effacée... il ne reste qu'une présence... celle d'une jeune femme assise au fond d'un fauteuil dans le salon d'un hôtel où mon père passait seul avec moi ses vacances, en Suisse, à Interlaken ou à Beatenberg,

je devais avoir cinq ou six ans, et la jeune femme était chargée de s'occuper de moi et de m'apprendre l'allemand... Je la distingue mal... mais je vois distinctement la corbeille à ouvrage posée sur ses genoux et sur le dessus une paire de grandes ciseaux en acier... et moi... je ne peux pas me voir, mais je le sens comme si je le faisais maintenant... je saisis brusquement les ciseaux, je les tiens serrés dans ma main... des lourds ciseaux fermés... je les tends la pointe en l'air vers le dossier d'un canapé recouvert d'une délicieuse soie à ramages, d'un bleu un peu fané, aux reflets satinés... et je dis en allemand... " Ich werde es zerreißen. "

— En allemand... Comment avais-tu pu si bien l'apprendre ?

— Oui, je me le demande... Mais ces paroles, je ne les ai jamais prononcées depuis... " Ich werde es zerreißen »... " Je vais le déchirer »... le mot " zerreißen " rend un son sifflant, féroce, dans une seconde quelque chose va se produire... je vais déchirer, saccager, détruire... ce sera une atteinte... un attentat... criminel... mais pas sanctionné comme il pourrait l'être, je sais qu'il n'y aura aucune punition... peut-être un blâme léger, un air mécontent, un peu inquiet de mon père... Qu'est-ce que tu as fait, Tachok, qu'est-ce qui t'a pris ? et l'indignation de la jeune femme... mais une crainte me retient encore, plus forte que celle d'improbables, d'impensables sanctions, devant ce qui va arriver dans un instant... l'irréversible... l'impossible... ce qu'on ne fait jamais, ce qu'on ne peut pas faire, personne ne se le permet...

Ich werde es zerreißen. " " Je vais le déchirer »... je vous en avertis, je vais franchir le pas. « auter hors de ce monde décent, habité, tiède et doux, je vais m'en arracher, tomber, choir dans l'inhabité, dans le vide...

« Je vais le déchirer »... il faut que je vous prévienne pour vous laisser le temps de m'en empêcher, de me retenir... " Je vais déchirer ça »... je vais le lui dire très fort... peut-être va-t-elle hausser les épaules, baisser la tête, abaisser sur son ouvrage un regard attentif... Qui prend au sérieux ces agaceries, ces taquineries d'enfant ?... et mes paroles vont voler, se dissoudre, mon bras amolli va retomber, je reposerai les ciseaux à leur place, dans la corbeille...

Mais elle redresse la tête, elle me regarde tout droit et elle me dit en appuyant très fort sur chaque syllabe : " Nein, das tust du nicht »... " Non, tu ne feras pas ça »... exerçant une douce et ferme et insistante et inexorable pression, celle que j'ai perçue plus tard dans les paroles, le ton des hypnotiseurs, des dresseurs...

« Non, tu ne feras pas ça... " dans ces mots un flot épais, lourd coule, ce qu'il charrie s'enfonce en moi pour écraser ce qui en moi remue, veut se dresser... et sous cette pression ça se redresse, se dresse plus fort, plus haut, ça pousse, projette violemment hors de moi les mots... " Si, je le ferai. "

« Non, tu ne feras pas ça... " les paroles m'entourent, m'enserrent, me ligotent, je me débats... " Si, je le ferai »... Voilà, je me libère, l'excitation, l'exaltation tend mon bras, j'enfonce la pointe des ciseaux de toutes mes forces, la soie cède, se déchire, je fends le dossier de haut en bas et je regarde ce qui en sort... quelque chose de mou, de grisâtre s'échappe par la fente...

[...]

Pourquoi vouloir faire revivre cela, sans mots qui puissent parvenir à capter, à retenir ne serait-ce qu'encore quelques instants ce qui m'est arrivé... comme viennent aux petites bergères les visions célestes... mais ici aucune sainte apparition, pas de pieuse enfant...

J'étais assise, encore au Luxembourg, sur un banc du jardin anglais, entre mon père et la jeune femme qui m'avait fait danser dans la grande chambre claire de la rue Boissonade. Il y avait, posé sur le banc entre nous ou sur les genoux de l'un d'eux, un gros livre relié... il me semble que c'étaient les Contes d'Andersen.

Je venais d'en écouter un passage... je regardais les espaliers en fleurs le long du petit mur de briques roses, les arbres fleuris, la pelouse d'un vert étincelant jonchée de pâquerettes, de pétales blancs et roses, le ciel, bien sûr, était bleu, et l'air semblait vibrer légèrement... et à ce moment-là, c'est venu... quelque chose d'unique... qui ne reviendra plus jamais de cette façon, une sensation d'une telle violence qu'encore maintenant, après tant de temps écoulé, quand, amoindrie, en partie effacée elle me revient, j'éprouve... mais quoi ? quel mot peut s'en saisir ? pas le mot à tout dire : " bonheur », qui se présente le premier, non, pas lui... " félicité », " exaltation », sont trop laids, qu'ils n'y touchent pas... et " extase »... comme devant ce mot ce qui est là se rétracte... " Joie », oui, peut-être... ce petit mot modeste, tout simple, peut effleurer sans grand danger... mais il n'est pas capable de recueillir ce qui m'emplit, me déborde, s'épand, va se perdre, se fondre dans les briques rosées, les espaliers en fleurs, la pelouse, les pétales rosés et blancs, l'air qui vibre parcouru de tremblements à peine perceptibles, d'ondes... des ondes de vie, de vie tout court, quel autre mot ?... de vie à l'état pur, aucune menace sur elle, aucun mélange, elle atteint tout à coup l'intensité la plus grande qu'elle puisse jamais atteindre... jamais plus cette sorte d'intensité-là, pour rien, parce que c'est là, parce que je suis dans cela, dans le petit mur rose, les fleurs des espaliers, des arbres, la pelouse, l'air qui vibre... je suis en eux sans rien de plus, rien qui ne soit à eux, rien à moi.